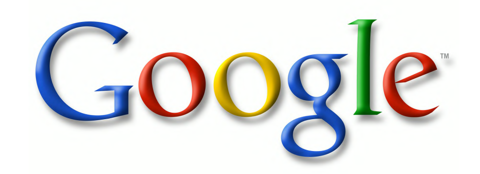
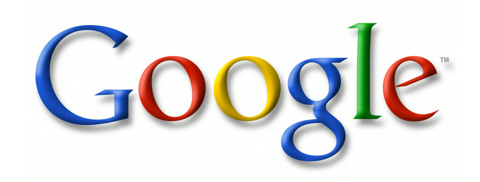
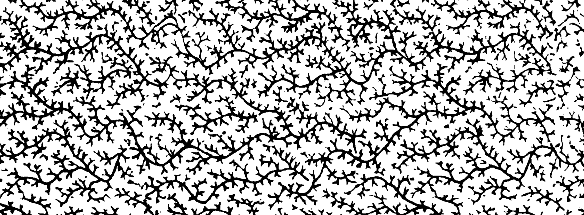
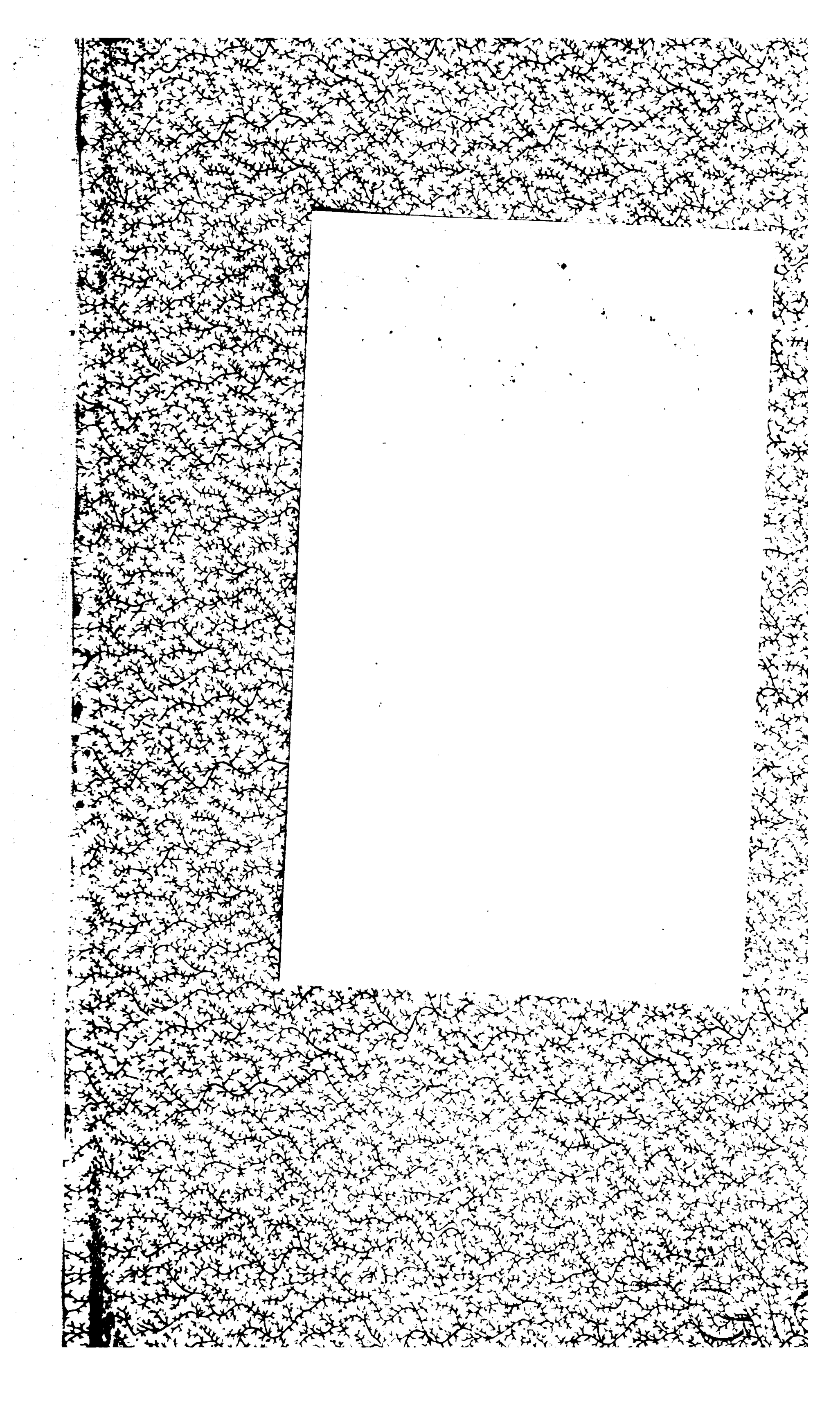

Google

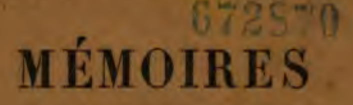












MÉMOIRES

CRITIQUES

SUR L'ORIENT,

SUIVIS

DE RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES,

ET D'UN ESSAI SUR L'ILE DE CORFOU.

PAR M. LE COMTE DE FERRER
Ancien capitaine d'Artillerie de marine



PARIS,
FIRMIN DIDOT, FRÈRES,
RUE JACOB, 24.

1847.

1. Turkey — Description, etc, 18[illegible]

2 Egypt

3 Corfu

4 [illegible]

MÉMOIRES

CRITIQUES

SUR L'ORIENT.


Lith. Mayer & Amédée Wind

MÉMOIRES

CRITIQUES

SUR L'ORIENT,

SUIVIS

DE RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES,

ET D'UN ESSAI SUR L'ILE DE CORFOU.

PAR M. LE COMTE DE FERRER,
Ancien capitaine d'Artillerie de marine.



PARIS,
FIRMIN DIDOT, FRÈRES,
RUE JACOB, 24.

1847.

PRÉFACE.

A notre retour des voyages dont il est question dans ce livre, et quoique sous l'influence du paroxisme des fièvres qui ont si cruellement tourmenté nos heures de travail, oubliant nos souffrances, et dans l'unique pensée d'être utile au public, nous nous sommes hâté de reproduire en français l'essai que nous avions publié à Corfou, en 1842.

Un récit exact, fidèle et consciencieux

de ce qui nous a le plus frappé dans les lois, les usages et les mœurs des Orientaux, est ce que nous offrons à nos lecteurs en dédommagement des fables et des commentaires superflus dont nos prédécesseurs les ont si pauvrement enrichis. Selon nous, une relation historique doit être simplement le résultat d'un jugement sain, d'une observation profonde, réfléchie et soutenue.

Quiconque écrit ses voyages sans se bien pénétrer des devoirs sacrés de l'historien, ou qui, insouciant sur les conséquences de son œuvre, laisse errer sa plume au gré de sa poétique imagination, ne peut faire qu'un roman inutile, quand il n'est pas ridicule ou nuisible. La vérité seule est du domaine de l'histoire, et c'est tromper ses contemporains, abuser de leur crédulité que de la falsifier au profit du style et de l'invention.

Or, si en nous renfermant dans les conditions que nous impose d'une manière expresse l'importance de notre sujet, nous parvenons à éclaircir certains doutes que des rapports infidèles et mensongers de la plupart de nos illustrations littéraires ont introduits dans les esprits les plus clairvoyants sur le caractère des peuples de l'Orient et la voie à suivre pour les associer à notre politique, à nos intérêts et à notre avenir, nous aurons atteint notre but, et par conséquent acquis la noble récompense due à nos fatigues et à nos travaux.

MÉMOIRES

CRITIQUES

SUR L'ORIENT.



Hérisser ses cheveux et secouer le front dans une position méditative, pour échauffer son cerveau et en faire jaillir la pensée rebelle, c'est bien la manie de ceux qui écrivent, mais cela ne constitue pas un écrivain. Aussi n'ai-je pas la prétention de m'élever à la hauteur de l'écrivain, en donnant un essai sur mon voyage en Orient. Cet essai, du reste, n'est autre

chose qu'une relation simple et fidèle de ce que j'ai vu, et non une invention de poète, dont l'imagination, toujours excitée, a besoin de voir des merveilles là où il n'y a qu'une froide et misérable réalité. Aussi ne reproduirai-je pas tous ces contes renouvelés des *Mille et une Nuits*, qui séduisent notre esprit, aiguillonnent notre curiosité et nous poussent, ivres de joie, de bonheur et d'espérance, vers ces contrées où, à notre grande surprise, nous ne trouvons qu'une vie de déception, d'ennui et de regrets, au lieu de cette vie si douce et si voluptueuse, tant vantée par nos illustres écrivains.

GRÈCE.

Après avoir visité la majeure partie des contrées de l'Europe et celles du pôle arctique, me trouvant en quarantaine à Trapani, port très connu de la Sicile, je m'embarquai sur un navire grec pour me rendre à Athènes, capitale de la Grèce, DITE RÉGÉNÉRÉE. Le navire était d'une belle et majestueuse construction; il chargeait

du sel dans ces parages. Je fis l'accord de mon passage, que je payai fort cher, avec un Hydriote, capitaine du brick, et je montai à bord sans autres formalités. Mes compagnons étaient des réfugiés italiens qui, après avoir parcouru plusieurs contrées, voulaient se rendre dans le nouveau foyer du libéralisme, lequel offre du moins, à défaut de ressources, un asile aux hommes politiques; je ne saurais affirmer si c'est par calcul ou par sympathie. Il est incontestable qu'un petit peuple peu fortuné, se trouvant circonscrit dans une petite terre, affecte volontiers de faire cause commune avec la foule des réformateurs du jour. Il ouvre ses bras à ceux que proscrit le despotisme; l'exil est, hélas! le sort qu'en tout temps ont subi les amis de la liberté!

Notre voyage fut très heureux; car, malgré les petites îles et les rochers, qui, sur tous les points, divisent les eaux de l'Archipel et sont autant d'obstacles et de périls pour les navigateurs, nous arrivâmes en six jours au Pyrée (port d'Athènes). Le capitaine, homme coura-

geux, mais sans expérience (ce qui est rare parmi les Grecs), préféra nous exposer à être engloutis, que de suivre les avis donnés par moi, de diminuer de voiles lorsque le vent augmentait, et cela autant par entêtement que par un coupable excès d'amour-propre qui, du reste, est le caractère distinctif de la plupart de ces peuples. Aussi arriva-t-il un instant où la violence du vent fut telle que, sans l'audace du pilote, nous étions infailliblement perdus; mais le temps changea très rapidement, et à travers tant d'abîmes, nous découvrîmes enfin le port. Que les périls auxquels nous venions d'échapper par miracle soient la conséquence obligée de l'ignorance de certains hommes de mer, cela se comprend; mais ce qu'on croira difficilement, c'est que, dans notre position, ils provenaient moins de l'inhabilité du capitaine que de sa folle présomption. Il aurait indubitablement préféré s'engloutir avec ce gros brick, à lui appartenant, et entraîner tous les passagers dans son naufrage, que de devoir son salut et le nôtre à mon expérience et à mes conseils.

Le Pyrée a la figure d'un demi-cercle allongé ou d'une élipse coupée, et est dominé par de petites et riantes collines. Ce beau golfe est vaste et commode : dans l'intérêt du commerce on eût mieux fait d'y fonder la nouvelle Athènes, qui se fût enrichie de toutes les facilités qu'offre la nature à un peuple de mariniers.

A peine arrive-t-on sur ce nouveau continent, qu'une foule de cabriolets et de fiacres vous entoure, les cochers se disputent avec acharnement pour conduire les voyageurs à Athènes, qui est à une lieue et demie du port. Il faut donc courir pendant une heure sur une méchante route tracée par les ingénieurs bavarois. Dans l'été la poussière vous étouffe, et dans l'hiver la fange rend ce sentier presque impraticable ; il est cependant le seul qui conduit l'étranger à Athènes.

ATHÈNES.

La nouvelle Athènes a été réédifiée, comme chacun sait, sur les ruines de l'ancienne,

par ordre du roi de Bavière, qui jouit d'une grande réputation d'homme de lettres en Europe. En agissant de la sorte, il a justifié la qualité d'antiquaire qu'on lui attribue, et montré en même temps à son fils, que, s'il lui est permis de régner en Grèce, il ne doit jamais perdre de vue le nom et la gloire que ces peuples ont su acquérir dans l'antiquité. Quoiqu'il en soit, on est fort embarrassé pour donner un avis sur ce qui a rapport à l'architecture et à l'ordre symétrique de cette métropole. Le seul talent qu'ont eu les architectes qui ont exécuté ces travaux, a été celui de laisser intacts les vieux édifices ; le reste est un massif de maisons construites à la moderne, entassées les unes sur les autres ou éparpillées çà et là, offrant à la vue le simulacre d'un grand village. *O tempora, o mores.*

Les Grecs sont courageux, très actifs et très industrieux, et l'on dit que, si ces éminentes qualités étaient secondées, leur sort s'améliorerait ; mais, malheureusement pour ces descendants de héros, on ajoute que leur prince

malgré toutes ses bonnes intentions, le mérite de sa personne et de son esprit, ne peut, à cause de sa jeunesse, se mettre toujours d'accord avec ses administrés. Nous croyons que ce sont des plaintes mal fondées et de fausses suppositions. Nous nous plaisons, au contraire, à décharger le roi Othon de toute culpabilité. Les Grecs ont constamment la manie de vouloir tout réformer et de se déclarer contre leur régime gouvernemental, même lorsqu'ils jouissent d'une liberté qui dégénère en licence. Pour que les peuples soient heureux sous la dynastie monarchique, il conviendrait peut-être qu'ils fussent dirigés par un prince national, lequel n'est jamais étranger aux habitudes et aux mœurs de ses sujets. C'est ainsi seulement qu'on pourra arriver à un gouvernement fort de l'appui de tous ; mais où trouver un gouvernant parmi les Grecs, après l'assassinat du comte Capo-d'Istria ! Quelles que soient les raisons données par le parti de l'opposition pour excuser cet attentat, il est du nombre de ces actes qui creusent des plaies profondes, et ne

peuvent que ralentir les progrès de la civilisation. Cette civilisation naissante ne peut grandir qu'à force de modération et de persévérance. La violence, au lieu de conduire au progrès, prépare la réaction.

En quittant Athènes, j'allai visiter Rhodes.

RHODES.

L'île de Rhodes, que les Turcs enlevèrent, en l'année 1522, aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, peut être regardée comme la troisième du Levant par son importance, sa position, son étendue et sa fertilité. Elle n'est séparée du continent que par un bras de mer de trois ou quatre lieues de largeur; elle a en face le port Chevalier, au nord, le golfe de Symi; au nord-est, le vaste et profond golfe de Macri, dans lequel les Anglais réunirent leurs forces, lorsqu'ils voulurent attaquer l'Egypte, occupée par les Français.

Tous les bateaux du pays et presque tous les navires qui vont de Constantinople, de Smyrne, de Salonique ou de tout autre port de la

Grèce et de l'Archipel en Syrie ou en Egypte, ou qui en reviennent, passent par le détroit de Rhodes, mouillent dans le port et y prennent des provisions, ce qui attire en ce lieu beaucoup d'étrangers, et en fait l'entrepôt de toutes les denrées des environs.

Les objets d'exportation de Rhodes sont le coton, le vin, l'huile, les oranges, le miel, la cire et quelques fruits secs, tels que figues, raisins et amandes. Le froment et l'orge qu'on y récolte ne suffisent pas aux besoins des habitants, qui sont forcés d'en tirer de la Caramanie et de l'Egypte. On sait à quel degré de grandeur, de richesse et de gloire parvinrent autrefois les Rhodiens par la culture des terres et le commerce maritime; on sait avec quelle énergie ils combattirent, à plusieurs époques différentes, pour leur liberté et leur indépendance.

La ville de Rhodes est située au nord-est de l'île, sur la pente d'un coteau, à l'endroit même qu'occupait l'ancienne Rhodes. Rhodes est bien bâtie et se ressent encore du séjour des Occidentaux.

Cette île, que Savary a cru avoir été détachée de la côte voisine par l'effet des volcans, ne présente, dans les endroits que nous avons visités, aucun indice de feu souterrain. Les montagnes sont calcaires; Rhodes nous a paru faire suite aux montagnes de la Caramanie, et se lier à celles de Crète et du Péloponèse. Cérigo et Cérigote d'un côté, Caxo et Scarpante de l'autre, sont les points intermédiaires de cette chaîne.

A quatre ou cinq lieues à l'ouest du port, au sommet d'une montagne également calcaire, on remarque les ruines où il est probable que les chevaliers de Saint-Jean s'étaient établis et fortifiés, lorsqu'ils se furent emparés de l'île, en 1310. On y trouve épars çà et là, dans une assez grande étendue, des restes de murs et de gros blocs de pierre, sur lesquels furent sculptées des armoiries de chevaliers. Ceux qui regardent comme un grand honneur d'avoir appartenu à cet ordre, il y a quatre ou cinq siècles, peuvent aller rechercher sur cette montagne si leurs armoiries ne s'y trouveraient pas.

Des hauteurs de Rhodes on aperçoit dans un lointain obscur les hautes montagnes de Samos qui se confondent au coup-d'œil avec celles du continent. Samos, fière d'avoir donné le jour au grand Pythagore et célèbre par son fameux temple de Junon, dont les restes subsistent encore. D'après des traditions populaires, Samos aurait donné naissance à Hercule. La ville est petite et distante de la mer de deux lieues; elle est habitée par des Grecs. Outre la capitale, l'île contient dix-huit villages, tant gros que petits. Son sol est d'une grande fertilité; son vin muscat est, dit-on, supérieur à celui de Montpellier. Elle est sujette à de fréquents tremblements de terre.

Ici Patmos attire les regards du voyageur curieux et l'invite à aller s'asseoir sur ce même rocher où saint Jean rêva l'Apocalypse. Là, Nicarie ou Icarie semble sortir du sein des ondes et nous rappelle que c'est là que le jeune et imprudent Icare, négligeant les conseils de son père Dédale, périt pour avoir volé un peu trop haut. Leçon trop souvent oubliée de ceux qui

veulent s'élever sans avoir calculé les moyens qu'ils ont de se soutenir dans leur élévation. L'île de Nicarie est presque inhabitée; à peine y aperçoit-on quelques bergers préposés à la garde des chèvres, qui sautent de rochers en rochers. Ces bergers vivent d'un peu de pain qu'ils font avec de la farine que les Grecs des autres îles leur portent dans des temps sereins. On ne peut aborder cette île qui n'a ni port ni mouillage. Les habitants font des trocs et donnent des chèvres, des fromages, du lard et de l'excellent miel qu'ils récoltent en abondance.

LÉRO.

Plus loin se rencontre Léro avec ses montagnes; Léro, île sèche, pierreuse, si ce n'est dans les lieux bas et arrosés. Ses montagnes sont très élevées, relativement à son peu d'étendue; car on ne donne pas plus de deux lieues de diamètre à cette île. Le sommet des montagnes est calcaire, et pose sur une base schisteuse et granitique : on y rencontre quel-

ques marbres grisâtres veinés d'un gris de plomb et quelques brèches diversement colorées.

La ville de Léro est située au penchant très rapide d'une montagne, entre deux ports peu connus, peu fréquentés. Il y a au bas de la ville une source assez abondante et quelques jardins plantés d'orangers et de citroniers, arrosés par l'eau de cette source. Le château, bâti par les Génois, se trouve au sommet de la montagne qui domine la ville : il tombe en ruines et n'a jamais été réparé par les Turcs. On y trouve encore quelques restes des canons que les Russes firent éclater à leur avant-dernière guerre avec les Turcs.

Les femmes de Léro sont en général jolies, très bien faites, mais petites, minces, délicates, quoique livrées aux travaux des champs et à tous ceux du ménage. Leur costume est à peu près semblable à celui des femmes de Smyrne et de Constantinople. Les hommes sont marins ou agriculteurs. La plupart d'entr'eux vont passer quelque temps à Constantinople, à Smyrne, à Salonique ou à Alexandrie, et retournent en-

suite dans leur île auprès de leurs femmes, pour cultiver le champ que leur économie leur a permis d'acheter, ou pour améliorer celui qu'ils possédaient auparavant.

SMYRNE.

Mon séjour à Athènes n'avait pas été long ; dans ce pays, on est mal logé tout en payant fort cher, à moins qu'on ne se contente de vivre dans les gargottes indigènes. Ne sachant que faire et ne trouvant pas d'occupation dans une terre qui n'offre aucune ressource aux artistes musiciens, après avoir visité les antiquités, je m'embarquai sur le bateau français qui se rendait à Smyrne, ville appelée par les fanatiques, le Paris du Levant.

Après une courte traversée, nous arrivâmes dans cette ville qui, indépendamment du grand golfe, ou port fait par la nature, offre de bizarres constructions, communes, du reste, à toutes les autres villes de l'Orient. Il est vraiment grotesque de voir, parmi ces bâtiments irréguliers et ces nids de pie, de grands édifices qui restent

ensevelis dans de petites ruelles qui se croisent en tout sens, de sorte qu'à chaque instant on croit se trouver dans une juiverie. La population de Smyrne est, sans contredit, composée de tout ce qu'il y a de plus grossier parmi les Francs de la race levantine, si l'on en excepte des négociants étrangers qui, malgré eux, sont forcés d'être en relation avec de pareilles gens. Je m'arrêtai quelques jours seulement dans ce pays, qui ne peut faire naître que de l'apathie, de l'ennui et donner des étourdissements aux têtes pensantes, et puis je partis pour Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

On a tant parlé de la capitale de l'Empire Ottoman; depuis si longtemps les regards du poète, du philosophe et de l'homme d'état sont dirigés sur Constantinople, qu'à moins de consentir à passer pour un sauvage, il fallait y aller en quittant Smyrne. J'y fus donc, mais je n'y trouvai point un avant-goût du paradis que le prophète promet à ses croyants. Comme par-

tout ailleurs j'y trouvai les ordures amoncelées, les hommes et les animaux confondus dans la même fange et gisant sur le même fumier. A Constantinople, à Smyrne et dans toutes ces villes qui servent de niche à des centaines de milliers d'hommes, il n'y a de réellement beau que le climat. Et cependant quand on apérçoit de loin ce port immense, encadré par de belles collines, ce mélange de mosquées, d'obélisques, de colonnes artistement groupées; ces habitations de bois, construites avec recherche et présentant une riante perspective, on est frappé d'une vive admiration. C'est un spectacle vraiment magique qui se déroule devant les yeux : les deux mers, la terre d'Asie de l'autre côté du Bosphore, et le détroit lui-même, vaste et majestueux, présentent un coup-d'œil magnifique. Sur les bords du détroit, de verts côteaux, de belles campagnes et des villages pressés l'un contre l'autre animent le paysage : au-dessous se succèdent une immense quantité de maisons de bois qui semblent bâties sur la mer. En présence de ce grand panorama, de ce tableau

mystérieux et imposant tout à la fois, on se sent plongé dans une léthargie involontaire, qui, chez les penseurs, remplace la curiosité satisfaite et succède aux élans de l'imagination. Les résidences impériales, qui s'élèvent comme des tours sur les deux côtés de ce bras de mer, les pagodes, les tours, les casernes et une grande quantité de palais et de harems qui appartiennent aux pachas, aux visirs et à tous ceux qui composent la famille de la cour orientale, offrent un mélange de splendeur et de simplicité champêtre qui énivre l'imagination. Pénètre-t-on dans l'intérieur, on ne voit plus rien de tous ces prodiges : des maisons de bois symétriquement construites et bien alignées composent toute la ville, à peine aperçoit-on quelques médiocres édifices auprès des magasins immenses qu'ont bâti les Occidentaux, pour déposer leurs marchandises.

Tel qui voit de loin Stamboul et ses vertes collines, ces points de vue merveilleux qui charment et attirent, ne se doute pas des embarras qu'il va rencontrer dans cette ville, en

apparence si poétique et si riante. Il n'aura pas seulement à traverser des rues sales et encombrées d'immondices; il rencontrera aussi cette population qui n'appartient à aucun pays, formée du rebut de toutes les nations, sans unité de mœurs ni de religion, et qui ne connaissant que le culte de l'intérêt, offre le déplorable spectacle de dissensions et de luttes continuelles.

Tour-à-tour ces peuplades se repoussent et s'écrasent, sans qu'il y ait un gouvernement, une police qui aient la force de maintenir l'ordre entre ces barbares fanatiques. Plusieurs fois, les idées de réforme ont semblé vouloir se faire jour dans le Levant, chaque fois elles y ont été étouffées. Dieu veuille que cela tienne au hasard et que personne n'ait intérêt à laisser subsister cet état de faiblesse et d'abaissement!

Tout n'est cependant pas indigne d'attention dans Constantinople : à côté de la saleté et de la misère s'étale un luxe asiatique : les divans et les palais impériaux se distinguent par leurs constructions compliquées et bizarres, et

à chaque pas l'on rencontre quelques embellissements dus au sultan Mahmoud.

Son tombeau est une des choses les plus curieuses qu'il y ait à considérer. Les proportions en sont grandioses et bien différentes en cela de celles des tombeaux de ces ancêtres. Ce monument a été construit en six mois. Il est placé dans une position agréable, qui domine Stamboul et la résidence du séraskier; il est d'une belle forme et orné à l'extérieur d'incrustations en marbre blanc ; il est entouré de jardins dont les marbres sont couverts d'inscriptions.

L'église de Sainte-Sophie est un monument digne de la grandeur romaine, mais malheureusement mutilé aujourd'hui. On ne saurait trop blâmer cette incurie qui laisse dépérir les chefs-d'œuvre de l'art. Quand on donne tant de soins à ce qui concerne le commerce, que n'a-t-on quelques loisirs et quelqu'argent à consacrer à ces prodiges, qui font la gloire en même temps que la richesse des peuples.

Le pont mobile, situé sur les eaux du port, le même qui réunit le quartier des Francs à celui

de Constantinople, sans être élégant, est aussi grandiose que solide. Aucun impôt n'a été mis sur cette immense population pour en supporter les frais, le sultan s'y est opposé fermement, en soutenant que le trésor public doit suffire à tout ce qui peut contribuer au bien-être du peuple : maxime noble chez un Turc qui, d'après la constitution de ses états, est maître absolu de la vie et de la fortune de ses sujets. Ce pont s'ouvre au centre et donne passage aux vaisseaux qui, en hiver, entrent dans ce vaste arsenal, unique au monde par sa position topographique. Tout, absolument tout, par son originalité, est ici curieux et digne d'observation ; des bateaux d'une nouvelle construction, rassemblés en grande quantité, couvrent continuellement les eaux du Bosphore et offrent sur la mer un spectacle d'activité qui ne cesse qu'avec le jour.

Toutes les beautés dont j'ai parlé jusqu'à présent s'évanouissent sitôt que l'on met pied à terre et qu'on commence à parcourir le quartier des Francs et celui de Constantinople. Comme je

l'ai déjà dit, les rues sont incommodes, sales et encombrées de bandes de chiens qui y restent couchés et interceptent le passage. Pendant la nuit ces gardiens étranges deviennent très dangereux et attaquent les habitants qui, pour s'en garantir, sont toujours munis de lanternes et de gros bâtons; si l'on négligeait ces précautions, l'on risquerait à tout moment d'être dévoré, ce qui est, du reste, arrivé à quelques mahométans, infidèles à la loi du prophète; ils s'étaient endormis au coin d'une borne, après maintes libations, pour se réveiller Dieu sait où, comme il arrive trop souvent aux malheureux Occidentaux, qui s'adonnent à l'usage immodéré du vin. Ceux-ci ne se sont pas relevés.

Les cimetières sont tellement répandus, qu'ils se confondent avec les jardins dans les plus grandes places de la ville. Les Turcs, les Arméniens, les Grecs, tous les faiseurs d'affaires, les traversent à toute heure pour raccourcir leur chemin. Chaque maison contient le tombeau de la famille dans un petit jardin arrangé

exprès, rempli de saules et d'inscriptions taillées dans des morceaux de marbre qui se trouvent placés ça et là parmi les arbres destinés à conserver le souvenir des dépouilles mortelles. Voilà la source de cette peste qui a fait tant de ravages et qu'on a peine à s'expliquer. Cependant il y a bien des années qu'on s'est occupé d'établir un bon système de quarantaine ; peut-être est-ce à cette précaution que l'on doit de ne plus voir l'infection se reproduire périodiquement comme en Egypte. Bien qu'à Constantinople on enterre les cadavres à tout endroit de la ville, en creusant superficiellement la terre, la peste endémique et annuelle d'Alexandrie reste à bord des navires arabes, et les immenses masses d'hommes qui circulent dans la capitale de cet empire vivent, comme je viens de le dire, au milieu des morts et jouissent d'une santé parfaite.

En été, le séjour de Constantinople, malgré tous les inconvénients que nous venons de citer, est très salutaire et le plus beau du monde, car le flux et le reflux des deux mers et le par-

fum suave qui émane des collines riantes dont on est environné rendent la respiration facile et la vie agréable. En hiver, les maisons de bois et les mauvaises routes rendent cette capitale inhabitable. Je n'oublierai jamais, à cet égard, l'impression que j'éprouvai en voyant, chez un négociant maltais, une paire de bottes d'une épaisseur considérable et qui devaient atteindre l'abdomen de celui qui les portait. Je lui demandai s'il s'amusait à aller à la chasse. Il me répondit en souriant : Ces objets sont ici indispensables dans l'hiver, un Européen qui n'en a pas, a bien de la peine à se tirer de la boue; non content de pouvoir éviter la saleté du sol, il peut s'exposer à une pleurésie, à cause de l'humidité de l'atmosphère.

Les bains de Constantinople sont assez curieux pour que nous en donnions une courte description. Un vaste logement est destiné à leur établissement : on entre d'abord dans un salon garni de sofas, où chacun peut s'asseoir. C'est dans cette première pièce que l'on se déshabille jusqu'à la chemise. On passe alors,

dans un second salon plus échauffé, où l'on ne reste que le temps nécessaire pour s'habituer à la chaleur; puis dans un troisième et enfin dans le quatrième, qui est le plus chaud de tous. A peine y est-on depuis une demi-heure que la sueur coule du corps et du visage; alors un domestique se présente avec des serviettes sèches et blanches, vous fait étendre sur une table de marbre fort chaud, qui est au milieu de la pièce, et vous frotte avec une sorte de gant sans doigts, dans lequel il a enfoncé sa main. Après cette première opération, il apporte un bassin, dans lequel il y a une eau de savon mousseuse, ainsi qu'une poignée d'étoupes, dont il se sert au lieu d'éponge. Lorsqu'il a fini, il demande si l'on veut se faire raser ou épiler, ce que d'ordinaire font les Orientaux. Après cela on passe dans un cabinet, où l'on s'enferme et où l'on trouve l'eau chaude, l'eau froide et le bassin nécessaire pour se laver.

Tout étant terminé, l'on repasse successivement dans tous les salons, et, de retour dans le premier, on prend le café. Le prix du bain n'est

pas taxé : les Turcs paient dix parats (environ douze sous de France) ; les étrangers paient davantage.

Les marchés sont aussi un curieux spectacle ; on y rencontre une immense variété de marchandises et de marchands de toutes nations : Turcs, Grecs, Arméniens, Marronites, Juifs, les Arméniens, les Marronites et les Turcs ne surfont jamais, c'est à prendre ou à laisser ; il n'en est pas de même des juifs qui surfont de moitié et aux tromperies desquels on a peine à échapper. Les juifs sont juifs toujours et partout.

S'il fallait parler ici du fanatisme des Turcs, de leurs usages, de leur manière de vivre et de tous ces préjugés qui, seuls, donnent le mouvement et la vie à cette grande population, on se jetterait dans un labyrinthe dont on ne pourrait aisément sortir. Je dirai cependant un mot des femmes turques, dont les mœurs sont curieuses.

Les femmes turques sont très coquettes. Cela tient aux habitudes de leur vie intérieure. En-

tourées d'esclaves attentifs à deviner leurs moindres désirs, elles ne donnent aucun soin aux affaires du ménage. Elles prennent régulièrement leur bain tous les jours. L'usage des bains, si salutaire quand il est modéré, fait naître chez elles une fatigue, une mollesse du corps et de l'esprit, que la douceur du climat vient encore augmenter. Elles vivent en outre dans une atmosphère tellement parfumée, dans des chambres si bien matelassées et drapées, que rien ne les détourne de leur continuel assoupissement.

Tout cela engendre de molles langueurs; et cette perpétuelle oisiveté, jointe au sentiment de leur ignorance et de l'esclavage, en fait des victimes toujours prêtes à la débauche. Elles ressemblent bien peu à ces femmes de France, toujours en mouvement, faisant par elles-mêmes tout ce que la faiblesse de leur sexe leur permet de faire et se désolant sans cesse de ne pouvoir davantage. On ne retrouve pas en Turquie la moindre trace de cette activité. Il est vrai qu'on n'y connaît pas ce stimu-

lant des femmes, l'amour maternel. Le mariage, en Turquie, n'a pas de dignité, et la tendresse conjugale n'existe nulle part. Triste résultat de la polygamie, que ces populations corrompues n'abandonneront pas de longtemps. D'ailleurs le despotisme n'a-t-il pas tout intérêt à protéger cette corruption qui amollit les âmes et empêche l'esclave de songer à la délivrance, d'aspirer à la liberté?

L'astucieux Mahomet, dans sa lutte contre le christianisme, a su se servir de tous les moyens propres à flatter les passions des peuples qu'il commandait; il leur a donné ces lois voluptueuses qui devaient les attacher à lui par le plaisir d'abord, par la mollesse ensuite; il leur a donné cette religion dont le fanatisme devait lui servir comme une arme terrible contre les peuples occidentaux.

L'opposition des cultes a été et sera toujours pour les hommes le pivot de la discorde. Une fois que sur ces matières chacun s'est fait sa conviction, il s'y cramponne avec une sorte de fureur; heureux encore si, saisi d'un ardent

prosélytisme, il ne s'élance pas à la conquête des peuples pour les convertir. En fait de religion, pas de moyen terme, pas de compromis, et partant, pas de fusion possible. La conviction est d'autant plus inébranlable qu'elle est plus superstitieuse. La direction des affaires en Europe a toujours appartenu au plus adroit et au plus hardi; mais jamais, jusqu'à ce jour, il ne s'est rencontré d'homme assez influent pour faire disparaître ces éléments toujours vivaces de dissentions et de luttes. La religion forme entre les mahométans et les chrétiens une insurmontable barrière. Aux yeux des Orientaux, les infidèles à la loi du prophète ne sont que des chiens pour lesquels tout traitement est trop doux, contre lesquels toute fureur est légitime. On s'étonne que les ambassadeurs des grandes puissances réussissent si rarement à se faire écouter en Orient ; on devrait s'étonner plutôt de l'influence qu'ils sont parvenus à y conquérir.

Pour en revenir aux femmes, disons qu'en Orient elles ont assez l'air de marionnettes, qui se remuent d'après l'impulsion qu'elles reçoi-

vent de leur maître, ou parfois d'animaux qui n'obéissent qu'à leurs appétits. Le *farniente*, dans ce qu'il a de plus mollement voluptueux, c'est tout leur bonheur. Mais on nous demandera peut-être si elles ont de l'intelligence. Oui, elles en ont plus qu'on ne pense : elles ne manquent pas de pénétration et quelques-unes même ont un tact parfait ; elles entendent et parlent le langage des yeux ; elles sont spirituelles et astucieuses. En Turquie, on ne voit d'une dame que les yeux et quelquefois la bouche, et cependant on n'ignore pas la passion qui les anime. L'étranger qu'elles aiment le sait bientôt, et elles ont mille moyens ingénieux pour échapper à l'active surveillance qui s'exerce autour d'elles. En Turquie, le poignard, qui remplace les tendresses, remplace souvent aussi les tribunaux.

Autrefois, à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie et au Caire, quand on surprenait une femme en adultère, on l'enfermait dans un sac de toile et on la jetait toute vivante à l'eau. Aujourd'hui on est un peu revenu de

cette barbarie. L'influence des Occidentaux a fait d'immenses progrès, et tout y a un peu gagné : le pacha, le visir, le bey se nourrissent aujourd'hui à notre manière ; en cachette ils boivent le champagne et le bordeaux. Les intrigues amoureuses sont tolérées même dans les hautes classes de la société ottomane. Les Turcs n'ont plus horreur des chrétiennes, et nous avons connu des dames qui appartiennent à la société occidentale, dont les maris occupent des places importantes, et qui, cependant, jouent le rôle de concubine dans les palais de Constantinople ou d'Alexandrie. Il y a dans tous ces changements du bon et du mauvais ; mais pour qui ne veut pas voir les détails, mais l'ensemble, il y a une barbarie qui s'atténue, un rapprochement qui s'opère.

Pour tout ce qui concerne l'administration et les formes du gouvernement, il est surprenant que, malgré les innovations que l'influence des peuples occidentaux s'est efforcé d'y introduire, on n'ait en réalité fait peu ou point de progrès. En effet, outre les changements que

le dernier sultan a introduits dans le costume de l'armée, qui est maintenant équipée à l'européenne, on n'observe une certaine modification que dans l'habillement des grands fonctionnaires ; ainsi on a substitué à l'ancien turban le *fessi* rouge, orné d'une longue et large touffe de soie bleue ; la veste est faite à l'italienne, et l'uniforme a été converti en une redingote de drap bleu. Mais qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans tout le reste? Le *far niente* et la luxure continuent à être le caractère des Orientaux : il faut espérer que le temps, ce grand maître des choses humaines, en abattant plus tard le colosse de l'habitude, détruira l'insouciance et l'apathie orientales, beaucoup plus nuisibles aux mahométans eux-mêmes qu'aux peuples occidentaux domiciliés dans ce pays. Un usage modéré du café, peu de parfums, moins de tabac, point d'épiceries dans leurs mets et un système de vie mieux entendu pourraient donner un jour de l'énergie à ces hommes d'une constitution naturellement vigoureuse et que fortifie encore l'air salubre qu'ils respirent. L'humi-

dité, qui est si nuisible aux peuples occidentaux, est sans aucun effet sur les Turcs, qui y sont habitués, ceux de la basse classe surtout; on les voit presque sans vêtements, se promener nu-pieds, bravant ainsi le mauvais temps; et cependant restant forts et bien portants. La grande habitude que les Turcs ont de ce climat le leur fait supporter sans peine; un étranger mourrait s'il n'était pas mieux habillé et surtout mieux chaussé, tandis que les Turcs engraissent au milieu de la fange et dans l'humidité qui s'exhale des murailles de leurs maisons. Il faut être né dans le pays pour pouvoir résister à l'humidité de ces huttes qui, couvertes tout en bois, au lieu de garantir de la pluie, s'en imbibent et en gardent le levain, jusqu'à ce que les rayons du soleil parviennent peu à peu à les sécher. En un mot, cet amas de constructions irrégulières mérite à peine le nom de ville.

En revanche, il n'y a, durant l'été, de séjour plus riant que celui de Constantinople. Les différentes nations qui s'y trouvent rassemblées

offrent, quand elles sont paisibles, une variété vraiment pittoresque. Cette masse toujours en mouvement distrait le voyageur et anime la scène changeante qui l'environne; et puis la nature est si prodigue de tous ses dons : outre les vastes prés émaillés de fleurs qui environnent la cîme de Péra, où va se promener le voyageur solitaire, on trouve encore, rien qu'en traversant les eaux du Bosphore, les campagnes délicieuses de Bouïouk-Déré, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire. C'est là que se réunissent tous les ambassadeurs, les étrangers, les riches Arméniens et les Grecs, pour se délasser et s'éloigner un moment du bruit et de la confusion ordinaires à Constantinople. Il est vrai que les courants du canal rendent ce passage très difficile lorsque le vent est frais ; mais les raïs sont très habiles et savent avec le tranchant de leurs longs canots surmonter tous les obstacles.

C'est un beau spectacle que ces deux côtes ornées de somptueuses résidences qui s'y succèdent sans interruption et couronnées des plus

riantes collines; on regrette la préoccupation d'une route difficile qui vous arrache au calme de la contemplation.

Le matin cependant la mer est tranquille, mais dès que s'élève le vent du jour, les eaux grossissent en bouillonnant sans cesse et forment des tourbillons nombreux que les bateliers n'osent pas franchir. Cette passe redoutable, que l'on a nommée *Bocaso*, s'étend de la mer Noire au canal de Constantinople. Le voyageur devra s'en écarter avec soin. Il pourra suivre sans danger la côte de l'Asie et naviguer ainsi à l'abri des vents.

BOUIOUK-DÉRÉ.

Bouïouk-Déré est un séjour agréable en été, à cause de ses campagnes, bien qu'il soit situé vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire. C'est là, comme je l'ai dit, que se réunissent les ambassadeurs et toute la haute aristocratie. Je fus ravi non-seulement de la beauté des femmes arméniennes, mais aussi du luxe asiatique qui éclatait dans leurs simples et riches costumes. C'est

une charmante vue que celle de ces aimables femmes qui se promènent chaussées si élégamment et dont quelques-unes portent des pantoufles de brocard d'or : ces petits pieds feraient probablement tourner la tête à plus d'un ermite. Le costume des Arméniens est curieux et on dirait presque grotesque. Ils portent toujours le manteau de couleur, ainsi que tous les grands personnages en Turquie. Une sorte de robe de chambre assurée par un cordon à la ceinture est leur vêtement ordinaire ; leurs culottes sont faites à la musulmane et des bottines en peau rouge très pointues forment leur chaussure. C'est à la couleur de ces bottines qu'on distingue les Turcs des Arméniens.

Les Turcs en effet portent les bottines de couleur jaune. Les Arméniens couvrent leur tête d'un feutre noir qui ressemble à un globe aérostatique ; cette singulière coiffure leur donne une physionomie vraiment étrange. Leur maintien, grave jusqu'à l'excès, est d'autant plus grotesque, que la plupart d'entr'eux sont bossus. L'on présume que cette bosse est la con-

séquence du poids de ce globe allongé qu'ils ont toujours fixé sur leur tête, même dans l'intérieur de leurs domiciles.

L'étranger qui arrive dans ces parages se demande s'il est possible de regarder un Arménien sans rire.

Cependant ces beaux masques se rencontrent à chaque instant à Constantinople, et on sait que les Arméniens sont les dépositaires des richesses de la Porte Ottomane. Il fut un temps où les ambassadeurs, fatigués de leur luxe et de leur audace, et ne pouvant plus supporter ces caricatures ambulantes, firent entendre au sultan qu'il était nécessaire de réprimer leur faste. Ces Messieurs se donnaient le ton de vouloir éclipser par leurs formes extérieures les ministres et la noblesse étrangère qui se trouvaient parmi eux à la campagne. Il paraît, du reste, que le Grand Turc saisit toutes les occasions pour mettre à contribution leur bourse. Sur la plainte qui lui fut faite, il les fit disperser, en menaçant de faire trancher la tête à celui qui oserait encore importuner le corps diplomati-

que. Nous ne saurions affirmer si cette menace fut exécutée. On dit qu'aussitôt que cette rigueur se fût adoucie, les riches négociants, par précaution, changèrent de campagne[1], et que pour être à l'aise, les Grecs et les Arméniens s'en allèrent à l'île des Princes, à cinq lieues de Constantinople. Il est incontestable que les dépenses qu'ils font dans ce lieu sont extraordinaires ; on y remarque une affectation de luxe incroyable, tous les genres de fastes s'y rencontrent. Je voulus visiter cette île célèbre et je dépensai beaucoup d'argent en trois jours, quoique j'y aie vécu très modestement. Ce séjour enchanté me fit tomber dans de profondes rêveries. La liberté dont on y jouit à toute heure, cette indépendance si diamétralement opposée aux habitudes des Musulmans, et l'affluence du monde qui circule dans les cafés et dans les redoutes, où les dames et les cavaliers se promènent sans la moindre gêne, vous offrent un spectacle plein d'attrait. Aussi les connaissances y sont bientôt faites et les jours s'écoulent sans qu'on s'en aperçoive. Les belles

Arméniennes sans masques, les jolies Grecques et aussi une foule de dames de l'Occident rendent ce séjour l'un des plus gais et des plus brillants qu'on puisse rencontrer. Tant d'élégance, tant de variété me tenaient continuellement en extase, et cette confusion, dont les éléments se renouvelaient sans cesse, formait un tableau séduisant.

Les belles Arméniennes et les Grecques, quoique très fières, ont un laisser-aller de manières aussi singulier qu'élégant; ainsi elles se promènent toutes seules à travers les champs qui entourent Bouïouk-Déré, s'asseyent à terre, et, en caressant leurs petits chiens, boivent le café dans ce séjour champêtre, à l'ombre d'un grand arbre, transformé en salon par l'industrie turque. Cette simplicité, cette candeur et le respect que les hommes ont pour le beau sexe en le laissant en pleine liberté, font naître des idées dignes du temps de la chevalerie. Dans mon ravissement, je ne manquai pas de faire des réflexions sur la différence qui existe entre les mœurs des Orientaux et celles des peuples ci-

vilisés, et je pensais que les Orientaux de Bouïouk-Déré pourraient bien ne le céder en rien aux nations les plus fières de leur civilisation.

Chaque jour je faisais des visites aux ministres étrangers, qui sont très accessibles dans le Levant. Je m'occupai de musique chez eux, enfin je passai de joyeux instants dans ce séjour enchanté, d'où j'avais peine à sortir; sans m'en être aperçu j'y étais resté plusieurs mois. Je m'embarquai enfin sur le bateau à vapeur français qui partait pour Alexandrie.

ÉGYPTE.

L'Egypte est située depuis le 31e degré de latitude au nord jusqu'au 22e. Dénuée en général d'arbres et entourée de déserts sablonneux et arides, privée de pluie et balayée perpétuellement par un vent pur et serein, l'Egypte éprouverait toutes les souffrances que peut causer l'ardeur du soleil, si un vent de mer ne soufflait régulièrement et avec force pendant le

jour, depuis le mois de mai inclusivement jusqu'au mois d'octobre.

Ce pays est peu élevé au-dessus du niveau de la mer, et le soleil, raréfiant considérablement l'air du côté de la partie septentrionale de l'Afrique, produit ce courant d'air très rarapide, ce vent du nord qui vient chaque jour de la Méditerranée et dont les anciens nous ont parlé sous le nom de *vents étésiens.*

Le vent qui raffraîchit les côtes de la Méditerranée souffle en été, pendant le jour, de la haute mer vers la terre; il cesse ordinairement après le coucher du soleil et est remplacé alors par un vent opposé qui, de la terre, s'étend jusqu'à la mer. Mais la différence qui se trouve entre ces deux vents, c'est que le premier pénètre fort avant dans les terres et augmente de force en raison de la chaleur, au lieu que le second est faible et ne s'avance qu'à trois ou quatre lieues en mer. Ce vent de jour ou vent étésien se fait sentir jusque dans le Saïd et la Nubie, traverse le désert qui sépare la Méditerranée de la mer Rouge, souffle pendant tout l'été sur

cette dernière mer et s'étend jusqu'au delà du désert de Babel-Mandel, en suivant la direction des côtes.

Grâces à ce vent, la température de l'Egypte inférieure, dans les plus fortes chaleurs de l'été, n'est que de 26 à 27 degrés, et de 27 à 28 au Caire; mais elle augmente à mesure qu'on s'éloigne de la Méditerranée et qu'on s'avance vers le Saïd; et si l'on quitte la vallée que le Nil arrose pour pénétrer à droite ou à gauche dans le désert, la chaleur est encore plus forte, parce que le vent s'échauffe en passant sur un sol aride privé de végétaux. Pendant les mois les plus chauds de l'année, ce vent de mer amène beaucoup d'humidité dans la partie inférieure de l'Egypte. La rosée y est quelquefois si abondante, qu'on ne peut se promener au grand air, après le coucher du soleil, sans avoir ses vêtements mouillés comme après une légère pluie; à mesure qu'on s'éloigne de la mer, la rosée diminue, elle ne se fait même plus sentir dans l'Egypte supérieure et la Nubie.

Autant le vent du nord est agréable aux Egyp-

tiens pendant l'été, autant celui du sud leur est pernicieux lorsqu'il souffle avant et après l'équinoxe du printemps. En hiver, la température est si douce qu'on ne sent jamais, dans les appartements, le besoin de se chauffer. Dans la partie la plus fraîche de l'Egypte, à Rosette, à Damiette et à Alexandrie, on ne voit presque jamais le thermomètre de Réaumur, exposé à l'air libre, au-dessous de six degrés.

On voit, par ce court exposé, que le climat d'Egypte, en général fort doux en hiver, presque toujours serein, peu exposé à ces variations subites de température, à ce passage brusque du froid au tempéré, du chaud au glacial, du sec à l'humide, comme on l'éprouve en Europe, rafraîchi en été par le vent de mer, ferait de ce pays un des plus agréables de la terre, si l'industrie parvenait à rétablir tous les canaux, à répandre les eaux du Nil sur toutes les terres cultivables, à convertir en champs ensemencés, en prairies, en vergers, en forêts de dattiers tout l'espace compris depuis le Mokatan jusqu'à la mer, depuis le coteau lybique

jusqu'au mont Casius, ainsi que toute la vallée qui se prolonge au sud jusqu'au delà de Syéné : la température de l'Egypte deviendrait encore plus douce, plus uniforme, les sables cesseraient de s'accumuler sur les champs ; le fleuve et ses canaux seraient couverts de navires et de bateaux ; les Arabes des déserts, contenus alors dans leurs limites, ne paraîtraient sur les terres cultivées que pour y venir échanger leurs troupeaux, leurs laines, leur beurre, leur fromage contre les grains, les fruits, les vêtements et les ustensiles qui leur sont nécessaires.

L'automne est moins sain que l'été, soit parce que le temps est plus variable, soit parce que le corps de l'homme, épuisé par les chaleurs de juin, de juillet et d'août, est plus susceptible alors de recevoir les moindres impressions défavorables de l'air. Il règne souvent dans cette saison une espèce de fièvre assez dangereuse, qu'on pourrait assimiler en quelque sorte à nos fièvres malignes des prisons ; mais elle attaque plus ordinairement les hommes fai-

bles, malsains, intempérants, ceux qui sont épuisés par les débauches ou une maladie précédente.

L'hiver est très sain : on ne voit que rarement dans ce pays tempéré les rhumes, les fluxions, les catarrhes, qui nous affligent si cruellement dans nos climats froids. Les maladies de cette saison ne sont ordinairement que celles qui font suite aux maladies d'automne, telles que les dyssenteries, les hydropisies, les abcès. Mais si l'hiver est sain, le printemps ne l'est pas toujours : les maladies y sont d'autant plus communes et meurtrières, que le *khramsi* souffle plus fréquemment. Alors les apoplexies et quelques fièvres aiguës enlèvent assez souvent les personnes les plus robustes et les mieux constituées ; alors se montrent les maladies de la peau et celles qui dépendent de la trop grande irritation des nerfs ou de la trop forte roideur des fibres. Nous ne parlerons pas de la peste, qui cesse toujours en été et ne reprend qu'en hiver, pour continuer ses ravages tout le printemps.

La peste est endémique en Egypte plutôt que dans les autres contrées de l'Orient : il est démontré qu'elle y provient de l'humidité des exhalaisons des terres après les inondations du Nil.

La lèpre est extrêment rare et ne se montre point ici sous l'aspect hideux qu'elle présente en Crête, en Morée et dans les îles de l'Archipel. Il m'a paru que le petit nombre de lépreux qui se trouvent en Egypte y est étranger ; que les Grecs et les juifs sont plus ordinairement atteints de cette maladie que les musulmans, les pauvres que les riches, et qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Européen en ait été affligé. Il paraît aussi qu'elle n'est pas occasionée par l'air, mais qu'elle est le résultat d'une mauvaise nourriture, et surtout d'un usage continuel d'olives, de caviars et de poissons salés, avec de l'eau pure pour toute boisson.

Les habitants de l'Egypte sont sujets à des ophtalmies qui produisent très souvent la cécité. Je crois qu'il faut en accuser le sel qui se trouve contenu dans l'air en si grande abon-

dance, qu'on le voit se fixer partout et se cristalliser en différents endroits. La superficie du sol en est tellement imprégnée que les pluies, quoique très rares, l'entraînent dans les lacs et les marécages, d'où les habitants le retirent chaque année, après l'évaporation totale ou partielle des eaux. Ce sel est connu dans le commerce sous le nom de *natron*. Répandu dans l'air, il agit sur l'organe délicat de la vue, produit d'abord de la démangeaison, puis un sentiment de douleur et ensuite une inflammation opiniâtre qui se termine par la perte de la vue.

En vain quelques auteurs ont regardé le sable fin, que les vents du sud répandent quelquefois dans l'air, comme la cause des maladies des yeux : ces vents, rares et momentanés, ne sauraient produire ces inflammations lentes et opiniâtres qui se montrent pendant toute l'année. Les Arabes des déserts y seraient d'ailleurs bien plus sujets que l'habitant de l'Egypte, et l'on sait que cette maladie est extrêmement rare chez eux.

Ce qui prouve qu'on ne doit point en accuser les vents du sud, c'est qu'on observe la même maladie en Perse, où le *khramsi* est inconnu ; mais en Perse, comme en Egypte, l'air contient un sel dont l'action constante et continue se fait sentir sur l'organe de la vue.

Quelques voyageurs ont cru devoir attribuer la cause de la cécité à la coutume des habitants de coucher sur la terrasse des maisons ; mais ceux des îles de l'Archipel, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Arabie, de tout le nord de l'Afrique y couchent aussi, sans être cependant exposés aux inflammations des yeux.

On ne serait pas plus fondé à regarder la fraîcheur des nuits qui succède à la chaleur immodérée des jours, comme la seule cause des ophtalmies ; car, dans les déserts qui entourent l'Egypte, dans ceux de l'Arabie, à Damas, à Bagdad, la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit sont bien plus grandes qu'en Egypte, et cependant ni les Arabes ni les habitants de ces trois villes ne sont autant sujets aux inflammations des yeux que les Egyptiens.

Il n'est pas douteux que, dans quelques circonstances, la fraîcheur de la nuit succédant à une forte chaleur du jour, ne puisse accélérer le développement de cette maladie, l'occasioner même; mais les savants ne croient pas qu'elle puisse en être seule la cause.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces sels, répandus dans l'air, n'affectent en aucune manière les poumons. La phthisie, connue dans les îles de l'Archipel et dans la Grèce, est presque inconnue en Egypte, soit que ces sels ne puissent corroder cet organe, soit que la nature fasse marcher avec eux une autre substance qui en est le correctif.

Les chimistes français qui ont parcouru en dernier lieu cette intéressante contrée, nous diront peut-être si la formation de ce sel tient à la qualité de l'air, à la nature du sol, ou si l'action du soleil y contribue. On ne peut certainement pas en attribuer la cause uniquement à la nature des terres qui sont déposées par le Nil; car il s'ensuivrait que toutes celles d'alluvion devraient produire le même effet; c'est ce

qu'on ne voit cependant pas à l'embouchure des grands fleuves, dans les autres parties du globe. D'ailleurs on ne pourrait l'attribuer à la même cause en Perse, où le sol est très élevé au-dessus du niveau de la mer, fort loin d'elle, et d'apparence très ancienne.

Il est bon de remarquer que les terrains où ce sel se forme sont tous privés d'arbres et n'ont presque pas de végétaux : ils sont naturellement incultes ou abandonnés depuis quelque temps.

Nous sommes donc fondés à croire que ce sel se formerait en moindre quantité en Egypte et en Perse si les terres y étaient aussi cultivées qu'autrefois, qu'il serait moins répandu dans l'air et que, son action étant alors presque insensible, les ophtalmies y seraient beaucoup plus rares. Voyons-nous en effet dans l'histoire, que, sous les règnes de Xercès, de Darius, sous celui des Ptolomées, les habitants de la Perse et de l'Egypte fussent affligés de maux d'yeux comme ils le sont aujourd'hui?

C'est à l'extrémité méridionnale de l'île de

Maouda, située entre le vieux Caire et Giseh, que se trouve le *mekias* ou *nilomètre*. Le bâtiment qui le contient n'a rien qui mérite de fixer l'attention : il consiste en un édifice carré, d'une vingtaine de pieds de largeur, au milieu duquel on aperçoit une colonne octogone où sont marquées les coudées qui indiquent la hauteur des eaux lors des inondations. Ces coudées sont divisées en vingt-quatre parties et l'on assure que la colonne l'est en vingt-quatre coudées.

Les affaires d'Egypte ont trop fait de bruit en politique pour que je néglige de conduire mon lecteur dans ces contrées mystérieuses. Des bateaux français, d'une belle construction, croisent dans les mers du Levant, et, tout en abrégeant les distances, offrent aux voyageurs les soins et les avantages qui distinguent une grande nation et honorent en même temps son excellente administration. Le bateau à vapeur qui me transporta à Syra, port de la Grèce, ressemblait à une frégate. Syra est le point de réunion des navires français, anglais et italiens qui croisent dans ces mers et font en même temps le com-

merce appartenant à leur nation. A Syra, on change de bateau pour se rendre à Alexandrie en 30 heures; ce voyage, qui autrefois était fabuleux, vu les difficultés que cette mer présente aux pilotes, surtout dans l'hiver, se fait aujourd'hui quelque temps qu'il fasse. Nous vîmes longtemps le port sans qu'il nous fût possible d'approcher; je dis le port, quoiqu'en réalité ce n'en soit pas un, à moins qu'on ne veuille donner en Orient ce nom à une langue de terre entrécoupée par la mer et qui n'a pas d'abris. Nous fûmes obligés de louvoyer pendant la nuit, à cause de l'orage qui s'éleva du rivage. Le pilote le plus habile n'ose avancer dans ces parages que dans le jour.

La flotte du pacha et une multitude de navires marchands s'offrent aux yeux du voyageur, et quand on réfléchit que tous les bâtiments sont exposés au caprice des vents (cette rade est tout-à-fait découverte sur les côtés), cela excite la pitié des hommes du métier. Du reste, l'armée navale est de nouvelle date, et, d'après les renseignements certains que j'ai re-

cueillis, il paraîtrait que les vaisseaux et les frégates sont construits pour opposer une résistance, plutôt par le nombre que par la force réelle, à la flotte ottomane, qui, si elle n'a pas assez de marins et de bons officiers, a du moins été construite par un ingénieur habile. Bien armée et bien équipée, cette flotte pourrait néanmoins se mesurer avec les vaisseaux de toute autre nation. Mais où sont les amiraux? Quels sont les officiers de la flotte égyptienne? Cela est vraiment plaisant. Un très petit nombre de pilotes, échappés de la côte de Sorrento, du royaume de Naples ou d'autres lieux, sans expérience et sans talents, voilà les hommes destinés à dominer les vagues et à donner l'impulsion à la guerre, si le pacha voulait l'entreprendre. Il faut se rendre en Orient pour voir jusqu'à quel degré de confiance en eux-mêmes le fanatisme et l'ostentation poussent les Musulmans.

Dans tout l'Orient et à Constantinople en particulier, on rencontre des hommes de toutes nations, vêtus de costumes élégants, ayant en-

tr'eux fort peu de ressemblance, et formant ainsi un carnaval perpétuel. A ce propos, je me rappelle une ville où le carnaval dure aussi toute l'année, c'est Venise : les déguisements y sont toujours permis. On croirait peut-être que la police doit se faire plus difficilement, nous avons beaucoup de faits qui prouvent le contraire, entre autres celui-ci. Un étranger, d'un rang distingué, fut un jour volé ; sa bourse, remplie de louis d'or, lui fut enlevée ; au lieu d'aller faire sa déposition auprès des agents de l'autorité, il se plaignit vivement à des personnes de sa connaissance de l'incurie de l'administration. Ses plaintes revinrent aux oreilles du doge, qui le fit mander sur-le-champ. — Nous savons, Monsieur, lui dit-il, qu'on vous a volé une bourse remplie d'or ; pourquoi n'êtes-vous pas venu nous dénoncer le voleur ? — Le gentilhomme répondit que, n'ayant aucun motif de soupçonner personne, il avait craint de compromettre un innocent. — Ce n'est pas cela, reprit le doge ; vous êtes riche, et vous avez préféré profiter de votre aventure pour répan-

dre la défaveur sur le gouvernement. — Et en même temps le doge fit un signe à l'huissier, qui s'avança dans la salle d'audience et tira un rideau qui fermait une grande armoire. L'étranger en y portant ses regards vit le voleur pendu et la bourse attachée à son cou. Cet horrible spectacle le frappa tellement qu'il fut sur le point de perdre connaissance. Quand il fut un peu remis, on le força de reprendre son argent et on lui souhaita un bon voyage.

Approuverons-nous cette justice si sévère et si expéditive? Non, c'est exagéré; et cette manière brutale, qui est aussi en usage dans l'Orient, n'est pas du tout de notre goût. Laissons Muratori prétendre que la civilisation engendre la corruption. Nous admettrons avec lui que les besoins augmentent chez les peuples en raison directe du luxe et de la mode, fléaux de toute civilisation. Mais, pour ce qui est de la procédure, faisons-la assez lente pour qu'elle soit sérieuse; ne craignons pas d'être civilisés sur ce point. S'il y a là quelques inconvénients, il y a aussi la preuve du respect pour la vie de

l'homme, et c'est la plus grande gloire de l'époque actuelle.

Les Turcs ne savent pas ce que c'est que la procédure et n'ont pas d'avocats : s'élève-t-il quelque question douteuse et obscure, le chef de l'état s'en rapporte au jugement des anciens, qui remplissent les fonctions de conseillers. La confiance que le prince leur accorde et le crédit dont ils jouissent auprès du public contribuent à leur donner un caractère grave et impartial. Le coupable condamné se soumet sans mot dire à leurs décisions. Il n'y a rien à dire à cette manière d'agir : les meilleures lois sont celles qui émanent d'hommes graves et instruits, décidant sans passion et prenant en considération les mœurs et les besoins de leur époque.

En Turquie, les prisons ne renferment que les malfaiteurs. L'absence de procédure dispense de la prison préventive. A Tunis, le bey fait construire auprès de son château une tente, où il rend la justice trois ou quatre fois la semaine. C'est devant lui que les créanciers se font payer de leurs débiteurs, si ceux-ci ont le

moyen de le faire. Faute d'argent ou de suffisante garantie, ils doivent se soumettre à une réprimande à coups de bâton. C'est ainsi que des habitudes toutes barbares se rencontrent en Turquie à côté des meilleures institutions.

Le voyageur reconnaît dans le lointain la présence d'Alexandrie aux deux monticules factices qui se trouvent dans l'enceinte de la ville arabe et à la colonne de Sévère, placée au-delà sur un terrain peu élevé. Celui dont les yeux ont contemplé les côtes de France, d'Italie ou de quelque port de l'empire ottoman, n'a pas lieu d'être étonné à l'aspect d'Alexandrie et de ses environs. Cependant cette ville, qui semble sortir comme par enchantement du sein des eaux, les minarets, dont les tourelles capricieuses se confondent avec la colonne de Sévère, les palmiers qui mêlent leur riante verdure aux sombres couleurs de ces monuments antiques noircis par le temps, les deux monticules qui s'élèvent majestueusement comme des montagnes sur un sol plat, la presqu'île du phare et son château, les ai-

guilles de Cléopâtre et les murs de l'ancienne ville arabe, tout présente un coup-d'œil, sinon magnifique, du moins très pittoresque.

Il est vrai qu'en abordant sur les côtes d'Egypte, on a l'imagination fortement préoccupée et le cœur extrêmement ému. On est impatient de porter ses pas au sein d'une cité si justement célèbre : on veut mesurer l'espace qu'elle occupait dans le temps de sa gloire, et contempler les superbes vestiges des monuments qui firent si longtemps l'admiration des Grecs et des Romains. L'œil empressé cherche, dans le port immense où s'arrêtent les Européens et dans celui réservé par le fanatisme aux Musulmans, les navires qui devraient y déposer les productions de l'Europe et y charger les richesses de l'Orient. On est curieux de voir ce canal qui apporte annuellement le tribut du fleuve, et ces citernes qui conservent et distribuent leurs eaux au gré des habitants.

Plein de ces idées, le voyageur descend à terre : il ne voit pas une foule d'Arabes presque nus qui sont autour de lui. Ce qui absorbe

son attention, c'est ce nombre prodigieux de tronçons de colonnes de porphyre et de marbre, qu'un peuple ignorant a confusément entassées le long de la mer pour opposer une barrière aux vagues et former un quai spacieux, mais mal entretenu.

Il ne reste aujourd'hui de la ville arabe que l'enceinte, et la ville moderne est bâtie sur la digue qu'on avait élevée pour joindre le continent à la petite île de Pharos.

Beaucoup de ces Arabes qu'on rencontre en débarquant sont employés au transport des marchandises, au pilotage, au service du port et à tous les travaux que le commerce nécessite. Il y a parmi eux des plongeurs fort adroits, que l'on accuse de percer quelquefois, pendant la nuit, le fond des navires européens pour avoir occasion de réparer eux-mêmes le dommage qu'ils ont fait. Ils s'attaquent ordinairement aux navires chargés et prêts à mettre à la voile, parce qu'ils s'attendent que le capitaine s'adressera à des plongeurs plutôt que de décharger son vaisseau, ce qui serait long et dispen-

dieux. L'Arabe qui a fait le mal ne manque jamais de se présenter et de le réparer sur-le-champ, moyennant cinquante ou soixante piastres qu'on lui compte.

On rapporte qu'un capitaine italien, qui s'attendait à pareil accident, fit jeter, quelques jours avant son départ, des filets autour de son navire, dans lesquels un plongeur se trouva pris. Celui-ci fut retiré mort des filets, et cette affaire eut des suites fâcheuses et pour le capitaine et pour la nation à laquelle il appartenait, parce qu'en Egypte, ainsi que dans tout l'Empire Ottoman, rien n'excuse l'*infidèle* qui fait périr un *Musulman*.

La culture des terres, aux environs d'Alexandrie, est très négligée ; elle est confiée à des Arabes bédouins qui habitent sous des tentes. Le terrain qui environne la ville présente un aspect sec et aride. On ne cultive presque pas les terres basses qui sont entre le canal d'Alexandrie et le lac Maréotis et les jardins qui ornent l'enceinte de la ville arabe. Les terres voisines de la côte, depuis Aboukir jusqu'au Marabou

et bien au-dela, ou sont peu susceptibles de culture ou ne le sont pas du tout.

Quoiqu'on ne doive pas regarder Alexandrie comme une ville manufacturière, on y compte néanmoins une foule de métiers pour la fabrication d'une étoffe légère de soie, qui sert à vêtir les femmes et les enfants des riches; il y a en outre de nombreux métiers de toiles dites *maugrebines* et plusieurs autres d'une étoffe grossière de laine qui sert à couvrir les femmes du peuple.

On y fabrique encore des milliers de maroquins rouges, que l'on regarde comme les meilleurs de l'Egypte, et qui passent en général tous au Caire.

La soude est abondante en Egypte; mais on est obligé de tirer les huiles de Crète et quelquefois de la Syrie, de la Morée et de la côte de Barbarie.

Alexandrie n'est qu'une ville d'entrepôt, où sont déposées les marchandises que l'Egypte reçoit de l'Europe, de la Barbarie et de la Turquie; on y voit cependant quelques denrées

qu'elle donne en échange et qui sont ses productions propres ou qui sont apportées de la Nubie et de l'Ethiopie par les caravanes, ou de l'Yémen et des Indes par les vaisseaux de la mer Rouge.

Longtemps Alexandrie a goûté les douceurs de l'indépendance et a bravé l'autorité de la Porte et celle que les Mamelucks avaient usurpée. Le gouvernement du Caire y envoyait, il est vrai, un commandant militaire, et les *caravelles* du Grand-Seigneur venaient mouiller annuellement dans le port; le pouvoir néanmoins restait entre les mains des principaux officiers des *Mutéferrins*, désignés sous le nom de *Schorbadgis*, ou parfois il s'est concentré entre celles des *scheiks* ou gens de loi. Souvent des chefs de parti se sont saisis d'un pouvoir redoutable et ont forcé les magistrats à céder au vœu d'un peuple mécontent et irrité.

Les terres incultes et arides qui s'étendent au loin, à l'occident et au midi d'Alexandrie, sont depuis bien des siècles occupées par quelques tribus d'Arabes pasteurs qui errent péniblement

en été, avec leurs troupeaux, dans les déserts de la Lybie, et qui se transportent en hiver aux environs des côtes maritimes et sur les bords du lac Maréotis, pour consommer les herbages qu'y font pousser les premières pluies d'automne. Ces Arabes vivent ordinairement en paix avec les Alexandrins et viennent souvent échanger leur beurre, leur fromage et le superflu de leurs troupeaux contre de l'orge, des légumes, des étoffes et quelques métaux.

A l'approche d'un village, on remarque avec intérêt les enfants des deux sexes nus jusqu'à l'âge de puberté, jouant et folâtrant près des eaux, malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, et les femmes de tout âge, couvertes seulement d'une chemise bleue, qui viennent au Nil, la cruche sur la tête : souvent elles ôtent leur chemise, la lavent, l'étendent, nagent quelques instants, puis la remettent encore mouillée, remplissent leur cruche sans faire attention au bateau qui passe, au voyageur qui les regarde. Est-ce là un effet de la corruption ou de la simplicité des mœurs? Nous croyons

que cela dérive de l'une et de l'autre de ces deux causes.

Les bazars, ces longues et larges allées ordinairement à demi couvertes, sont des routes où l'on pénètre avec difficulté, à cause du mouvement qu'occasionent le passage continuel et le commerce des Arabes, de sorte que la foire dans les bazars de l'Orient est quotidienne au lieu de durer huit jours comme c'est l'usage en Europe. A Tunis et à Constantinople ces allées sont très larges, d'une grande hauteur et garnies en même temps d'objets précieux et rares; par exemple, on y trouve de la fort bonne laine, des tissus à l'usage des Orientaux, des schals de Perse, des perles, de l'argent, de l'or et des diamants d'un très grand prix. Les bazars d'Alexandrie ne vous offrent rien qui soit remarquable en fait de luxe ou d'objets recherchés; et cela pourquoi? parce que les Arabes, n'ayant pas d'argent, s'en passent, et que, parmi les Européens, un très petit nombre serait à même de faire emplette de ces marchandises.

Après avoir parcouru de petites ruelles qui ressemblent à une juiverie, on entre dans le quartier des Francs. On y aperçoit tout d'abord une grande place, ayant la forme d'un carré allongé; elle est entourée de beaux édifices construits à la moderne et qui, pour la plupart, appartiennent à Ibrahim-Pacha. Au milieu de ce rectangle, l'on découvre un espèce d'avorton, chef-d'œuvre d'un malheureux qui, croyant sentir en lui l'inspiration d'un architecte, est cependant resté bien au-dessous de la stérilité qui caractérise le dernier de nos ouvriers. On me demandera ce que j'entends par cet avorton; le voici: on a voulu élever une fontaine, mais malheureusement on ne voit encore qu'une conque posée sur un piédestal d'albâtre oriental, au milieu de laquelle s'aperçoit un très petit obélisque. Cela produit un effet ridicule; je m'en étonne d'autant plus, que pendant le séjour que j'ai fait dans cette ville, j'ai eu occasion d'apprendre qu'il n'y manquait pas d'hommes d'une certaine capacité, spécialement parmi les consuls. Mais il paraît que la désunion

s'est mise entr'eux, au sujet de leurs privilé-ges, que, de plus, ils ne sont pas toujours d'accord avec les négociants, et enfin qu'ils se soucient peu que l'étranger fasse des critiques sur ce qui les concerne et leur reproche sévè-rement une paresse qui n'est point excusable dans une classe de personnes intelligentes, qui pourraient donner le ton à cette colonie, et y introduire la véritable civilisation. Il suffit que l'on fasse la moindre attention aux œuvres pu-bliques de Méhémet-Ali, pour que les Euro-péens reconnaissent le tort de ne pas avoir ache-vé cette fontaine, qui pourrait leur donner une eau saine, en amenant, par le moyen des tuyaux, celle du Hêlz, qui n'aurait pas besoin d'être fil-trée comme l'eau dont se servent les Egyptiens et les Francs.

Je ne saurais rien dire de curieux sur le mé-rite de cette population, si ce n'est que l'abru-tissement, l'apathie et la nonchalance se parta-gent toute la ville. Des troupes de Français, d'Italiens, de Maltais et même d'Allemands, qui n'avaient rien à faire dans leur pays, sont

venus là pour gagner leur vie. La réunion de ces gens sans aveu produit dans la société un mélange de sentiments et d'idées dont ou doit se méfier.

Quant à moi, j'étais extrêmement souffrant et réellement accablé par la monotonie qui domine ce séjour de malheur. L'on m'engagea à aller au Caire, où l'on prétendait que la terre n'était pas aussi marécageuse qu'à Alexandrie, où du moins il n'y avait pas de salines, et où, par conséquent, le climat était considéré plus sec. L'espoir de rencontrer un meilleur gîte et la curiosité me déterminèrent à visiter la résidence de Méhémet-Ali. Mais je payai bien cher la vue des pyramides, en me trouvant au milieu du chaos des hommes, des choses et des idées que l'on rencontre au grand Caire.

Dans une position qui n'est pas loin d'Alexandrie existe un petit port sur le Nil appelé Mahmoudy ; c'est là qu'on s'embarque pour traverser le fleuve. Par bonheur, j'étais en compagnie d'un frère cordelier toscan qui connaissait la langue arabe. Il me fut facile de fréter

une barque appelée *germa*, et nous partîmes ensemble pour la capitale du royaume. Nous nous arrêtâmes quelques jours à Rosette, ville nommée *Raschid* par les Arabes. Elle est située dans une plaine, sur la rive gauche du Nil, à cinq ou six milles de l'embouchure occidentale de ce fleuve et à peu de distance du Caire. Sa population était autrefois de 25,000 habitants, mais la grande peste de 1783 et les famines de 1784 et 1793, les exactions et les impôts exorbitants et le despotisme des beys régnants sont venus successivement dépeupler Rosette. Au temps de la république française elle comptait tout au plus 12,000 âmes, et de nos jours elle n'en renferme plus que 8,000. Cette ville était jadis un lieu de délices pour les Européens, et c'est là que la plupart des grands de l'Egypte avaient leur *villa*. Le pacha y a fondé un établissement pour purger le riz : depuis lors l'air de ce séjour, auparavant si salubre, est traître et corrompu. La ville est environnée de jardins plantés sans ordre et sans symétrie ; on y remarque le citronnier, l'oran-

ger, le cédrat, la bigarrade, le bananier, l'abricotier, le pêcher, le grenadier, le henné, le sébestier, le mûrier blanc, le mûrier noir, l'olivier et surtout le dattier, dont la cime superbe domine majestueusement tous les arbres qui l'entourent.

Les sables emportés par l'impétuosité des vents du sud viennent s'amonceler au sud-ouest de Rosette, et donnent naissance à des monticules qui menacent d'ensevelir un jour la ville. Il est curieux de voir les cimes des dattiers suivre les progrès des sables et s'élever à une hauteur que ces arbres n'auraient jamais atteint s'ils avaient cru en liberté. Les monticules du sud se prolongent le long du Nil et paraissent puıs anciens que les autres. Il y a, sur le plus grand, beaucoup de sépultures et une tour carrée bâtie par les Arabes, d'où l'on peut observer la marche des navires qui passent le long des côtes, ou qui manœuvrent pour entrer dans le fleuve. C'est au bas de ce monticule qu'on découvrit les colonnes dont parle Savari, et c'est ici qu'on doit placer Bolbitine,

qu'on sait avoir été bâtie sur la seconde branche du Nil.

Parmi les objets d'histoire naturelle que j'eus l'occasion de remarquer à Rosette, l'ichneumon doit tenir le premier rang : il est appelé dans ces pays le rat de Pharaon, et on l'y vénère comme un être bienfaisant. Il se plaît dans les jardins, les prés et les rizières ; il se tapit volontiers parmi les ronces et les roseaux, d'où il s'élance sur les poules-d'eau, les hérons, les canards et sur tous les oiseaux aquatiques ; il se nourrit de grenouilles, de lézards et de serpents. Quel que soit le merveilleux que la poétique imagination des Grecs a répandu sur l'histoire de l'ichneumon, il est bien constaté qu'il ne fait point de mal au crocodile, si ce n'est de dévorer ses œufs. C'est peut-être aussi pour cette raison que les Egyptiens l'avaient mis au nombre de leurs animaux sacrés. On le trouve assez bien représenté sur le beau sarcophage, conservé dans l'ancienne église de Saint-Athanase, à Alexandrie, et parmi la plupart des hiéroglyphes que l'on trouve sur divers monuments.

Nous quittâmes Rosette, et le lendemain nous arrivâmes à Terraneh. Cette ville est peu étendue, peu peuplée et bâtie en terre, comme tous les villages que nous avons vus sur l'une et l'autre rive du fleuve ; elle est le lieu de rendez-vous des caravanes qui vont, au commencement de chaque année, retirer le natron des lacs situés à douze ou quinze lieues à l'occident de cette ville. Une partie de ce natron passe au Caire, où il est employé à la fabrication du verre et au blanchissage du lin ; l'autre partie, beaucoup plus considérable, est envoyée à Alexandrie,d'où on l'embarque pour Marseille et pour Livourne. On sait que la moderne Terraneh est bâtie sur les ruines de l'ancienne Térénuthis.

Damiette est l'entrepôt du commerce maritime de la Syrie avec l'Egypte : on y embarque aussi le riz destiné pour Constantinople et pour toute la Turquie. Durant sept à huit mois de l'année, les navires mouillent sans danger dans la rade, située à l'ouest du fleuve ; mais ils ne s'y exposent guère pendant l'hiver. Lorsque le Bogas est libre, les bateaux du pays entrent

dans le Nil et vont décharger leurs marchandises à la ville même, distante de plus de deux lieues de la mer.

Le vent nous fut favorable, et dans trois jours nous serions arrivés à notre destination, si l'apathie et la misère de ces raïs n'eussent été un obstacle à notre navigation. Les conducteurs de ces navires ne marchent pas pendant la nuit pour pouvoir recruter le matin, dans les villages, les malheureux Arabes qui les attendent de bonne heure sur les bords du Nil. Triste condition de ces peuples ! Les satellites du pacha les tourmentent de manière que leurs plus petites ressources leur sont extorquées. Ces malheureux ont beau travailler sans cesse pour améliorer leur condition, il n'y a point de remède à leurs maux : les agents des interprètes de Méhémet-Ali renouvellent la fable d'Anthée qui luttait contre la terre, et s'élèvent à chaque instant contre eux. Une bande de vautours surveille les malheureux journaliers et tous ceux qui possèdent quelque chose, et dès qu'ils s'aperçoivent qu'il y a la moindre aisance dans quel-

ques familles, ils leur arrachent ce pain mouillé de sueur pour les forcer à accepter un morceau de pâte cuite sous la braise, sans sel et sans levain; s'ils refusent, on les frappe et, ce qui est pis, sous la plante des pieds. On les frappe! Cruauté inouïe! On ne croira pas que les agents du pacha, abusant de l'autorité qu'on leur accorde, forcent les pauvres paysans d'acheter les herbages de ses terres au prix qu'ils veulent, et il arrive très souvent que les revendeurs, en les débitant, éprouvent une perte sur le capital. Ce monopole n'empêche cependant pas les Européens de vendre les denrées qu'ils retirent de leurs petites terres. Comment signaler ces fripons qui souillent la renommée du régénérateur de l'Egypte? Il y a des gens qui crient contre la pétulance des Arabes, je demande ce que feraient d'autres peuples s'ils étaient ainsi traités. On me répondra : Mais les Arabes ne sont pas civilisés. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce pour cela que vous les martyrisez? Pour moi, je l'avoue, cette raison a peu de valeur. Quel est l'auteur véritable des misè-

res qui affligent tous ces hommes, qui les énervent, qui les abrutissent, qui les écrasent à toute heure et à chaque moment? C'est celui qui les commande. L'homme n'est pas né pour être humilié, et celui qui se propose de le diriger, s'il n'a d'autre but que de l'habituer à l'esclavage par les voies de la terreur, ne peut que mériter le mépris du genre humain et finir tôt ou tard par être la victime de son despotisme.

Le voyage d'Alexandrie au Caire est assez long; il s'agit, je crois, d'une distance de soixante-dix lieues environ. Les bords du fleuve sont beaux et se présentent sous des formes variées. A droite et à gauche, on découvre de petits villages qui renferment quelques demeures passables, le reste est un amas de cabanes de terre ou de fange, peu différentes des huttes dans lesquelles on enferme le bétail en Europe.

La navigation du Nil a ses beautés et ses inconvénients. Cette rivière est assez dangereuse, car son lit présente un zig-zag continuel, ce qui fait que les vents sont variables, ainsi que les courants. Le seul moyen de salut qui reste aux

mariniers, lorsque le vent souffle avec violence et que les eaux grossissent, c'est de heurter avec la proue contre la terre du rivage, qui se trouvant imbibée d'eau, la reçoit facilement. De cette manière, le navire reste attaché à la boue, et l'on s'arrête pour attendre que le vent diminue ou change. C'est alors seulement qu'il est permis de reprendre la navigation. Les travaux et les fatigues que les Arabes ont à supporter pour retirer la barque d'une telle position sont extraordinaires. Tout-à-fait nus, ces vigoureux Egyptiens se jettent dans l'eau et avec le dos repoussent la partie extérieure du navire; ils s'animent en criant, et l'excès du travail leur cause une sueur froide qui compromet leur existence toutes les fois qu'il s'agit d'accomplir un si pénible tour de force. Il est certain que l'œil du navigateur, tout en admirant leur courage, est saisi de pitié, quand il voit à quel prix l'on doit traverser le Nil. Du reste, les eaux sont très douces, et, bien que leur couleur s'approche de celle du café au lait, cela n'empêche pas que le voyageur ne les boive avec plaisir.

L'embouchure occidentale du Nil a plus de deux milles de largeur. Lorsque la mer n'est pas trop agitée par les vents du nord et de l'ouest, des mariniers, connus sous le nom de *raïs du Bogas*, sont chargés de sonder et de reconnaître les endroits par où les *germes* peuvent passer. Ils montent un petit bateau nommé *cayasse*, qui porte deux ou trois petites voiles latines et n'enfoncent pas au delà de deux pieds. Les *germes* sont de gros bateaux non pontés, à bords épais et solides ; leur quille est arquée, plus basse sur le devant que sur l'arrière et le milieu : on leur a donné cette forme afin qu'elles franchissent plus facilement la barre du fleuve. Les *germes* ont deux mâts, trois voiles latines d'une grandeur considérable et dix à douze hommes d'équipage.

Par un sentiment d'humanité, et peut-être aussi dans l'espoir d'une récompense, les *raïs* s'attachent plus spécialement à sauver les étrangers.

On pourrait rendre ces travaux beaucoup moins pénibles. Mais comment y parvenir, si

tout est pour le Pacha et pour ses malheureux satellites, si l'on n'a pour le peuple ni sollicitude ni pitié ?...

Le lit du fleuve n'a pas toujours la même profondeur ; cependant l'on pourrait construire de petits bateaux à vapeur, ainsi que l'ont fait les Anglais pour faciliter leur commerce de la Compagnie des Indes ; alors, les voyageurs ne seraient plus attristés par le spectacle que nous venons de décrire, et les matelots ne se trouveraient pas forcés, surtout lorsqu'on remonte la rivière pour se rendre au Caire, de supporter des tourments atroces. Mais tout est en proie au désordre dans ces lieux barbares, et il n'y a de régulier que ce qui est indépendant de la volonté des hommes. Voilà pourquoi un mal est presque toujours le préliminaire d'un autre, et les pauvres Egyptiens sont condamnés à ramper le ventre contre terre, ainsi que des serpents, sans pouvoir se plaindre.

Si l'état moral d'un pays est toujours subordonné à son état politique et civil, ou à son gouvernement, là où il n'y a pas de gouverne-

ment proprement dit (car il n'en existe pas plus dans le despotisme que dans l'anarchie), le moral des habitants doit être bientôt jugé.

Bassesse et insolence, misère et faste, asservissement et tyrannie, voilà l'Egypte ; et, si elle a été de tout temps courbée sous un joug étranger, elle le doit autant à la sombre et pusillanime superstition à laquelle ses habitants ont été livrés dans l'antiquité la plus reculée, qu'à sa position géographique, à son état physique et à la fertilité de son sol. On ne doit pas être après cela plus étonné du nombre de ses conquérants que de la facilité de sa conquête.

L'Egypte peut-elle être conquise ? demande un de ses califes. Elle est conquise, fait répondre un poète arabe.

Et telle devait être la fatalité attachée à cette contrée aussi malheureuse que célèbre, que parmi tant de conquérants qui, depuis près de vingt siècles, y ont établi successivement leur domination, aucun n'a eu même l'intention de régulariser sa puissance pour la cimenter, d'établir des barrières propres à garantir de ses

propres attentats la domination même, de fonder un gouvernement sur la seule base qui doit le rendre immuable, le bonheur des gouvernés.

Partout où l'ignorance est générale, le despotisme est toujours en activité : il n'y a que les despotes qui changent. Aussi celui qui fonde une dynastie nouvelle, ne pense qu'à se mettre à l'abri de la vengeance de ceux dont il a renversé l'autorité, en les exterminant jusques dans leurs plus faibles rejetons, et en se formant un rempart des nouvelles créatures qu'il achète. Ceux même qui l'ont aidé ou favorisé, qui sont les premiers instruments de sa conquête, deviennent bientôt les victimes de sa jalousie. Si, pour sa sureté personnelle, il croit devoir ménager ses nouveaux sujets, ce ménagement consiste moins à améliorer leur sort, qu'à ne pas permettre qu'ils soient entièrement dépouillés ou livrés à toute la rapacité des spoliateurs subalternes.

Mais bientôt son successeur, oubliant les services rendus, ou redoutant tout crédit ou toute réputation qui peut lui devenir funeste,

voulant surtout attirer à lui seul les richesses et le pouvoir, se livre à tous les crimes qu'il sait devoir lui être utiles. A son exemple, le plus mince officier devient un tyran dangereux, d'autant plus que, pressé par le désir de s'enrichir et enhardi par l'impunité sur laquelle il compte, tout moyen de se procurer de l'or lui paraît bon; et si tous ces tyrans ne se faisaient entr'eux la guerre, comme des animaux carnassiers acharnés à la même proie, le peuple n'aurait jamais un moment de repos, et il ne pourrait jouir un seul instant de sa propriété, ni être assuré pour quelques jours de son existence.

A partir du chef dont le règne, abrégé par l'abdication forcée, la déposition ignominieuse ou la mort violente, ne s'étend guère au-delà de quelques années, de quelques mois ou de quelques jours, une chaîne non interrompue de tyrans et de sous-tyrans se développe: ses anneaux vont en diminuant sans cesse, jusqu'au plus petit factionnaire, mais elle est brisée tout-à-coup par un nouvel usurpateur, qui va la ré-

tablir à son profit, et dont on doit attribuer le triomphe moins à un mérite réel, qu'à la faiblesse, la corruption, et le mécontentement du peuple. Tel est le résumé historique des mœurs de l'Egypte depuis quelle est devenue la proie de l'étranger, depuis surtout qu'elle est tombée au pouvoir de ses derniers conquérants.

En nous bornant au règne des *califes* et des *soudans* qui composent ces dernières dynasties, quelle succession de gouvernants dégradés par tous les crimes de la tyrannie ou par tous les vices de l'esclavage!

Je reviens à mon voyage. Le premier jour nous arrivâmes à Athfé, petit port situé sur les bords du Nil, où l'on rencontre un hôtel passable, des bazars, quelques maisons d'agents consulaires et plusieurs magasins. Les maisons du village ne sont habitées que par des esclaves. Je fus tout étonné, le matin, du grand mouvement qui s'offrit à ma vue et de l'activité avec laquelle les indigènes transportaient le blé sur le rivage opposé. Je voulus savoir à qui appartenaient de pareils chargements, et l'on

me dit : tout cela est au Pacha. En même temps il y eut des Européens qui voulurent bien me dévoiler le grand secret du commerce clandestin que Méhémet-Ali a fait et fait encore dans ce pays, et qui joint aux vexactions de ses officiers subalternes, contribue à la misère des peuples.

Il n'est pas difficile de concevoir que les bras des Européens, dont il a su tirer et tire encore un parti convenable, aient fourni à ses marchandises les débouchés nécessaires. Nul doute que le Pacha ne s'y soit très-bien pris. Il a augmenté considérablement ses capitaux en tolérant près de lui les courtiers francs et les autres étrangers du métier, parmi lesquels on cite un certain M. N., qui a un étalage de prince. Ce singulier personnage, qui s'occupe des affaires du Pacha, sans percevoir aucun émolument, se fait jusqu'à cinquante mille dollars par ān. Il n'est donc pas extraordinaire que Méhémet-Ali accorde souvent sa protection à une foule de gens répandus en Egypte ; il ne saurait faire autrement ; la nature de ses affaires et ses propres intérêts l'exigent. Le rusé Maho-

métan sait bien ce qui convient à sa rapacité et à son intérêt. Enfin, sans l'appui du commerce, les conseils et l'influence des riches négociants européens domiciliés en Egypte, le Pacha n'aurait certainement pas atteint le degré de crédit et de richesses dont il jouit maintenant. On présume encore que bien des envois passent sous main aux agents de ses affaires en Europe pour assurer l'introduction de l'indigo, du coton, du blé, du riz et d'autres productions, afin d'éviter les impôts et de détruire la contrebande. Le Pacha, par sa finesse, puissamment secondée par les stratagèmes de ses adhérents, a pu triompher jusqu'à présent de la bravoure et de la perspicacité des Arabes, et à force d'intrigues et d'or, il les conduit comme il veut. Ses largesses calculées lui ont créé un parti assez fort pour éblouir ces hommes qui aiment à juger en aveugles. Il est incontestable que le nouveau Pacha a dû s'élever au-dessus de ses prédécesseurs, en paraissant faire cause commune avec les Européens, mais sa renommée n'est pas placée si haut qu'on doive

ajouter foi aux louanges multipliées des journaux de France, qui ont fait trop de bruit dans ces derniers temps. Tout le monde connaît déjà que ces Messieurs ont été trompés par les ministres, et d'autres ont été séduits par les Français établis sur les lieux, qui avaient un intérêt immédiat à le favoriser. Dieu merci, le talisman est tombé, parce que le temps, que les anciens Egyptiens représentaient sous la forme d'un serpent qui mord sa queue, a appris aux peuples policés quel est le véritable train des affaires sur la terre des Pharaons, et de quelle trempe a toujours été le dominateur des Egyptiens. *Veritas et semper veritas.*

GRAND CAIRE.



Le grand Caire est une ville très-ancienne, d'une construction arabe, c'est-à-dire que ses rues sont très-étroites et sans pavés. Les maisons généralement spacieuses dans l'intérieur et toujours très élevées. Elles préservent ainsi dans

l'été les habitants des grandes chaleurs, en leur offrant un abri contre les rayons du soleil. Malgré les chaleurs de l'été les terres sont en général humides et couvertes d'insectes de toute sorte, cela tient aux nombreux canaux que creusent les inondations du Nil, et qui entièrement abandonnés à leur pente naturelle, transforment les champs en véritables marécages. A chaque pas l'on rencontre des fossés remplis d'une eau sale et noirâtre, qui exhalent des miasmes pestilentiels, s'allient aux exhalaisons du Nil, et ne sont chassées qu'avec peine par les vents qui dominent toujours ces vaste plaines.

J'arrivai au Caire vers la fin du mois de novembre 1841. Malheureusement, en traversant le Nil, je fus atteint par l'ophtalmie et les fièvres intermittantes. Une fois arrivé en ville, je me délivrai promptement du mal d'yeux ; ce fut l'affaire de six jours, mais les fièvres périodiques ne me quittèrent pas si tôt, et j'en aurais été infailliblement victime, si je n'avais pris les plus grands soins d'éviter les rechutes. Quand je croyais être bien portant, les accès recommen-

çaient en ce succédant d'une manière effrayante : Bientôt même les fièvres devinrent quotidiennes Elles m'accompagnèrent jusqu'au lazaret de Syra. C'est un souvenir triste pour moi: j'avais habité long-temps les contrées les plus froides de l'Europe n'y éprouvant aucune souffrance. Je ne pus pas résister de même à la complication des miasmes de l'Egypte, je payai cher la témérité qui m'avait entraîné à visiter le berceau de Phébus.

L'Egypte, autrefois le siége des arts et des sciences, l'Egypte, si florissante du temps des Romains, aurait essentiellement besoin d'être dirigée par un homme humain, qui, au lieu de faire peser un joug humiliant sur ses malreux sujets, s'efforcerait de les préserver des infections qui les suffoquent. Ainsi l'on devrait déraciner les dattiers et les transplanter à une certaine distance les uns des autres, ce serait un grand service à rendre aux Egyptiens qui tirent de ces arbres un grand parti. Avec les feuilles et le bois de ces arbres, les Egyptiens font des corbeilles assez belles, des cannes et des meubles vraîment curieux, qu'ils vendent

aux voyageurs pour un prix très-modique. De plus ils en récoltent avec soin les excellents fruits. Il faudrait aussi dessécher les campagnes voisines de la mer, construire les barrières nécessaires pour isoler les salines, établir une police municipale, donner asile aux pauvres, au lieu de les forcer à vivre comme des négres, renfermés dans de méchantes cabanes de terre, paver les rues intérieures de la ville, ce que rendrait facile l'abondance du marbre et des pierres que les carrières du pays renferment, planter des vignes qui donneraient des raisins délicieux, et par conséquent un vin excellent, or, on sait que bien souvent nous devons au vin la gaîté et même la santé. Voilà des améliorations à introduire, et quand on aurait fait cela, l'on n'aurait pas tout fait, car il est impossible de rencontrer un pays où l'on tire moins de profit des dons de la nature, où l'on soit moins soucieux du bien-être des masses, où l'on fasse moins d'efforts pour éviter des maux dont on se plaint ensuite bien haut.

Quelques Européens établis en Afrique ont

déjà essayé de cultiver la vigne dans les petites terres qu'ils possèdent. Il est défendu aux Francs d'acheter des propriétés, mais cela ne les empêche pas de boire le vin de leurs jardins et d'en régaler leurs compatriotes. Un gouvernement plus intelligent et moins tyrannique pourrait rendre ce pays florissant et en faire le rendez-vous de ces hommes qui cherchent dans l'émigration les moyens de s'affranchir de la misère qui désole depuis longtemps tant de contrées de notre belle Europe.

Comment pourrait-il se faire qu'en Egypte, en Turquie et dans les autres pays du Levant, la peste ne fît pas d'affreux ravages? Indépendamment des ordures que l'on rencontre à chaque pas, des eaux croupies, des marécages, les habitants sont très mal nourris, et ne boivent que de l'eau. Il est vrai que Mahomet l'a recommandé dans le Coran, mais ce n'est certainement pas pour la conservation de la race humaine qu'il l'a fait. Nous sommes d'avis qu'il s'y est pris ainsi pour empêcher que l'usage du vin n'augmentât encore la chaleur qui accable les Arabes et

tous les peuples de l'Orient, pour calmer l'excitation que cette boisson pourrait donner à ces hommes, les affaiblir, et les habituer ainsi à supporter patiemment les concussions et les actes arbitraires qui se succèdent sans relâche sous le règne de leurs pachas. La polygamie a-t-elle pour but la destruction ou la conservation de l'espèce humaine. Cela fait encore question. La *pédérastie* et beaucoup d'autres vices ne sont guères utiles à l'homme! Pour moi je crois qu'un usage modéré du vin ôterait aux Mahométans cet engourdissement d'esprit qui les met presque au niveau des bêtes brutes. Mais il y a mieux que tout cela: les Arabes doivent manger de la pâte azyme cuite sous la braise. Toutes les prescriptions sont vraiment singulières dans un pays très chaud, où par l'usage des boissons toniques et excitantes, il serait possible d'atténuer l'effet funeste des miasmes des exhalaisons qui infectent l'atmosphère.

Pour appuyer notre opinion nous citerons un exemple qui s'est passé sous nos yeux, dans l'hôtel où nous étions logé, au Caire. Ce vaste

local avait, au rez-de-chaussée, un emplacement qui était destiné aux capitaines qui traversent le Nil, connus sous le nom de *raïs*, et à d'autres individus de la classe moyenne; parfois ces gens se réunissaient dans les salons en question et y passaient les nuits entières à chanter et à boire du vin et de l'eau-de-vie. Quel contraste avec les ordonnances et les mœurs ordinaires de l'Orient! Eh bien ces orgies, qui ne se renouvelaient pas souvent, leur étaient vraiment salutaires, les soulageaient des fatigues du climat et les faisaient sortir momentanément de cette léthargie dans laquelle ils sont condamnés à vivre. Il faut en convenir, notre vie est courte et monotone, elle est subordonnée aux lois que lui a tracées la nature: vainement s'éfforce-t-on de s'y soustraire; donnez au corps ce qu'exige le corps jusqu'à ce que l'existence animale se soit affaiblie par le temps, puis détruite alors la matière rentre dans la matière, et l'âme poursuit son immortelle destinée....

On rencontre au Caire des ânes en grande

quantité ; et, sans exagérer, je n'ai jamais vu dans aucun de mes voyages des bêtes plus grosses et mieux constituées que celles-ci. Les ânes d'Alexandrie, au contraire, sont petits, maigres et très-souvent teigneux. Il est évident que cette race d'animaux prospère plus dans les endroits chauds et loin de l'influence de la mer qu'aîlleurs. Le commerce de ces quadrupèdes est encore une branche d'industrie pour les Arabes. En arrivant dans le port du Caire, appellé Bolacco, on voit des bandes nombreuses de ces animaux avec leurs selles et prêts à recevoir le premier cavalier qui paraît. Les Egyptiens, qui ont d'excellentes jambes, les suivent en courant et peuvent en outre servir d'interprètes aux voyageurs, car on trouve beaucoup de ces conducteurs qui parlent un peu le français ou l'italien. Les ânes sont très-utiles à l'homme : ils lui procurent une gymnastique qui, d'après l'avis des médecins, est presque indispensable pour faciliter la digestion, et de plus abrègent singulièrement les distances. Le prix de ces transports est si modique, que tout

le monde s'en sert; et une foule de chevaux et d'ânes encombrent continuellement les rues du Caire. Quant aux chevaux, il n'y a que les gens comme il faut qui les montent. On voit avec plaisir ce généreux animal, qui d'ordinaire en Europe est tourmenté par un mors dur, dirigé par un tout petit filet; dans ce pays, les Arabes et les Européens ne se servent pas d'éperons. Les selles des Turcs sont construites de façon qu'on s'y trouvent bien assis, et les étriers enferment le pied de manière à présenter un point d'appui solide; il est très-facile de se maintenir bien en équilibre sur son cheval; mais la mode est venue chez nous de se mettre en opposition avec les vieilles habitudes, qui recherchaient ce qui est naturel et solide. Malheureusement la mode seule a la prérogative de tout détruire et de tout renouveler malgré nous.

En observant avec attention l'ensemble du Caire, on est stupéfait de l'aspect qu'il présente. On a peine à croire que les anciens peuples aient eu l'idée de construire de grands bâtiments placés dans de petites ruelles qui n'ont pas

plus de trois pieds et demi de largeur. Les premiers étages sont tous composés de grosses pierres coupées et placées régulièrement les unes sur les autres ; ces étroites allées sont donc fermées des deux côtés de très hautes murailles qui paraissent se toucher et qui étonnent le voyageur par leur élévation. Pour se former une idée d'un labyrinthe, on n'a qu'à voir le Caire, qu'on pourrait appeler aujourd'hui la nouvelle Babylone. Il est certain que quand même un Européen l'aurait habité longtemps, il ne pourrait le parcourir sans s'égarer.

Le costume du peuple, en Egypte, est très simple. Les vieillards portent encore le turban, et les jeunes gens le *fessi* rouge. Les uns et les autres vont nu-pieds, aussi les cordonniers ont-ils très peu à gagner avec les pauvres gens. Le contraire existe à Constantinople. Lorsqu'on se rend à Galata et à Péra (le chemin est très long), on ne voit à droite et à gauche que des cordonniers, des tailleurs et des artisans en tous genres. Cela prouve beaucoup en faveur du sultan, cela montre que, s'il

est despote, ce n'est pas contre les indigents qu'il exerce son pouvoir absolu, mais seulement contre les Grecs et les Arméniens, qui, grâces à leur avarice et leur méchanceté, parviennent toujours à s'enrichir. L'effronterie de ces gens est devenue insupportable ; aussi le sultan ne les perd-il pas de vue, et souvent ils sont condamnés à partager avec lui leurs richesses ou à sentir le joug de la justice ottomane. Le cordon et l'échalas rendent plus sages ces audacieux fripons. Aujourd'hui, ce dernier supplice n'est plus en usage. Nous n'essaierons pas de pénétrer les mystères de la police de tous ces peuples.

Nous avons dit que les Arabes de la basse classe vont nu-pieds. Leur costume est composé d'un manteau de toile ou de laine bleue, attaché parfois à la ceinture ; les culottes sont coupées à la musulmane, le gilet est à la grecque et grossièrement brodé. Les femmes ont également une tunique en laine ou en toile bleue, mais taillée de telle sorte que le mouvement de la marche leur découvre entièrement la poitri-

ne. Cela leur semble tout naturel, mais cela est répugnant pour nous. Sur cette espèce de tunique elles ont toujours un mauvais manteau bleu qui leur cache la tête et le reste du corps. Les dames en Turquie et même les Arméniennes, qui forment une partie de la branche aînée parmi les grands, ont le visage couvert d'un petit masque composé d'une blanche et fine mousseline. En Egypte, le masque des femmes est noir, cela fait un effet grotesque. Les Egyptiennes ont le nez couvert d'un petit tuyau garni de bagues de laiton et d'autres métaux, auxquelles sont suspendues plusieurs pièces de monnaie. Cela ressemble assez au collier de sonnettes que nos mulets portent suspendu sur le front. Mode aussi étrange que ridicule. On se demande pourquoi tant de babioles. C'est uniquement pour cacher la figure des dames, chose très importante dans ces pays, où cependant on ne semble pas porté à la pruderie, puisque, comme nous venons de le dire, parmi les Egyptiennes de la classe populaire, on voit flotter au milieu de l'ignoble tunique, ce

que toutes les femmes par modestie cachent soigneusement.

La cérémonie du mariage, en Egypte, est très curieuse. La fiancée paraît en domino, enveloppée de la tête aux pieds d'un drap de soie verte ou d'autre étoffe qui, au moyen d'une ganse, lui serre étroitement le cou ; le visage reste tout-à-fait couvert et on ne laisse que deux petits trous faits exprès pour voir clair. Le front de l'épouse est entouré de pierreries façonnées, qui forment une couronne, symbole de la virginité ; les doigts sont garnis de bagues fausses, les extrémités des ongles des mains, la plante des pieds sont toujours imbibés d'une couleur violette ; les bras, peints de la même couleur, sont brodés à l'aiguille. Les poignets sont garnis de bracelets d'argent pour les riches, de plomb ou de laiton pour les pauvres. La fiancée s'en va au bain, tellement transformée, qu'elle ressemble à une chauve-souris ; elle est accompagnée par d'autres femmes et traverse les rues au milieu de ce cortége, sous un baldaquin soutenu par quatre Arabes ; elle est encore es-

cortée par le peuple et par un tintamarre de tambours, de fifres et d'autres instruments qui écorchent le tympan de quiconque se trouve sur leur passage. On ne peut rien dire des cérémonies religieuses, car leurs mosquées sont impénétrables aussi bien que leurs mystères, à l'époque de leurs réunions et de leurs drôleries. Parmi les cérémonies religieuses, celle de la circoncision subsiste encore.

Un jour, je rencontrai à Constantinople un crieur public qui repoussait la foule; en me retournant, je découvris plusieurs chevaux richement harnachés, sur lesquels étaient des enfants de sept à huit ans, en grand costume ottoman; je demandai ce que cela signifiait, et on me répondit : Ils vont se faire circoncire. En Egypte, ce cortége est précédé d'une châsse qui renferme les instruments nécessaires pour l'exécution du sacrifice. Il faut croire que ce reliquaire renferme bien de choses allégoriques, car il m'a paru très grand et rempli d'instruments de différentes formes et de différentes dimensions, auxquels il serait difficile d'assigner un usage.

Le Nil est à l'Egypte ce que les artères et les veines sont au corps humain ; ce que l'agriculture, l'industrie et le commerce sont au corps social. C'est le Nil qui anime et féconde cette contrée ; c'est lui qui y porte la fraîcheur, la verdure et l'abondance. Si les eaux de ce fleuve étaient dirigées dans le sein de l'Afrique ou si elles allaient se perdre dans la mer Rouge, ainsi qu'Albuquerque voulait les y contraindre, l'Egypte ressemblerait bientôt aux déserts qui l'entourent. Presque tous les fleuves de la terre sont sujets à des crues subites, inattendues, à des débordements considérables, à des variations fréquentes dans le volume de leurs eaux. Le Nil est peut-être le seul dont la crue et le décroissement aient lieu peu à peu et à des époques fixes, le seul dont les débordements n'aient jamais occasioné de grands ravages. Aussi peut-on dire qu'aucun fleuve n'est plus utile à la contrée qu'il arrose, aucun ne mérite autant que lui d'être appelé le bienfaiteur du pays qu'il parcourt, le père nourricier de ses habitants ; aucun aussi ne se prête autant au mer-

veilleux. Il est bien certain que le débordement périodique du Nil, à une époque fixe, sa crue progressive et constante, son décroissement invariable et régulier, ont dû paraître extraordinaires à l'homme peu familiarisé avec les lois de la physique générale. Nous ne réfuterons pas toutes les hypothèses hasardées à ce sujet. Personne ne doute aujourd'hui que les pluies abondantes qui tombent régulièrement en Abyssinie ne soient l'unique cause de la crue du Nil. Les vents étésiens, qui soufflent en été sur la côte d'Egypte, peuvent bien élever les eaux de quelques pouces, mais n'ont pas le pouvoir de les faire refluer de quinze à vingt coudées, c'est-à-dire de les élever au point de causer l'inondation. Ces vents d'ailleurs ne soufflent que pendant le jour. S'ils contribuaient à ce phénomène, ce ne serait qu'en poussant vers l'Egypte supérieure et jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie les vapeurs de la Méditerranée.

M. Bruce y fait concourir les vents d'est, qui viennent, sur ces montagnes, de l'Océan Indien, et ceux d'ouest qui apportent les vapeurs

de la mer Atlantique; mais c'est principalement par l'action du soleil et lorsque cet astre a dépassé la ligne et qu'il s'avance vers le tropique du Cancer, que ces vapeurs se résolvent en pluies sur cette partie de l'Abyssinie. Alors les lacs et les marais débordent de toutes parts, alors toutes les rivières qui se jettent dans le Nil grossissent considérablement. Les pluies continuent au retour de cet astre vers la ligne et durent jusqu'à ce qu'il soit éloigné du zénith de ces contrées.

Les sources du Nil, qui furent de tout temps l'objet des recherches des rois et des savants de la Grèce et de l'Italie, se trouvent, suivant M. Bruce, au district de Sofala, dans le royaume de Gojam, en Abyssinie, et sont par les 10 degrés 59 minutes de latitude nord. Leur élévation au-dessus du niveau de la mer est de deux milles anglais. A quelques lieues de là, les eaux traversent le Tjana ou lac de Dembea qui a plus de vingt lieues d'étendue, et coulent, à leur sortie, sur un lit assez spacieux. Ce voyageur nous fait connaître aussi un grand nombre

de rivières qui versent leurs eaux dans ce fleuve, et dont les plus considérables sont le *Fleuve blanc*, qui vient de l'ouest, et l'*Astaboras*, qui coule de l'est.

Le premier se jette dans le Nil au 15e degré 50 minutes de latitude nord, et le second vers le 18e. Après l'*Astaboras*, le Nil ne reçoit plus d'eau et ne traverse plus que des contrées naturellement arides et qui seraient désertes s'il n'y portait la fraîcheur et la vie.

On sait que, depuis les confins de la Nubie jusqu'au Caire, le Nil coule dans une vallée étroite, peu élevée au-dessus du niveau de la mer. Parvenue aux environs de la capitale, cette vallée disparaît et fait place à une vaste plaine, bornée au midi par le Mokaton, à l'orient par le Casius et à l'occident par le côteau lybique. Cet espace, que les eaux du fleuve pourraient entièrement arroser et fertiliser, n'offre qu'une terre uniforme, d'un jaune brun lorsqu'elle est sèche, d'un brun noirâtre lorsqu'elle est humide; une terre d'alluvion contenant les productions du Nil, tandis que les

lieux élevés qui l'entourent sont d'une roche tendre, coquillière, évidemment formée sous les eaux de la mer.

Lorsque Hérodote arriva en Egypte, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, les prêtres de Memphis lui dirent que l'Égypte inférieure était une terre acquise, un présent du fleuve. Ils ajoutèrent que, sous Ménès, leur premier roi, tout ce pays, à l'exception du mont thébaïque n'était qu'un marais. Alors le mont Arsinoé, ou le Faioum, était presque tout entier sous les eaux; alors le Delta et toutes les terres qu'on voit aujourd'hui depuis le Caire jusqu'à la mer, n'existaient pas encore ou ne se montraient, comme des îles, que dans des espaces très circonscrits.

Ménès fonda Memphis au milieu de ces marais, creusa un canal à cent stades au sud, pour changer le cours du Nil qui coulait près du coteau lybique, éleva une digue qui devait mettre cette ville à l'abri des inondations, fit passer le fleuve à l'orient, à une distance à peu près égale des deux montagnes, établit enfin

deux lacs, l'un au nord et l'autre à l'ouest de Memphis, qui devaient communiquer avec le fleuve.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot des chameaux. Tout le monde sait que l'Afrique en est remplie. Nous en avons rencontré à Alger à Tunis et en Egypte. Mais ceux des côtes sont maigres, tandis qu'au Caire, au contraire, les chameaux sont gras, par conséquent moins laids et plus curieux à observer. L'intelligence et la force de cet animal sont remarquables. Sur un mot de leur conducteur ils s'asseyent de manière que leurs jambes semblent figurer une arbalète : dans cette position, ils se laissent charger à volonté. Un chameau supporte le poids que trois mulets pourraient à peine porter. Parmi les avantages qu'il offre à l'homme, il a celui de pouvoir, lorsqu'on traverse le désert, résister à la soif pendant sept jours, il a, dit-on, dans le gosier, des sortes de réservoirs pour conserver l'eau et s'en servir au besoin. Prodigue et sage nature que n'as-tu pas prévu pour le bien-être du genre humain !

Tout est calculé, avec un soin merveilleux, tout concourt à cet ordre immuable que nous admirons sans le comprendre : notre entendement trop faible ou trop borné ne saurait découvrir les impénétrables secrets du Créateur. Grand Dieu, ta puissance et tes œuvres n'en disent-ils pas assez aux mortels pour qu'ils soient bons, charitables et amis entr'eux ! Malheureusement sur la terre il arrive tout le contraire, et l'homme dominé par ses passions est souvent l'animal le plus farouche.

« Point de paix ici-bas, point de repos au monde :
« Les corps sont les vassaux, le mouvement est roi !
« Et l'inconstance qu'il féconde
« En est le principe et la loi. »

On trouve encore en Afrique les dromadaires qui ressemblent sous beaucoup de rapports aux chameaux : au lieu de marcher lentement, ils sont très-légers à la course, et ne fatiguent pas le cavalier qui les monte.

Je ne parlerai pas des crocodiles, car nous en avons aussi en Europe ; cependant on sait que ceux du Nil sont très-nombreux, principale-

ment dans la haute Egypte. Comme leur horrible forme est connue de tout le monde, je me bornerai à rapporter ce que j'en ai ouï dire. On prétend que ces monstres, dès qu'ils voient un individu s'efforçent de l'arrêter et de l'attirer à eux par leurs gémissements, puis le renversent avec leur queue, et le malheureux devient bientôt victime de leur voracité. Le crocodile, dit-on, n'attaque jamais deux hommes à la fois; tout cela tendrait à prouver que notre amphibie est un excellent calculateur.

La marche adoptée par Méhémet-Ali dans l'administration de ses états est dictée par sa fine politique; aussi cite-t-on peu d'exemples de sang répandu et d'actes atroces commis dans son royaume, nous exceptons le massacre des Mamelucks, qu'à l'époque de son avènement il eut soin de réunir dans la citadelle pour les faire mitrailler. Qu'on nous permette une digression à ce sujet. Les Barbares qui ont été les contemporains de Napoléon, tels que Mahmoud, le dernier sultan, et Méhémet-Ali, ont su trouver le moyen de s'affranchir du joug qui,

depuis lông-temps, les opprimait : le premier en se délivrant de la fatale influence des Janissaires, et le second de celle des Mamelucks. Il y a cependant entre ces deux hommes cette différence, que Mahmoud, quoique Turc, a été très-humain, très-généreux envers ses peuples, et franc et charitable envers les Européens qui habitent l'empire ottoman ; tandis que le pacha d'Egypte n'a tiré parti de son émancipation que pour s'enrichir. Il a négligé les indigents et les Francs, peut-être est-ce seulement par apathie, mais cette apathie est nuisible à la cause de l'humanité, surtout quand on peut obtenir de bons résultats.

On a beaucoup parlé de la fierté qu'Ibrahim-Pacha a montré dans la dernière guerre. Nous ne pouvons rien dire sur la conduite qu'il tint lorsqu'il se rendit à la Mecque par ordre du sultan. Le résultat fut favorable à la Porte, mais Dieu sait à quel prix. Si l'on juge Ibrahim sur les apparences elles ne sont pas en sa faveur. On prétend qu'à Damas, à Alep et dans bien d'autres villes de la Syrie, il assistait quelque

fois aux repas des notabilités indigènes, et, après le dîner, sous un prétexte quelconque, faisait trancher la tête à celui des convives qu'il soupçonnait n'être pas de bonne foi. On dit encore qu'il est tourmenté continuellement par l'envie et par la jalousie, et que ces vices deviennent pour cette âme féroce la cause de crimes nombreux. Je ne saurais garantir la véracité de ces bruits; mais pourrait-on excuser sa cruauté s'il l'a poussée jusqu'au point de faire écarteler des femmes enceintes et de jeter aux chiens leurs membres ainsi que le fœtus que ces malheuses portaient dans leur sein ; si ce fait est vrai, comment l'en absoudre ! Toujours est-il que les Arabes en ont peur, qu'ils le craignent comme les mortels redoutent la foudre de Jupiter. On dit encore qu'il ne succédera pas à Méhémet-Ali, attendu que la Porte ne l'aime guère. Si tout ce que l'on dit de lui est vrai, on ne pourrait regretter son exclusion, car son royaume ne pourrait qu'être inondé de sang! Ibrahim-Pacha n'est point du tout tolérant envers les Francs, auxquels il doit cependant

sa richesse et son élévation. Qui sait dans quelle position se trouveraient les Européens, si après la mort de son père, il réussissait à s'emparer des rênes du gouvernement.

Ibrahim-Pacha est immensément riche; il a su s'emparer de tout ce qu'il voulait et il possède aujourd'hui une grande portion de l'Egypte. Sa maison de campagne, située dans le voisinage du Caire, est très-curieuse et bâtie presque à la moderne; ses grands pavés sont en marbre blanc, chaque carreau est de deux pieds carrés, les parois intérieures, les escaliers sont aussi en marbre massif. Du reste tout est proportionné aux exigences d'un tel propriétaire. Cependant j'ai visité sa maison pendant son absence, et je dois faire observer qu'elle était mal tenue au-dedans et au-dehors. Chose bien étrange! car les Turcs poussent la propreté intérieure de leur domicile jusqu'au fanatisme. On ne respire dans leurs demeures que des parfums et des odeurs qui deviennent insupportables aux Européens. Ce château est précédé d'allées assez larges et garnies d'arbres réguliè-

rement plantés; tout dans ce domaine annonce la résidence d'un grand pacha.

Les promenades et le palais, qui est situé sur les bords du Nil, ne fixent plus l'attention quand on se rend dans le jardin situé sur le fleuve. Tout le monde disait que c'était une chose surprenante et j'étais d'abord disposé à rire d'un tel enthousiasme. Mais après l'avoir vu, j'ai dû me persuader qu'on pouvait visiter avec bien du plaisir un pareil jardin. Des murailles très-hautes, dont les fondations ont été jetées dans le Nil, s'élèvent au-dessus de l'eau, et forment une véritable île bâtie de main d'homme. Ces murs ont été élevés pour contenir les terres qui forment le jardin, où, sans exagérer, l'on a su réunir tout ce qu'on peut souhaiter de plus beau, et de plus propre à satisfaire la curiosité d'un homme intelligent. Viviers, jardins anglais, potagers, labyrinthes formés par des arbres de différentes espèces, mille et mille objets divers récréent le regard. Se dirige-t-on du côté opposé, l'on découvre, dans un coin du même jardin, un bâtiment tout incrusté de marbre

blanc et qui a la forme d'un temple. Si l'on entre dans l'édifice, on y rencontre encore un luxe plein de recherche. Les grottes et les couchettes sont embellies par des coquillages de plusieurs dimensions, de différentes couleurs et assortis avec beaucoup d'élégance. Puis autour du bâtiment, de petites collines, des ponts dressés sur l'eau et bien d'autres objets de caprice qu'il serait trop long de détailler. Mais ce qui est surtout surprenant, c'est de voir ce jardin artificiel établi sur la rivière. A Rome, à Naples et dans bien d'autres villes d'Europe, le voyageur rencontre des maisons de plaisance de même nature, mais elles ne sont pas suspendues sur l'eau. J'avoue que je fus émerveillé de cet ingénieux travail, car tout a été bien calculé et organisé dans la position où la rivière s'élargit le plus. Dans mes voyages en Hollande, à chaque pas j'ai eu occasion d'observer ce que l'art a su faire au milieu de terres marécageuses ; ainsi, les villes, les canaux et tout les bâtiments dans ce pays là, ont été fondés et édifiés sur les lagunes, comme dans la singu-

lière et belle Venise, mais avec cette différence que les eaux de la Hollande sont épaisses et dormantes, tandis que celles du Nil, par leur rapidité, paraissent vouloir repousser le corps qui s'oppose à leur continuel mouvement.

J'aurais tort de ne pas parler de la politesse d'un égyptien qui me fut désigné pour *cicerone* et pour guide; ce jeune homme m'adressait souvent la parole, il voyait que je ne le comprenais pas et en riait; mais dans les passages difficiles, il me donnait la main et me soutenait avec beaucoup de bonne grâce. Je me rappelle avec plaisir cette heureuse rencontre. J'en avais conclu que les Egyptiens, non Bédoins, sont propres à la civilisation. Je l'ai dit et je le répète, c'est un peuple perspicace, généreux et brave, et dont on pourrait tirer un grand parti. Il n'en est pas de même des Turcs; ceux de l'intérieur de l'empire sont vraiment stupides, et, pour le moment, incapables de toute espèce de progrès. Pour ces hommes, la grandeur consiste à vivre dans la mollesse; on les voit accroupis au milieu des odeurs et ils fument nuit et

jour; cette vie les rend lourds et paresseux.

La confusion, le désordre que l'on rencontre dans les rues du Caire sont tout-à-fait insupportables; les hommes, les chevaux, les chameaux, les ânes, les mulets, les chariots et les chiens rendent impraticables les sentiers du centre de cette ville , et à chaque moment on risque d'y être renversé. Les Egyptiens à cheval, pour peu qu'ils soient distraits, vous jettent par terre avec le plus grand calme. Si l'on marche à pied il faut être sans cesse sur le qui vive, regardant de tous les côtés, afin de se garantir des coups et autres accidents de ce genre; et si l'on va à cheval on ne sait comment échapper aux embarras de toute sorte.

Le climat du Caire est très chaud en été, on doit donc lutter tout à la fois et contre la pesanteur de l'atmosphère, et contre la poussière et les insectes, fléaux des climats brûlants. Pendant l'hiver la température, quoique douce, est tellement variable que d'un instant à l'autre on est saisi par des points de côté et de fièvres internes. La raison en est simple : dans

ces jours de printemps il s'élève tout à coup un vent humide et froid qui pénètre les corps : on passe subitement d'une douce chaleur à un froid très-vif. Ces transitions brusques abattent les constitutions les plus vigoureuses.

Je fus deux fois victime de ce terrible climat : un jour je m'étais rendu dans un jardin quelque temps après mon arrivée au Caire, le ciel était serein et je me promenai jusqu'au soir. A peine fus-je rentré à l'hôtel, que je fus pris par les fièvres, le mal de tête et l'ophtalmie qui dura une semaine. La précaution que j'avais eue de sortir à cheval ne m'avait été d'aucun profit. La seconde fois je fus frappé comme par la foudre. Le matin du 12 octobre 1841, à huit heures, cette date m'est restée gravée dans l'esprit, je sortis pour me rendre en ville auprès d'une personne de distinction. Le vent soufflait violemment, je m'en aperçus et j'accélérai le pas, je fis ma visite tout frissonnant, mon hôte qui m'avait très-bien reçu, s'en aperçut et m'engagea à rentrer chez moi le plutôt possible. Je m'empressai de lui obéir, mais ce ne

fut pas sans peine que je regagnai mon logis: la tête me pesait si lourdement sur le corps que je marchais comme un fou. Le frisson augmenta, puis vinrent le mal de tête et la paralysie, qui me retinrent long-temps au lit.

En voilà bien assez pour prouver que ces pays ne sont pas habitables pour un Européen. Cependant l'Egypte est pleine d'Européens; ne nous en étonnons pas : ceux qui ont besoin de pain, ne font pas attention à tous ces dangers, qui d'ailleurs peuvent au premier abord paraître invraisemblables. Aussi va-t-on en Egypte à tout hasard dans l'espoir de se sauver de la misère : une fois arrivé sur les vieilles terres de Sésostris, par amour du profit l'on méprise les périls qui se présentent. Mais tous ces aventuriers sont bientôt atteints les uns par les fièvres, les autres par l'ophtalmie, quelques autres par la dyssenterie et la plupart par la peste. Avis au lecteur...

Mon but est la vérité. Je dirai donc quelle est la marche adoptée par le Pacha d'Egypte envers les Européens employés à son service.

Ceux qui solliciteront sa protection sauront à quoi s'en tenir. En politique habile il leur donne de bons appointements, mais on a pris la mauvaise habitude de ne pas les payer tous les mois : tous les fonctionnaires publics et même les militaires sont toujours créanciers de 18 à 20 mois de solde, et quand le moment du paiement arrive on ne leur donne que des fractions de ce qui leur est dû, de telle sorte que le gouvernement n'arrive jamais à être à jour avec eux. Il est facile de comprendre combien une telle manière d'agir nuit à ces malheureux. Le soldat en Egypte vit en mendiant son pain. Le Pacha connaît fort bien les besoins de ceux qui sont attachés à son système, et il en abuse, ou bien il donne trop de latitude à ses subordonnés dans l'administration, pour qu'il n'arrive pas constamment de pareils scandales. Or ce ne sont pas des contes que nous faisons ici, les faits sont incontestables.

On sait que dans la dernière guerre que Méhémet-Ali fit contre la Porte, alors qu'il se proposait de détrôner le Sultan, il fut arrêté

dans ses projets par ordre des puissances alliées et contraint de se retirer en se soumettant au Grand-Turc, il obtint seulement de rester en Egypte avec le titre de Pacha et l'hérédité pour ses enfants, qui seront toujours dépendants, et considérés comme sujets du Grand-Seigneur.

Dans cette occasion il fut donné un firman qui établissait d'une manière positive le détail de l'administration intérieure de son gouvernement, le tribut à payer à la Porte et bien d'autres dispositions concernant le soulagement qu'on devait apporter aux Egyptiens et à tous les habitants de ces contrées. L'ordonnance qui contenait, dit-on, une grande réforme sur tous les abus, présentait en même temps une digue insurmontable au monopole, qui est la base des affaires en Turquie. Rédigée dans l'intérêt du commerce, elle renfermait tout ce qu'il faut pour améliorer l'état des choses dans ce malheureux pays. Il est notoire que ce firman est l'œuvre d'hommes habiles qui connaissaient parfaitement la position des Arabes, et il paraît qu'ils on fait de leur mieux pour leur être utile.

Eh bien, ce concordat, sanctionné par l'intervention des premières puissances de l'Europe, est resté sans effet.

Méhémet-Ali qui craint la funeste influence d'Ibrahim-Pacha, a caché aux peuples de l'Egypte les favorables dispositions des cabinets et cela sous de spécieux prétextes. A présent, dit-on, il n'est pas disposé à mettre à exécution ce qui a été arrêté avec tant de sagesse. Le Pacha est si adroit que dès qu'il apprend l'arrivée d'un ambassadeur dans ses états, ou quelques faits qui ne lui conviennent pas, il se met en voyage, cette manière d'agir lui évite de se prononcer et il semble ainsi remettre l'exécution des traités à celui qui lui succédera après sa mort. Il connaît les mésintelligences qui éclatent souvent parmi les hautes puissances et s'arrange toujours pour tirer parti de celui qui agit dans son intérêt; il saisit ainsi toutes les occasions favorables pour se tenir debout et profiter du *statu quo* qui le met à l'abri de toute attaque. Tout cela détruit le commerce, rend de plus en plus mécontents les peuples ,

et apporte un grand dommage aux spéculations des Européens domiciliés en Egypte.

Le voyage que je fis à la citadelle m'offrit de nouvelles découvertes. Cette forteresse, qui est très-puissante par sa position géographique, domine la ville. Il est vraiment beau de voir ce grand panorama qui l'environne, c'est-à-dire le Caire et toutes les campagnes des alentours. De là on découvre si bien les pyramides qu'on semble les toucher. La partie intérieure de la forteresse, qui est vaste, renferme plusieurs établissements, ainsi que le local ou d'habitude se réunit le divan. Ces deux bâtiments magnifiques (le premier est à Méhémet-Ali et le second à Saïd-Pacha, troisième fils du vice-roi) s'élèvent orgueilleusement au milieu des autres édifices. Saïd-Pacha fut bien reçu à Constantinople, où tous les honneurs lui furent prodigués. Il paraît que la Porte le destine au trône. On prétend que c'est lui qui est fils légitime d'après le Coran ; ce qui est plus certain c'est que le cabinet turc veut le pousser en haine de Ibrahim-Pacha et de son frère Abas-

Pacha. La demeure de Saïd-Pacha est tout-à-fait moderne, d'une construction élégante, et incrustée au-dedans et au-dehors d'un marbre blanc comme la neige. Cette résidence pourrait recevoir le plus grand prince de l'Europe. Saïd-Pacha parle français, il n'a donc pas besoin d'interprète comme, son père, qui affecte de ne connaître d'autre idiôme que le turc, bien que les Albanais parlent généralement l'italien. Malheureusement Saïd-Pacha est affligé, quoique fort jeune, d'un embonpoint extraordinaire; du reste son teint est blanc, ses manières sont agréables; il est très-affable et accessible à toute heure.

La ville du Caire est fort grande, les maisons y sont très-nombreuses et présentent à la vue un véritable chaos. Le quartier qui conduit à la citadelle est très-peuplé ; les chameaux chargés, les mulets, les ânes et les piétons eux-mêmes, souvent arrêtés par le passage des troupes de la garnison, causent un embarras continuel au milieu duquel il est impossible de pénétrer, que l'on soit à pied, ou à cheval;

ajoutons à cela qu'il se fait un bruit assourdissant. Je n'oublierai jamais qu'un soir, ayant perdu la voix à force de crier, je dus me servir d'un bâton de dattier et donner des coups à droite, à gauche pour me frayer un chemin. On ne voit nulle part une aussi grande foule; il est vrai que nulle part on ne souffrirait un étranger qui se permît de frapper ainsi le premier venu. Grâce à la confusion, au bruit, au défaut d'éclairage, on ne fait attention à rien, et tout cela est la conséquence inévitable de la singulière construction de cette ville.

On construit une grande mosquée sur la place du château. Le monument, une fois achevé, sera digne d'attention. Sa base présente deux très grands carrés, l'un à côté de l'autre et communiquant directement entr'eux. Les belles colonnes qui l'embellissent en ordre double sont d'albâtre oriental, d'une qualité rare et enrichies de veines transparentes. Des Italiens, des Grecs et d'autres artistes y travaillent tous les jours aux frais du pacha. Il y a dix ans qu'on a commencé cet édifice, et il avance si lente-

ment qu'on ne voit maintenant que la partie extérieure des murs et que les lambris intérieurs des deux côtés ne sont pas tout-à-fait terminés. On dit que Méhémet-Ali a résolu de s'y faire enterrer. Toujours est-il qu'il néglige la mosquée colossale et paraît accréditer cette opinion pour engager son successeur à accomplir une si belle œuvre. Pensée éminemment financière, sans aucun doute, et d'un grand intérêt pour sa succession, mais peu digne de l'homme heureux qui a défié jusqu'à présent la politique, les hommes et les éléments.

Les personnes intelligentes qui se rendent en Egypte examinent à leur tour toutes ces choses. Nous sommes sûr par avance qu'elles reconnaîtront la vérité de tout ce que nous avons avancé. De semblables tendances sont pénibles à dévoiler. Nous l'avons fait pour rendre hommage à la vérité et servir, autant qu'il est en nous, la cause de l'humanité.

Il est incontestable que le monument dont nous venons de parler rendra éternel, plus que toute autre chose, le souvenir du vice-roi ; il

fera sans doute beaucoup parler du luxe asiatique du roi défunt ; mais je doute que les Egyptiens et les Européens aient de semblables éloges à donner à sa clémence et à sa philanthropie. Quelle différence entre un pareil tombeau et la fontaine qui se trouve sur la grande place d'Alexandrie.

Une chose bien extraordinaire au Caire, c'est qu'il contient dans son enceinte des demeures magnifiques, dont on ne peut soupçonner la présence, tant l'extérieur en est rustique. Les portes d'entrée sont extrêmement simples, on croirait entrer dans une écurie, à peine a-t-on fait quelques pas qu'on se trouve au milieu de grandes cours qui précèdent de magnifiques palais. Il est évident, d'après cela, que les Turcs, soit par politique, soit par habitude, cachent aux étrangers ce qu'ils sont. Tout est si mystérieux dans leur conduite, que les esclaves même ne sont pas au fait de ce qui se passe dans leurs maisons.

La partie de la ville appelée le vieux Caire est la position la plus belle et la plus riante qui

se présente dans les alentours. Aussi tout ce qu'il y a de distingué parmi les musulmans est logé de ce côté. Leurs demeures ressemblent à des citadelles; elles sont construites tout près du Nil, et chaque maison a son jardin.

En face de la résidence de Soliman-Pacha, ancien officier de l'empire, et à présent chef de l'état-major général de l'armée égyptienne, on voit une assez belle ville appelée Gisé, placée sur la rive droite du fleuve qui traverse le vieux Caire. Cette ville renferme les casernes de la cavalerie, commandée par un autre colonel français, sous les ordres de Soliman-Pacha. Soliman est un homme distingué et ami des Français, bien qu'on prétende qu'il a renié la foi de ses pères. Entre le Caire et Gisé, le Nil, détourné dans son cours par un banc de sable, forme un grand coude qui oblige les navigateurs à revenir, en quelque sorte, sur leurs pas, pour continuer leur route.

Les aqueducs, qui partent du vieux Caire et s'étendent jusqu'au plan supérieur de la citadelle, sont fort beaux. Le dessus des arcades,

disposées en ordre double et gothique, est praticable et forme un véritable pont. La largeur, la longueur et la symétrie de toutes les parties de ce monument arrêtent et surprennent le voyageur. On dit qu'il remonte à une haute antiquité ; la croyance générale dans le pays est que cette construction a été exécutée avant l'arrivée de Jésus-Christ. Il n'y a dans cette tradition rien d'incroyable, puisque l'histoire nous apprend que jadis les Egyptiens habitaient les citadelles et en général tous les lieux élevés pour vivre à l'abri des incursions des barbares leurs voisins.

Le territoire des environs du grand Caire est fertile et riant à la fois. De distance en distance on rencontre les demeures des pachas et des beys, avec leurs jardins qui produisent en abondance des oranges douces, des citrons d'Italie et toutes sortes de fleurs ; on y voit aussi de petits labyrinthes artistement bâtis ; on y rencontre enfin tous les agréments champêtres qu'on peut désirer.

En sortant de la ville, on aperçoit la banlieue

qui borne l'horizon de la manière la plus pittoresque. Malheureusement la poussière qui obscurcit l'air pendant tout l'été masque complètement le paysage. En hiver, le brouillard remplace la poussière, de telle sorte qu'il faut être constamment aux aguets pour rencontrer enfin une atmosphère assez claire et assez calme pour distinguer le magnifique point de vue qui se développe devant le spectateur.

Une des choses les plus curieuses en Egypte, c'est le grand jardin de Méhémet-Ali; on l'appelle Sciubra. Sciubra est un lieu de délices, c'est vraiment une résidence royale. L'allée ou la belle route qui conduit à ce grand jardin a la longueur d'une lieue en ligne droite; elle est bordée de grands acacias et de figuiers sauvages dont les fruits ne sont point à comparer avec ceux de l'Europe, car les hommes n'en mangent pas. Les branches de ces grands arbres se réunissent de manière à former au-dessus de la route une voûte champêtre, sous laquelle le voyageur se trouve tout-à-fait à l'abri des rayons du soleil. Cette magnifique promenade

est une sorte d'avant-goût des beautés naturelles et artificielles qui tour à tour brillent dans ce délicieux séjour.

Je remarquai avec intérêt un éléphant magnifique, enfermé dans une large cour découverte, à quelques pas de distance de la porte d'entrée de la *villa*. Cet animal est attaché à un arbre par une longue chaîne de fer. J'eus la curiosité de le voir de près, et je pus admirer sa douceur et les talents de société dont il est doué. L'Arabe gardien nous fit des courbettes à la musulmane, et, sans attendre notre invitation, se hissant sur les longues défenses qui étaient garnies d'anneaux de métal doré, il monta à cheval sur le cou de l'énorme bête; puis il se mit à jouer avec elle et jeta par terre ses pantoufles en l'invitant à les reprendre. L'animal exécuta l'ordre à l'aide de sa trompe et donna, l'une après l'autre, les pantoufles au cornac. Ensuite on lui ordonna de saluer les spectateurs, et aussitôt il ouvrit la bouche, remua la tête et frappa le sol avec ses pieds de devant. L'Egyptien le piquait avec un fer aigu

et lui parlait dans un langage particulier. L'éléphant finit par trouver sa conversation un peu trop vive, il frappa l'air de sa trompe et poussa des cris si violents que les campagnes voisines en retentirent. Ce dernier exercice n'avait rien d'agréable pour les observateurs ; aussi l'animal reçut-il immédiatement l'ordre de se coucher par terre, ce qu'il fit sans hésitation. Le courageux Arabe, sans quitter sa première position, c'est-à-dire toujours à cheval sur le cou de l'éléphant, invitait le monde à s'approcher. C'était vraiment quelque chose d'extraordinaire que cette énorme bête couchée à terre et ne faisant pas le moindre mouvement. Ce dernier trait d'obéissance me frappa d'étonnement et je pouvais à peine en croire mes yeux. Exiger un semblable travail d'un animal aussi lourd et aussi gros, c'est mettre à une rude épreuve sa bonne volonté et son intelligence. Ajoutons que l'éléphant a naturellement les jambes droites comme des colonnes et que rien dans sa construction n'indique la souplesse.

Je laisse à penser au lecteur la peine que

l'Arabe a dû éprouver pour dresser un pareil élève et l'adresse qu'il lui a fallu déployer pour triompher des imperfections de ce corps monstrueux. Je donnai à l'Arabe le *bahscis*, salaire que chaque Egyptien demande aux étrangers par besoin et par habitude, et je me disposai à entrer dans le jardin.

Arrivé à la porte d'entrée, je vis un beau bloc de marbre blanc, ayant la forme d'un prisme et garni d'escaliers. J'appris qu'il était destiné à servir au pacha et aux gens de sa cour pour monter à cheval. La surface de la porte du jardin est tapissée de lierre et de plantes de toute sorte. Cette belle verdure invite le voyageur à ne pas borner là ses investigations et lui donne idée des merveilles champêtres qui l'attendent au dedans de la villa. La propriété est symétrique et bien découpée. Je traversai la première allée, ornée de toute espèce de fleurs, et au milieu je découvris un édifice appelé divan chez les Turcs. Ce bâtiment est d'une belle apparence : au rez-de-chaussée on voit des terrasses spacieuses, dans lesquelles sont ren-

fermés les oiseaux les plus rares du monde. En en sortant, on parcourt encore l'allée du centre et l'on arrive à un long et bel escalier conduisant à un *coffee-house* qui contient plusieurs chambres élégamment peintes et garnies au dedans de sofas et d'autres meubles d'une rare magnificence. On descend ensuite un escalier opposé qui mène à une autre allée assez longue, qui laisse apercevoir à l'extrémité la *peschiera grande*. C'est un édifice majestueux, auquel on arrive par un bel et large escalier de marbre blanc. Dans le vestibule, dont l'entrée ressemble à celle d'un temple, se trouvent placées quatre colonnes de marbre oriental, et au moment d'atteindre la porte, on passe sur une grande terrasse couverte, de forme carrée, et qui ressemble à un amphithéâtre; du côté du jardin, on aperçoit de très grandes fenêtres garnies de glaces, soutenues extérieurement par des grillages en fer richement construits et assurés par de petites pommes dorées qui produisent de loin un très bel effet. Dans l'intérieur de ce vaste local on voit une foule

de colonnes de marbre blanc, toutes placées deux à deux, et qui ressemblent assez à l'entourage d'un cloître. Aux angles de la grande terrasse sont des pièces très spacieuses, où l'on peut installer au besoin des harems et tout ce qui forme l'étalage des cours orientales. On voit aussi attachée au mur extérieur de cet emplacement une large table de marbre, qui couvre les colonnes du premier étage, et sur laquelle sont sculptés en relief tous les poissons connus et mille autres caprices allégoriques. Dans les coins intérieurs de cette *peschiera* quatre lions de marbre assis sur leurs pieds de derrière vomissent de l'eau à gros bouillons. On découvre encore sur le plan supérieur de cette large table de petites têtes en marbre représentant des images fantastiques ; de leurs bouches entr'ouvertes jaillissent divers jets d'eau qui, se réunissant entr'eux, produisent une véritable pluie. Ces eaux tombent sur la base du premier étage, qui est pavé en marbre blanc, et sont recueillies par des réservoirs placés aux coins de l'enceinte, qui les versent en nappes dans

un bassin placé au milieu de la cour. Ce grand réservoir forme un piédestal surmonté de plusieurs autres qui, en s'élevant, diminuent graduellement et présentent l'aspect d'une pyramide. On ne pourrait énumérer toutes les arabesques en marbre qui environnent ce réservoir. Enfin, on ne peut s'empêcher de convenir que ce jardin est grandiose, et à cause de sa bizarre construction, unique en son genre. Comme tout le monde le comprend, il ne s'agit pas seulement de ce qu'on appelle *peschiera* en italien, mais des corridors longs et larges et de pièces composant ensemble les deux étages et contenant tout ce qu'on peut souhaiter dans un château royal.

Voilà le parti que les conseillers du pacha ont su tirer des beaux marbres dont l'Egypte abonde.

Du reste, le côté champêtre de ce grand jardin est aussi intéressant que varié. Les allées se croisent entr'elles et ont toutes une relation symétrique et régulière. De distance en distance on voit des berceaux de verdure qui représen-

tent des chambres, des divans, des grottes et des collines artificielles. Des *coffee-house* à la chinoise, en bois cannelé, et peint avec le plus grand art, s'élèvent sur divers points. En un mot, l'harmonie qui résulte de tout cet ensemble récrée la vue et charme l'imagination. Aussi, quelque remarquable que soit la *villa* d'Ibrahim-Pacha, par son originalité et sa construction au milieu du Nil, celle de son père ne lui cède en rien en fait de richesse et de magnificence, d'autant mieux que celle d'Ibrahim-Pacha n'est pas sans inconvénients, malgré les gros murs qui la soutiennent et qui présentent une hauteur de six pieds au-dessus de l'eau; le Nil inonde souvent le jardin et détériore tout ce qu'il y a d'artificiel, ce qui nécessite des travaux nombreux et parfois des constructions nouvelles, à l'époque de la décroissance des eaux. Il est donc facile de concevoir que les frais d'entretien de ce jardin sont énormes et que la bourse d'Ibrahim-Pacha peut seule y suffire.

Je revins à la citadelle. On me conduisit dans

la ménagerie des bêtes féroces, c'est-à-dire dans une redoute de vieilles maisons où sont enfermés six lions enchaînés qui se promènent sans relâche dans le petit emplacement qui leur est destiné ; ils secouent leurs fers et jettent aux spectateurs des regards enflammés et furieux ; ils semblent reprocher à l'homme d'avoir réduit le roi des animaux à un tel esclavage. Plusieurs léopards forment le cortége de ces redoutables quadrupèdes. Il paraîtrait qu'ils ont été réunis dans cette enceinte comme des sentinelles avancées de la garnison. Il est certain que ce n'est pas sans raison qu'on les a enfermés dans cet endroit, et l'on a bien fait ; car dans cette partie du château, il n'y a point de corps-de-garde. En cas de guerre ou d'insurrection, si l'on mettait en liberté ces farouches hôtes, il est facile de juger qu'on dompterait avec peine de tels défenseurs et qu'il y aurait bien du sang répandu avant qu'on pût les tuer.

Les Egyptiens sont d'une parcimonie toute particulière en ce qui concerne leur vie domestique ; ils se nourrissent de peu et s'habillent,

comme nous l'avons déjà dit, à l'instar des anciens philosophes. Cela n'empêche pas même les plus pauvres de prendre très souvent la petite tasse de café. Du reste, il faut dire qu'ils l'avalent toujours sans sucre ; je sais bien des Européens auxquels cet amer breuvage donnerait des convulsions et des attaques nerveuses. L'habitude qu'en ont contractée les Arabes dès leur enfance les garantit contre cette irritabilité nerveuse qui cause si souvent à un Franc des maux de tête et des coliques. Personne n'ignore que l'homme s'habitue petit à petit, même au poison, et finit par le braver.

Les Egyptiens sont industrieux et intelligents ; ils exécutent, avec les feuilles et les branches du dattier et avec d'autres matières que leur offre le territoire, une foule de petits objets curieux. Ils vendent ces petits meubles à un prix assez modique et parviennent, grâces à ce misérable commerce, à supporter patiemment le poids de la tyrannie des officiers du pacha. Quelque dur que soit ce dernier, il est impossible qu'il soit au fait de tous les détails dont nous

avons parlé jusqu'à présent, et qu'il approuve un tel désordre; dans tous les cas, nous lui pardonnerons sa conduite en considération de son âge et dans l'espoir que son jeune fils saura développer cette énergie qui manque absolument à l'ensemble des affaires d'Egypte.

Dans tout le Levant, les changeurs de monnaie ou *seraffi* sont très riches. Nous avons déjà dit qu'à Constantinople les Arméniens et les Grecs s'occupent généralement de ce commerce et l'exercent d'une manière scandaleuse. La friponnerie de ces gens aurait besoin d'un frein et le gouvernement turc devrait promulguer des lois sévères contre tous les rogneurs de monnaie. Il est pitoyable de se voir dévaliser à chaque pas par des voleurs qui baptisent à leur gré les monnaies rognées ou passées par l'eau forte. On ne peut dire que les cas soient rares; à toute heure, à tout moment, surtout en Egypte, on a des raisons pour changer une pièce, chaque fois on est volé. Cela est si vrai, que les marchands, qui ont souvent été attrapés par cet indigne commerce, ne veulent pas

les accepter, quand même on n'achèterait chez eux que pour la moitié de la valeur de l'argent qu'on leur offre. Au Caire, où les descendants de Jacob sont très nombreux, c'est un vrai travail que de changer une pièce d'or ou d'argent de juste poids. Nous n'avons jamais vu autant de monnaies rognées qu'en Egypte, et, ce qui étonnera le lecteur, elles étaient de toutes les dimensions. Ce commerce se fait rarement chez les Turcs, car le premier individu qui reçoit d'un autre une pièce rognée ou qui manque de poids, va le dénoncer aussitôt au gouverneur local, et dès que le fait est démontré, le coupable reçoit des coups de bâton bien comptés et bien appliqués sur la plante des pieds. Il résulte de cela que la piraterie en question se fait seulement parmi les Européens, qui sont presque tous israélites.

Les consuls, aidés par le gouvernement, devraient empêcher un pareil abus. Il est certain que si l'on faisait un exemple, cela ferait fuir aussitôt ces vampires, toujours au guet pour écorcher leur prochain. Nous sommes persua-

dé qu'il est presque impossible de détruire tout-à-fait ce qui forme la souree de la richesse parmi ces brigands, mais du moins on arriverait à avoir moins de scandale. Il faut avouer que la poursuite de tels abus est difficile dans un pays où il n'y a aucun système de loi qui régisse les Francs, où tout ce qui les concerne est abandonné au bon plaisir des représentants des différentes nations, qui n'ont à leur service que l'influence morale et jamais la force matérielle. Nous sommes forcé de citer encore une fois ici Méhémet-Ali sous un point de vue fâcheux.

L'abus dont nous parlons est si grand en Egypte que les méchants prétendent qu'il y a une espèce de convention tacite entre les usuriers et le pacha. Nous sommes bien loin de croire à une pareille calomnie ; ce qui est certain, c'est que la négligence du pouvoir est extrême. Ainsi, pendant mon séjour au Caire, il parut un édit sur le rabais des monnaies étrangères ; or, ce qui surprit tout le monde avec moi, c'est qu'on ne fixa pas la valeur de ces

monnaies, mais qu'on en défendit le cours pendant plusieurs semaines.

Comment expliquer une telle manière d'agir ? Ce qui est évident, c'est que la puissance des *seraffi* fut à ce moment formidable : ils paraissaient vous faire la charité quand ils vous changeaient une monnaie d'or ou d'argent. Ce qui nous étonna surtout, c'est que la loi fut telle, que les pièces d'or du sultan, de juste poids, elles-mêmes n'avaient pas de valeur. Après beaucoup de bruit et d'embarras, on trouva l'expédient de ne plus compter les pièces turques de 20 piastres que pour 17 piastres et demie, et la même marche fut adoptée pour les monnaies étrangères. En définitive, de pareilles extorsions sont épouvantables, et nous sommes certain qu'en Egypte, on peut reprocher au gouvernement tout au moins un coupable excès de tolérance.

A côté d'une des portes supérieures de la citadelle, on trouve une petite porte cassée, qui donne entrée au puits de Joseph-le-Juste. Un jour j'allai le voir, et je fus fort satisfait de mon

excursion, car les puits de cette dimension ne se voient pas aujourd'hui. L'intérieur est digne de la plus grande attention et ne ressemble en rien à ce que nous appelons des puits. Ce monument est tout-à-fait abandonné à la discrétion d'un *boab* arabe, ou d'un gardien qui tire parti des étrangers qui y vont. Les rampes qui conduisent le visiteur jusqu'au fond du bassin sont larges et construites d'une manière commode, à ce point même que si ces beaux escaliers n'étaient pas aussi mal conservés, les dames pourraient y descendre et chacun serait à même de sonder la profondeur des eaux. Mais la poussière, les ordures de toute sorte repoussent le passager. Pour moi je ne voulus pas quitter ces lieux sans me former une idée exacte de ce grand travail. Je descendis dans le premier et dans le second étage, quatrième et cinquième en commençant par la base, et j'y découvris de grandes fenêtres d'un style gothique; chaque étage ayant les mêmes ouvertures, la lumière y est assez grande. La forme de ce puits est carrée, et la largeur de chaque côté est à peu

près de cinquante pieds. A mon avis, l'eau que l'on voit dans le fond provient du Nil, car la pluie pourrait à peine lui en fournir quelques gouttes, car nous devons remarquer qu'il ne pleut presque jamais dans ce pays-là ; parfois il tombe une toute petite pluie pendant une journée ; d'autres fois il pleut à verse pendant quelques heures, mais jamais assez pour alimenter aucun réservoir, on n'y gagne que de la fange dans les rues, et, par conséquent, un sol gras, sur lequel les chevaux, les chameaux et les ânes tombent à chaque pas, et les hommes, en glissant, risquent de se casser bras et jambes, s'ils ne sont pourvus de bâtons ferrés. Il faut donc, à Constantinople, se pourvoir de bottes à l'écuyère pour marcher en hiver, et en Afrique, de spontons pour se promener quand il pleut.

Méhémet-Ali est toujours en voyage pendant l'hiver : il parcourt le Nil dans tous les sens, ce qu'il ne peut pas faire en été, à cause des chaleurs insupportables. Il se promène souvent dans la haute Egypte, où les hommes sont très

peu civilisés ; il visite personnellement les communes ; et les chefs qui les représentent s'empressent de lui apporter le tribut qu'ils ont quêté pour impôt. Malheur à celui qui n'a pas songé à pouvoir satisfaire ses désirs ; car, même en Egypte, on peut faire tomber les têtes sans procès. Les marchandises du pacha voyagent en poste sur le Nil et tout le long de ses bords. Indépendamment des villages que l'on aperçoit, on rencontre les camps de ses troupes avec leurs tentes et les chevaux qui sont destinés à faire le service. J'ai vu jusqu'à seize chevaux employés à traîner une barque qui, malgré son immense chargement, paraissait ne pas toucher l'eau. Pour que tout aille au gré du maître, chaque cheval est dirigé et monté par un soldat égyptien.

Napoléon-le-Grand a fait voyager quelquefois ses armées en poste ; il n'est donc pas étonnant que le plus adroit spéculateur du monde ait adopté une pareille mesure pour rendre plus actif le commerce de sa maison.

Des Francs m'ont assuré que Méhémet-Ali,

au commencement de son règne, sortait de son palais toujours escorté par trois cents hommes à cheval. A présent, par la grâce de Dieu et l'influence européenne, il va partout sans obstacle, et n'a dans ses voyages qu'une très petite suite; mais cela n'empêche pas que les indigènes le surveillent de près, en attendant qu'un nouvel ordre de choses leur offre la possibilité du soulagement. C'est précisément le motif pour lequel ils sont d'accord avec les Francs, et cette union, qui est avantageuse pour les Européens, permet au pacha de faire tout ce qu'il veut. Parmi les Egyptiens, il y en a beaucoup qui parlent, en l'estropiant et la défigurant, la langue italienne, ainsi que les Turcs de Constantinople, car c'est l'idiôme que les mahométants ont adopté depuis longtemps pour se faire comprendre des étrangers, et moi-même j'ai ouï murmurer les Arabes de la classe moyenne contre le gouvernement absurde et violent du pacha.

Le séjour de huit semaines que j'avais fait au Caire avait détruit ma santé; les fièvres ne

me quittaient par instants que pour me reprendre bientôt. Cependant, avant de partir je voulus visiter à tout prix les pyramides. On me conseilla de ne pas y aller seul; je cherchai des camarades et j'en trouvai facilement. Il y a à faire un voyage de cinq lieues; il est dangereux, non pas à cause du chemin qui est uni et plat, car on ne traverse que des campagnes riantes, mais à cause des bédouins qui habitent les villages voisins et qui sont à redouter. Le croirait-on, ils découvrent du sommet de ces gros amas de pierres les Européens et les autres voyageurs, et ils viennent tout essoufflés à leur rencontre, les dépouillent et se disputent leur acquisition avec un acharnement inconcevable. Ce qui est pis, ils égarent souvent les étrangers, afin de pouvoir gagner davantage en se rendant utiles et en faisant traverser sur leurs dos un bras du Nil aux voyageurs égarés. Cela arrive à tous ceux qui vont seuls aux pyramides ou bien qui s'éloignent du groupe dont ils font partie; c'est aussi ce qui m'arriva, à moi, qui ne me doutais pas des entraves que cette horde

de brigands prépare à la curiosité des étrangers. Je tombai dans le piége et il s'en fallut peu que je ne restasse submergé dans le Nil, à cause du désordre qui eut lieu au milieu de l'eau, quand il fut question de me porter, ce qui n'était pas facile en raison de mon poids.

Je me mis à réfléchir sérieusement sur les dangers auxquels se trouvait exposé celui qui tentait un pareil voyage, et absorbé dans mes pensées j'arrivai à mon but sans m'en douter : ce n'est cependant qu'avec beaucoup de peine qu'on peut traverser les montagnes de sable sur lesquelles sont posées ces masses énormes.

Le silence profond du désert et la vue des pyramides vous impressionnent ; plus on les considère, plus on est étonné qu'un peuple ait pu exécuter des travaux si fort au-dessus du pouvoir ordinaire des hommes. Que de bras il fallut arracher à l'agriculture, aux arts et au commerce ! Que de trésors il fallut dépenser ! Mais quel fut le motif qui fit élever les pyramides? A-t-on voulu se procurer un méridien impérissable ? Une seule eût suffi. Les a-t-on

voulu ériger en l'honneur de l'astre bienfaisant qui éclaire le monde? on ne les eût pas autant multipliées. A-t-on voulu seulement déposer dans chacune d'elles les dépouilles mortelles d'un roi? Dans ce cas est-ce l'orgueil ou la piété, est-ce la flatterie des grands ou la reconnaissance du peuple qui fit employer, presque sans interruption, plus de cent mille ouvriers à creuser les entrailles de la terre, à en extraire des pierres d'une énorme grosseur, à les entasser les unes sur les autres et à former enfin ces montagnes qui se sont conservées intactes jusqu'à présent. Ces monuments qui attestent l'opulence des rois sont-ils un témoignage de leur sagesse? furent-ils élevés après leur mort par une contribution volontaire, ou bien ces travaux furent-ils ordonnés de leur vivant? le peuple fut-il accablé d'impôts? chaque pierre fut-elle arrosée de larmes? Aristote les regarde comme des monuments de tyrannie; les rois ne furent portés à ces dépenses, selon lui, que pour appauvrir leurs sujets, que pour les accabler sous le poids d'un travail pénible et con-

tinuel, capable d'énerver leurs facultés et de leur ôter tout moyen de se révolter.

Celui qui ne verrait dans les pyramides que la grandeur des rois qui en conçurent le projet, et du peuple qui vint à bout d'en couvrir le sol de l'Egypte, aurait, selon nous, une bien fausse idée de la véritable grandeur d'une nation : nous lui demanderions si, lorsqu'elles furent bâties, il ne restait plus de canaux à creuser, de routes à réparer, de ports à former, de marais à dessécher, si le peuple était parvenu au plus haut degré de prospérité; car la vraie grandeur dans l'homme qui gouverne, c'est de faire des deniers publics l'emploi le plus utile à tous, c'est d'avoir une marine en bon état, une armée sur un pied respectable; c'est d'honorer l'agriculture, d'encourager les arts, de favoriser les sciences et la vraie grandeur dans un peuple; c'est d'être toujours prêt à faire les sacrifices que les besoins de la patrie exigent, c'est d'avoir une opinion réfléchie, raisonnable, uniforme, qui régisse elle-même le roi, les magistrats, qui les maintienne dans les bornes de leur devoir, qui écarte sur-

tout de leur entour les adulateurs qui sont toujours prêts à applaudir aux caprices, aux sottises, aux impertinences de l'homme puissant; car, sans eux, point de tyrannie, point d'actes arbitraires; sans eux point d'injustices. Que par la force de l'opinion un peuple entoure d'hommes sages le plus méchant roi de la terre, il deviendra bon ou sera obligé de le paraître.

Il semble que les pyramides vous rappellent la vénération dont les anciens peuples étaient pénétrés pour les morts. Aujourd'hui, il en est tout autrement : la civilisation, qui est si avancée, regarde la mort d'un homme comme les poètes anciens regardaient les aventures d'Oreste sur la scène. Il est vrai que nous naissons tous pour mourir, que chacun doit payer son tribut à la nature; mais aujourd'hui, ces parents et ces amis, qui, si vous êtes pauvres, vous abandonnent pendant votre vie, qui, si vous avez quelque fortune, se disputent avec acharnement vos dépouilles, dès que vous êtes mort, se bornent à se rappeler votre perte en disant : Il est mort....

Arrivés au pied du coteau, nous aperçûmes plusieurs ouvertures de catacombes qui y furent creusées autrefois. Les voyageurs qui sont venus jusqu'aux pyramides, ont en général fait peu d'attention à ces catacombes : l'objet le plus frappant attirant tous leurs regards, ils ont négligé les curiosités accessoires, dont le nombre est cependant très-considérable. Six mois ne suffiraient peut-être pas pour étudier avec soin les restes précieux qu'on peut découvrir depuis les premières pyramides de Gisé, jusqu'aux dernières de Sackara. Tout cet espace que les eaux du fleuve n'ont jamais couvert, et qui semble avoir été destiné, depuis l'antiquité la plus reculée, à renfermer la dépouille mortelle des habitants de Memphis, présente partout des indices de souterrains qui se prolongent à l'ouest dans le désert, et des restes d'édifices à la proximité et à l'entour de toutes les pyramides. Celles-ci, considérées séparément, offrent aussi une grande variété dans leur grandeur, leur forme et leur construction. Les unes ont été revêtues à l'extérieur comme celles de Gisé,

d'une couche de beau granit rose, d'autres semblent avoir été privées de ce revêtement, telle que la pyramide à large gradins, située entre Gisé et Sackara : toutes sont en pierre coquillère, hors une seule qui est en briques : on en voit enfin qui ne semblent avoir été formées que par le rapprochement de gros blocs de pierres de taille, sans le mélange d'aucun ciment. Parmi les pyramides de Sackara, il y en a que l'on prendrait pour des buttes de sable de forme pyramidale, attendu que les pierres de la superficie sont presque entièrement décomposées. Ce n'est qu'au sommet qu'on peut apercevoir encore les assises de maçonnerie, qui indiquent que ces monuments sont en tout semblables aux autres. Quant aux catacombes, nous pouvons assurer, d'après ce que nous en avons vu, qu'elles sont infiniment plus curieuses que celles d'Alexandrie, puisque plusieurs d'entre elles offrent des hiéroglyphes sur leur ouverture extérieure et dans leurs cavités. Après être monté au-dessus du coteau dont l'élévation est évaluée à cent pieds, on se trouve à peu de distance de

la première pyramide, que l'on attribue au roi Cléops. Si l'on s'avance de quelques pas, on aperçoit une grande tranchée, ouverte dans le roc, qui semble avoir conduit anciennement, par une pente assez douce, à un souterrain actuellement comblé de sables. Nous avons pensé que c'était l'ouverture de ce canal dont parle Hérodote, qu'on avait creusé sous la roche pour amener par eau les matériaux qu'on retirait de la Haute-Egypte pour le revêtement des pyramides. Si l'on se détourne à gauche, on voit des restes d'anciens édifices que Maillet a cru appartenir à des temples et qu'on reconnaît être de petites pyramides qu'on a tenté de démolir.

On peut les comparer à de chétifs arbustes croissant aux pieds du chêne le plus majestueux : il y en a trois à la face orientale, et deux à la face méridionale. Aucune d'elles n'a de portes ; mais quelques-unes ont de petites lucarnes carrées, à fleur de terre, dont l'usage n'est pas facile à deviner.

Hérodote nous apprend que la pyramide du milieu fût bâtie par la fille de Cléops, roi d'E-

gypte. Ce roi, pour subvenir aux dépenses considérables que la grande pyramide lui occasiona, en vint au point de prostituer sa fille dans un lieu de débauche, et de lui ordonner de tirer de ses amants une forte somme d'argent. Non seulement elle exécuta les ordres de son père, mais elle voulut aussi laisser ellemême un monument. Elle exigea en conséquence une pierre de tous ceux qui venaient la voir; et c'est avec ces pierres que l'on bâtit la pyramide qui est au milieu des trois, et qui a un plèthre et demi de chaque côté.

Si l'on passe à la face nord de la grande pyramide, on voit à une hauteur qu'on évalue à plus de soixante pieds au-dessus de la base, une ouverture évidemment forcée: au-dessous de cette ouverture se trouvent des décombres qu'on suppose avoir appartenu à la pyramide. On entre par un canal très incliné, de cent douze pieds de long sur trois pieds quatre pouces de large, qui n'est pas revêtu de marbre blanc, comme dit Maillet, mais de pierre blanche calcaire assez tendre, noircie extérieurement par

la fumée des torches que portent les curieux qui vont visiter ces monuments.

On peut monter avec assez de facilité par l'angle nord-est de la pyramide : il y a même très peu de danger dans cette opération, attendu la grande inclinaison des quatre faces de la pyramide et le retrait de chaque assise de pierre qui donne prise aux mains et aux pieds. Le sommet forme un carré assez étendu, sur lequel on peut se promener avec autant de sécurité qu'au haut d'une montagne escarpée. De ce lieu élevé on parcourt un horizon immense : on suit au nord et au midi la pente du coteau qui sépare l'Egypte cultivable du désert de la Lybie : on s'arrête un instant au midi sur les pyramides de Sackara, et sur cette plaine aride qu'on sait renfermer la dépouille des habitants de Memphis. A l'occident un terrain grisâtre et sablonneux, domaine de l'arabe bédouin, fatigue par son uniformité. On se porte avec plus de plaisir au sud-est, sur la vallée que le Nil parcourt et arrose de ses eaux. On y distingue le jaune doré des moissons, le vert mé-

langé du carthame, le vert-uni du trèfle. Aux bouquets d'arbres qui les entourent, on reconnaît les villages peu nombreux répandus dans la plaine ou situés sur les rives du fleuve. A l'orient, la ville du Caire qui se confond avec Boulac, Gisé et le vieux Caire, attire, pendant quelque temps, toute l'attention du voyageur. Il remarque au-delà de la ville le stérile et désagréable Mokatan, et plus loin, à gauche, le lac aujourd'hui inutile des *Pèlerins*. Au nord-est s'étend à perte de vue, une immense plaine dans laquelle il cherche en vain ces canaux fécondants, ces villes florissantes, ces productions riches et variées, ce peuple laborieux, ces troupeaux nombreux qui firent jadis de l'Egypte une des plus belles et des plus riches contrées du globe. Il voit à leur place un peuple malheureux, opprimé, quelques villages de boue la plupart abandonnés ; quelques restes de canaux où l'eau s'amasse lors de l'inondation et y croupit le reste de l'année ; quelques productions que le cultivateur arrache à regret d'une terre qui ne lui appartient pas : il voit le des-

potisme et ses terribles effets, l'ignorance avec tous les maux qu'elle entraîne, le fanatisme avec son glaive à deux tranchants; il pousse un profond soupir et détourne les yeux, ne pouvant contempler des maux qu'il n'est pas en son pouvoir de faire cesser.

La seconde pyramide est située au sud-ouest de la première : elle est presque aussi élevée que l'autre; mais elle a un peu moins de base. Placée sur un rocher dont la pente était de quatre à cinq toises, on crut devoir applanir le terrain, d'où résulta une coupure à l'est, au nord et à l'ouest, au milieu de laquelle la pyramide fut construite. Entre sa base et la coupure du rocher il n'y a pas moins de cinquante pas : on aperçoit sur celle-ci, de distance en distance, les portes des chambres qui furent taillées dans le rocher : il y a dans la plupart de ces chambres, des puits carrés, par lesquels on descend dans des galeries terminées par d'autres chambres qui ont probablement renfermé des momies. Il n'est pas rare de voir, tant à l'intérieur de toutes ces chambres qu'au

dessus de la porte d'entrée, des hiéroglyphes assez bien conservés, malgré le peu de dureté de la roche. Il serait difficile de préciser la hauteur de cette pyramide, car sa base est en partie cachée dans le sable. On ne connaît pas avec exactitude la mesure dont les anciens se sont servis, il paraît que ces mesures n'ont pas été bien prises, puisque les modernes qui se sont attachés à en faire la comparaison varient dans leurs appréciations d'une manière encore plus disproportionnée. Mais qu'importe que les pyramides aient cinquante pieds de plus ou de moins dans chacune de leur proportion ; elles n'en sont pas moins les monuments les plus étonnants qui soient sortis de la main de l'homme, et ceux qui produisent sur le voyageur la plus forte impression.

La troisième pyramide, qui se trouve au sud-ouest des deux autres, attire rarement l'attention des voyageurs, parce que sa masse n'a rien d'imposant, sa forme rien d'extraordinaire, sa construction rien de plus curieux que ce qu'on vient de voir : elle se faisait pourtant remarquer

autrefois par la beauté, le brillant et la dureté des pierres dont elle était revêtue. Au lieu de granit rose qu'on voit encore au sommet de la seconde, on se servit pour celle-ci du beau jaspe-vert foncé d'Ethiopie, ainsi que Pline nous l'apprend, ainsi que nous l'attestent les fragments qu'on voit répandus aux environs.

On attribue cette pyramide à Mycerinus, à ce roi vertueux qui crut que sa cendre, accompagnée dans cet humble monument des bénédictions du peuple, y reposerait avec plus de tranquillité que celle de ses aïeux dans les deux autres. Grobert qui l'a mesurée, lui a trouvé deux cent quatre-vingts pieds de base, et cent soixante-deux pieds d'élévation. Il paraît qu'on a fait inutilement des tentatives à sa face nord pour pénétrer dans l'intérieur, car elle est très-dégradée de ce côté. On remarque à sa partie méridionale trois autres pyramides beaucoup plus petites qui se prolongent à l'occident, et à quelque distance de sa face orientale, on voit les débris d'un temple construit des mêmes pierres que les pyramides. C'est pro-

bablement celui dont parle Hérodote, qu'Asichis successeur de Mycerinus, fit bâtir en l'honneur de Vulcain.

Un autre monument remarquable c'est le Sphinx dont presque tous les voyageurs ont parlé. Cette statue colossale, porte, comme l'a observé Volney, les traits d'une figure éthiopienne. Sa tête est assez bien conservée; mais le cou et la naissance des épaules sont très dégradés. En considérant la qualité assez tendre de la pierre, qui est à peu près la même que celle des pyramides et de tout le rocher lybique, il y a lieu de s'étonner que la tête soit encore en bon état; mais il paraît qu'elle doit sa conservation à une couche de couleur jaune brune dont elle avait été couverte, et qu'on distingue encore fort bien.

Le dos, dirigé vers l'occident, s'élève de quelques pieds seulement au-dessus des sables qui l'entourent. Il a plus de cent pieds de long, et la tête en a plus de vingt-cinq de hauteur.

La partie supérieure de la tête est percée d'un trou de quinze pouces de diamètre et de

neuf pieds de profondeur : sa direction est un peu oblique et le fond paraît rempli de pierres qu'on y a jetées. Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur la destination de ce trou : les uns ont voulu que ce fut l'ouvertnre d'un puits qui correspondait avec celui de la grande pyramide ; les autres ont cru que ce fut par là que le corps d'Amasis, roi d'Egypte, fut déposé dans le sein de ce monstre ; d'autres ont pensé que les prêtres rendaient par là des oracles pour conduire ou tromper le vulgaire ignorant. On n'est pas plus d'accord sur celle du Sphinx lui-même. Devait-il arrêter les sables de la Lybie et les empêcher de se répandre sur les terres cultivées? ou bien n'était-il qu'une image symbolique, qui rappelait au peuple l'époque de l'année où le fleuve se débordait sur les terres et y portait la fécondité.

Je ne pus accomplir tout entier le but de mon voyage, c'est-à-dire, visiter la Syrie, car comme je l'ai dit, si nous avons pu étendre notre course malgré l'obstination des fièvres jusqu'aux pyramides, il nous a fallu nous en

tenir là, et retourner sur nos pas vers Alexandrie. Ce pays est détestable à cause des fièvres qui y règnent pendant toute l'année. On ne voit chaque jour que les enterrements des malheureux Arabes et des Européens qui viennent habiter cette terre exterminatrice. Les fièvres qui à force de dépenses et de soins avaient cédé au Caire, m'assaillirent si violemment dès que j'eus remis le pied sur cette terre maudite, que je ne croyais pas même avoir assez de temps à vivre pour attendre le bateau à vapeur français qui devait me délivrer de tant de tourments.

La seule chose que j'ai vu de remarquable à Alexandrie est la colonne appelée colonne de Pompée, située dans un champ destiné à inhumer les Arabes. Grand Dieu! Comme les temps sont changés! Autrefois ce monument s'élevait orgueilleux, et semblait dire aux peuples de l'Orient : Respectez en moi le simulacre de la grandeur romaine; mais à présent la colonne de Pompée a été condamnée à remplacer le sphinx qui précède les mausolées des pyramides. Cette colonne présente une seule pièce

de granit, et on ne saurait concevoir de quelle manière on a pu la couper dans la carrière. Sa hauteur est immense et elle conserve encore, après tant de siècles, son premier chapiteau : le diamètre de cette colonne est de neuf pieds carrés. Comment a-t-on pu transporter sur les eaux du Nil cet énorme bloc de granit et de quel moyen les anciens se sont-ils servis pour le placer perpendiculairement sur son piédestal qui menace ruine maintenant. Ce sont des faits dignes de toute admiration. Il n'y a pas de doute que de nos jours les sciences et les arts peuvent, en raison de leurs progrès, rendre ces travaux plus faciles, mais il paraîtrait que dans le temps de l'antiquité la plus reculée de, semblables plans ne s'exécutaient pas très aisément.

Ce monument intéressant va tomber d'un jour à l'autre, car ainsi que nous l'avons dit, le piédestal chancelle et l'on risque même beaucoup à s'en approcher.

L'influence que les Européens, et spécialement celle que les Français ont exercée et exercent sur les peuples d'Egypte, mérite d'être

citée. Le cabinet des Tuileries a eu des motifs suffisants pour ne pas se déclarer tout-à-fait en faveur du Pacha dans les dernières guerres. Ces motifs sont justes à notre avis, car il faudrait conquérir ce pays-là et non protéger la Porte qui le domine ; le système contraire ne peut être que nuisible aux intérêts des Francs et des Arabes même. Les Français, dis-je, et beaucoup d'Italiens établis dans ces contrées, ont rendu des services incalculables à ces peuples en y introduisant autant que possible leurs institutions, c'est-à-dire, les écoles de navigation, celles de médecine, les écoles vétérinaires, et bien d'autres établissements de différentes nature. Beaucoup d'Arabes parlent passablement les langues étrangères, et plusieurs d'eux, après avoir été examinés et gradés, exercent la médecine dans les villages ; les plus hardis même soignent la basse classe au Caire, concurremment avec les Européens.

Le ministère de Méhémet-Ali a été organisé à peu près à l'instar de celui des grandes puissances. En cela seulement le turc a voulu sin-

ger les cabinets.... On y trouve le département de la guerre, celui de l'instruction publique, celui des finances et celui de l'intérieur.

J'ai eu l'idée de visiter sous de spécieux prétextes ces divers départements. Ils n'offraient à la vue que la réunion de plusieurs vampires, assis sur les divans, ainsi que les beys et le Pacha leurs régulateurs, qui tout en fumant leurs longues pipes, faisaient mouvoir rien que du geste les fils de ces marionnettes. Ces ministres sont tous des Arabes qui ont habité la France ou l'Angleterre; ils parlent passablement les langues de ces pays, et par conséquent ils sont à portée d'avoir un commerce avec les Francs soit qu'ils les repoussent ou les amusent selon l'impulsion qu'ils reçoivent du grand financier. Les Français, les Italiens, les Allemands et les Maltais, sont en nombre tellement grand en Egypte, que si le Pacha avait voulu payer ponctuellement tout ce qu'il leur a promis, ses capitaux en auraient beaucoup souffert; mais grâce au système qu'il a adopté du premier moment, c'est-à-dire celui des arrérages, en vé-

ritable prosélyte de Mahomet, il s'est servi d'eux en les rendant tous contents en apparence.

Les médecins et les pharmaciens qu'on rencontre dans le Caire pourraient fournir le personnel d'une armée de deux cent mille hommes. Aux Français il faut toujours ajouter les Italiens et les Allemands, aussi, selon nous, malgré les grandes maladies qui désolent ces contrées, indépendamment des ravages que fait la peste, il y a en Egypte plus de médecins que de malades. Il est essentiel de faire observer que parmi les employés européens, il y a des pachas et des beys qui n'ont pas encore renié la foi.

Tout va dans ce pays, car les vivres sont à bon marché. Quant à présent, on attend, dans ces contrées fertiles, qu'avec les efforts des Européens et ceux des Arabes, la justice divine fasse triompher la cause de l'humanité. Dieu veuille que les vœux de tous soient enfin exaùcés.

Ayant déjà parlé de la nature du sol, il est

essentiel de donner quelques détails sur ses produits, qui varient, en général, de ceux qu'on rencontre dans notre Europe. Par exemple, en fait de légumes, on y voit des plantes tout-à-fait inconnues sous le rapport du jardinage, qu'on mange cuites à l'eau, frites et à la sauce. Les Européens qui ont besoin de tirer un parti de tout ce qu'ils rencontrent sur la terre des Pharaons, spéculent sur la manière de se servir des dons de la nature, et ils assaisonnent ces petites plantes, de manière qu'on n'a pas de regret à les manger. Vouloir énumérer leur forme, leur dimension et leur couleur, c'est de la compétence d'un naturaliste; nous avons pensé à cet égard de lui ouvrir un vaste champ à faire des recherches, et certainement, ces Messieurs auront de quoi choisir et de quoi employer leur temps utilement. Les œufs sont très petits et les poulets à très bon marché; mais il faut bien prendre garde de ne pas en faire usage de suite, autrement ce genre de nourriture vous occasione des fièvres et des coliques : cela se conçoit, ces petites bêtes se

nourrissent de tout ce qu'elles trouvent dans les champs, qui est le produit d'un sol ardent, et rempli de miasmes pestilentiels, en conséquence leur essence ne peut être que venimeuse. On dira : or donc, on ne mange pas de poulets en Orient? On en mange, et en quantité, mais après qu'ils ont été purgés dans un ménage européen pendant huit jours; sans cette indispensable précaution, les fièvres sont là! — Quant aux œufs, il ne faut pas du tout manger ceux de la campagne, car ils sont plus dangereux que les poulets. — Relativement aux plantes indigènes, il est à observer que celles qui sont douces en Europe, sont aigres et amères en Egypte. Les oranges et les citrons ne valent rien, et si on en trouve des bons, c'est dans les jardins des Pachas, qui tirent les plantes d'Italie et de la France. Quel contraste! un pays qui produit une masse de fruits sucrés, comme des dattes, la canne à sucre, du coco, etc.; en ce qui concerne l'orangerie, la terre se refuse à les rendre succulentes et naturellement douces.

Tout le monde connaît le mérite de la viande de bœuf du Levant, c'est incontestable; mais le mouton vaut encore mieux; les quadrupèdes sont renommés pour leurs laines, et moi je dis que leur chair est quelque chose d'exquis. La viande est tendre et a un parfum dont on ne peut pas se faire une idée. J'en ai mangé au Caire et à Alexandrie, et je garantis que c'est la plus douce et la plus légère de toutes les viandes. — A mon goût, elle est préférable à la volaille. Cela n'empêche pas que nous en ayons même en Italie, et c'est tellement vrai, que dans une province du royaume de Naples, lorsque j'étais en activité de service, un avocat célèbre voulut me surprendre en me faisant servir un dîner composé de viande de mouton, que je pris pour de *la Vitella de Sorrento*, viande succulente et aromatique, reconnue et appréciée par tous les voyageurs.

Les lentilles sont imperceptibles, mais tendres et farineuses; les fêves, les haricots ont un très bon goût et contiennent les mêmes qualités des lentilles. Dans les climats froids, la

végétation est le plus possible retardée ; mais la chaleur atmosphérique arrive enfin et se maintient avec régularité ; les beaux jours se soutiennent et la végétation alors se développe et se perpétue dans toutes ses phases. Dans les climats chauds, la végétation est plus précoce ; mais les gelées tardives s'y voient très rarement, ce qui n'arrive jamais en Egypte. Voilà pourquoi en Europe il n'arrive pas souvent qu'elles viennent aussi à compromettre les jeunes bourgeons.

Les choses ne se passent pas ainsi dans les contrées tempérées, où l'irrégularité partout remarquée des saisons est souvent telle, que, à la suite d'une série de beaux jours de printemps avancé, comme on le dit, où toute végétation épanouie ravit les yeux et fait concevoir les plus belles espérances, soudain un vent du nord inattendu amène une gelée meurtrière, flétrit à l'instant les jeunes poussées encore herbacées, et détruit, ou du moins compromet les fruits que l'on comptait recueillir en leur saison ; c'est ce qui a lieu en France à

l'égard de la vigne, et ce qui n'arrive que trop souvent.

Les vignerons, il faut en convenir, manquent de travail, dès que l'hiver arrive, cherchent à s'en procurer, et les propriétaires entraînés, leur livrent les vignes et les laissent faire. Ainsi, qu'une vigne soit tardive ou précoce, jenne ou vieille, exposée au Nord ou au Midi, toutes sont traitées sans discernement et avec une uniformité qui accuse une ignorance complète.

C'est donc tard, très tard, qu'il faut tailler les vignes, surtout les jeunes plantes; en résulte-t-il chez ces derniers une légère déprédation d'une sève impétueuse, le temps d'arrêt qu'en éprouvera le bourgeon ne servira qu'à mieux assurer l'intégrité de son futur épanouissement, ainsi que la bonne constitution des jeunes raisins se développant sous l'influence d'une température mieux appropriée. C'est de cette façon que peut se réaliser ce proverbe rural d'une grande justesse : Le raisin de mai remplit le chay.

Ce n'est point sous l'influence d'une chaleur décidée et surtout soutenue, que la vigne pousse et végète rapidement, ce qui arrive toujours en Italie et en Sicile; mais, ailleurs cette condition a lieu lorsque dans les jours plus prolongés, la régularité de la température fait moins appréhender les gelées tardives. Alors, quoique ayant commencé plus tard, le développement des jeunes bourgeons est tel, qu'on le constate de la veille au lendemain, on le suit presque, on le voit progresser et bientôt atteindre, dépasser même ceux venus après la taille précoce, mais dont la végétation languissante n'a pas été assez favorisée par la chaleur atmosphérique. Ce qui explique pourquoi le jeune raisin, abrité, parasolé par l'ampleur du feuillage, est moins sujet aux brouillards. Ainsi garantis, la floraison est moins contrariée, la coulure est moins à craindre, le raisin a plus de force pour résister aux chances funestes des intempéries, de la grêle, de la sécheresse.

Nos pères étaient des barbares auxquels le

christianisme fut obligé d'apprendre jusqu'à l'art de se nourrir. La religion n'a pas voulu que le jour (les Rogations) où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses trésors les vents du Midi et les tièdes ondées.

L'amour de la patrie se compose de l'attachement au sol et aux institutions : au sol, parce que c'est l'homme qui le fait ce qu'il est par le travail de ses mains; aux institutions, parce qu'elles se font ce qu'il faut qu'elles soient pour le protéger. L'agriculture fait la fixité et la moralité des populations qui s'y livrent. Il n'y a point de codes de législation ou de morale, exceptée la religion, qui contiennent autant de moralisation qu'un champ qu'on possède et qu'on cultive.

La charrue, en traçant le premier sillon, a creusé les fondations de la société. Ce n'est pas seulement du blé qui sort de la terre labourée, c'est le principe d'une civilisation tout entière.

L'industrie agricole est à elle seule infiniment plus importante que toutes les autres branches de l'industrie prises ensemble. Si on établissait d'une manière générale (c'est-à-dire en envisageant à la fois tous les travaux de l'espèce humaine) les rapports qui existent entre les produits de l'agriculture et les produits de toutes les fabrications et de tous les genres de commerce, on trouverait certainement que les premières sont au moins cent fois plus considérables. En France, tous les produits du commerce et de la fabrication réunie, ne s'élèvent pas à plus du sept ou même du huit des produits agricoles. Ainsi tous les progrès de l'agriculture, procureraient à la nation un accroissement de produits et par conséquent de richesses sept à huit fois plus considérables qu'un progrès semblable dans les autres branches de l'industrie. C'est donc sur l'agriculture par-dessus tout que doit se fixer l'attention publique, et par conséquent les calculs et les méditations des publicistes.

Certains n'ont considéré le sort des travail-

leurs qui font naître les produits de la terre que comme un moyen d'arriver au but : la création de la richesse agricole, à nos yeux au contraire, le bonheur de ces hommes, est le but principal de la science, car ils forment la grande majorité de la nation.

Or donc, il paraît que la France semble destinée à un avenir de paix et de liberté ; c'est sur le développement des ressources qu'elle renferme et qui pourront s'accroître encore par la persévérance et le génie de ses enfants que pourrait se fonder sa grandeur pacifique ; l'ambition d'y contribuer pourra peut-être réunir dans un même but tant d'opinions dissidentes.

Celui qui cultive le mieux la terre, est aussi celui qui la défend le mieux. Les bons laboureurs sont encore les meilleurs soldats.



LA ROSE.

Pour donner une idée à nos lecteurs du prix que les peuples de l'Orient attachaient dans le temps à la rose, ainsi que les anciens peuples: tels que les Carthaginois, les Grecs et les Romains, nous empruntons un article d'un auteur français assez distingué, et nous nous plaisons à le reproduire pour lui rendre les hommages que le talent a toujours le droit d'exiger.

« Il est une fleur qui, dès les siècles les plus reculés, n'a pas cessé de faire l'admiration des hommes. Cette fleur est la rose qui, depuis trois mille ans a été proclamée la reine des fleurs; et malgré la multitude de belles plantes de

mille espèces, découvertes, surtout dans ces derniers temps, dans les différentes parties du globe, elle est toujours restée à la première place.

La culture de la rose remonte à une époque si lointaine, que l'histoire ne nous a pas conservé le nom des peuples, qui les premiers, l'ont transplantée dans leurs jardins.

Mais tout porte à croire qu'elle fit, dès la plus haute antiquité, le principal ornement de ceux dont les hommes, réunis en société lorsqu'ils abandonnèrent les forêts, se plurent à embellir leurs nouvelles demeures. Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus anciens historiens comme les premiers poètes qui nous soient connus, ont parlé de la rose. On la trouve citée dans Salomon, dans Homère, dans Sapho, dans Anacréon, dans Hérodote, etc. Les poètes surtout l'ont chantée; elle a été pour eux l'objet d'une foule d'allusions et de peintures aimables et gracieuses, qui ont été répétées dans presque toutes les langues des peuples modernes.

L'usage de porter des couronnes de roses, paraît avoir pris naissance dans l'Orient, et de cette contrée il a passé en Grèce, où les Romains le prirent et l'adoptèrent de bonne heure, puisqu'on le trouve déjà établi à Rome du temps de la seconde guerre punique. Plus tard, sous l'empire, le luxe des roses devint excessif dans la capitale du monde. On voulut en avoir dans toutes les saisons; et comme le climat de l'Italie ne permettait pas à ces fleurs de s'y dévevelopper en hiver, on les tirait de l'Egypte, d'où l'on ne pouvait sans doute les obtenir qu'avec beaucoup de peine et de grandes dépenses. Mais par la suite, sous Domitien, les jardiniers de Rome avaient tellement perfectionné leurs cultures qu'ils étaient parvenus, par le moyen de serres chaudes, à faire éclore les lis et les roses au milieu de l'hiver; et lorsque les habitants de Memphis crurent faire un magnifique présent à l'empereur en lui envoyant de ces fleurs pour sa fête, qui arrivait au mois de décembre, les Romains n'en firent que rire; ce fut même pour Martial le sujet d'une épigramme

piquante, dans laquelle il dit aux habitants des bords du Nil : « Envoyez-nous du blé, Egyptiens, nous vous enverrons des roses. »

Cette anecdote fait suffisamment voir combien la culture de ces fleurs était alors avancée chez les Romains. Quelques siècles après, elle avait fait encore de plus grands progrès chez les Maures d'Espagne qui, du temps de leur splendeur, étaient presque aussi avancés dans cette partie que nous le sommes maintenant chez nous.

Cependant, après avoir été en honneur chez les Romains, chez les Maures d'Espagne, et même chez nous pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles, la culture des roses fut presque abandonnée, ou au moins réduite à fort peu de chose durant les trois cents années qui suivirent. A cette époque les plantes qui faisaient les délices des amateurs de fleurs, étaient les anémones, les jacinthes, les œillets, les oreilles d'ours, les renoncules et surtout les tulipes. Mais au commencement de ce siècle, la culture de toutes les plantes ayant en général pris un

nouvel essor, celle des roses fit tout à coup les progrès les plus rapides, et cela fut dû à la pratique du semis, qui jusqu'alors n'avait été que peu ou point mise en usage. Aussitôt, au contraire, qu'on se fut mis à semer des graines retirées des fruits des rosiers, on obtint une multitude de variétés nouvelles, dont plusieurs égalèrent ou même surpassèrent les anciennes par les nuances de leur coloris ; et dès ce moment, la culture de ces délicieuses fleurs devint aussi générale que celle des autres plantes qui avaient été le plus en faveur jusque-là ; on peut dire même qu'elle eût la préférence sur toutes.

Comme on avait vu dans le siècle passé des amateurs de tulipes payer quelques-unes de ces fleurs au poids de l'or, on vit aussi dans ces derniers temps les modernes rosomanes mettre des prix très élevés à la possession d'une rose. Mais d'après les progrès faits dans l'art de la multiplication, et surtout avec le moyen des greffes accélérées, par lequel, en moins d'une année, on peut faire produire à un seul œil plusieurs centaines d'individus de la même variété,

les plus belles roses nouvelles ne tardent pas à devenir bientôt communes.

Certaines personnes ont dit qu'on cesserait de sentir le prix des roses si l'on pouvait en avoir toute l'année, et que la jouissance continuelle éteindrait le désir. Nous croyons que c'est une erreur, car le contraire est arrivé. En effet, depuis la découverte des roses dites remontantes ou perpétuelles, l'amour qu'on portait à ces charmantes fleurs a encore augmenté, et beaucoup d'amateurs ne veulent même plus cultiver que ces dernières.

Nos pères ne connaissaient que la rose à cent feuilles, la plus belle de toutes, il est vrai, et un petit nombre d'autres, qui, à l'exception de celle dite de tous les mois ou des quatre saisons, ne fleurissent que pendant quelques jours du printemps. Aujourd'hui nous possédons une multitude de variétés, toutes plus jolies les unes que les autres, et qui sont d'autant plus recommandables qu'un grand nombre d'entre elles ont la faculté de donner leurs délicieuses fleurs pendant tout l'été, ou même jusqu'à la fin des

beaux jours de l'automne, et encore on peut, avec les serres les plus simples, se procurer la douce jouissance de les voir continuellement fleurir pendant les rigueurs de l'hiver.

La culture des roses a d'ailleurs le plus grand avantage : d'être facile et à la portée de tout le monde. Une fois un rosier planté dans un jardin, sa conservation ne demande que très peu de soins, surtout si l'on se borne à cultiver des rosiers francs de pied. Ainsi nous avons souvent vu de superbes buissons de roses dans le jardin du plus modeste habitant des campagnes, et même de beaux et vigoureux églantiers greffés en roses de Bengale, noisettes ou multiflores former de jolies guirlandes qui couronnaient de la manière la plus gracieuse le dessus de la porte ou des fenêtres d'une simple chaumière.

Les anciens, comme nous l'avons déjà dit, avaient une prédilection particulière pour les roses ; ils leur consacraient non seulement des jardins particuliers, mais chez eux les usages auxquels servaient ces fleurs étaient bien plus multipliés que chez nous. Sans connaître l'eau ni l'es-

sence de roses, ils savaient tirer plusieurs parfums de ces fleurs, et les faire entrer dans différentes préparations culinaires ou médicinales. Quant aux roses elles-mêmes, ils les tressaient en guirlandes qu'ils employaient dans leurs fêtes civiles et religieuses; ils en ornaient leurs temples, les statues de leurs dieux et les urnes dans lesquelles ils renfermaient les cendres de leurs morts. Si c'était par allusion à la courte durée de la rose comparée à celle de la vie humaine qu'ils avaient consacré cette fleur à ce dernier usage, une pensée plus riante la leur avait fait employer pour en former les couronnes dont ils chargeaient leurs têtes dans les festins joyeux. Mais ce n'est pas tout, ils jonchaient de ses corolles effeuillées les lits sur lesquels les convives se plaçaient à table, et même, dans certaines circonstances, jusqu'à la salle entière du festin. Par un raffinement voluptueux, les hommes les plus recherchés voulaient, au milieu même de l'hiver, respirer le doux parfum des roses nageant au-dessus de leurs coupes, en même temps qu'ils savouraient le nectar de la

liqueur vermeille dont elles étaient remplies.

Que dirons-nous de plus sur les roses? Après trente siècles, ces fleurs délicieuses n'ont rien perdu du goût passionné qu'elles ont inspiré à Sapho et à Anacréon; nous leur consacrons encore les mêmes amours et les mêmes soins qu'autrefois; elles occupent toujours la première place dans l'empire de Flore; et quoique nous en fassions sans doute moins d'usage que les anciens, nous les aimons plus peut-être pour elles-mêmes, et nous leur donnons encore plus d'attention que par le passé.

La culture des roses paraît être aujourd'hui poussée aussi loin qu'il soit possible. Tous les jours les semis multipliés pratiqués par un grand nombre d'horticulteurs à l'envi l'un de l'autre, font éclore mille variétés nouvelles qui se disputent le prix de la beauté. D'un autre côté, l'art de les multiplier a été tellement perfectionné que les plus belles nouveautés ne peuvent rester longtemps rares et chères, et que, bientôt après leur apparition, elles se répandent de manière à pouvoir devenir la jouissance de tous les amateurs.

ALGÉRIE.

Je terminerai mes considérations sur l'Afrique en disant quelques mots de Tunis et d'Alger.

Je m'étais embarqué directement de Marseille pour Alger, et il faut avouer qu'en hiver la traversée du golfe de Lyon est très pénible pour les marins et pour les voyageurs. Dans ma première jeunesse j'avais servi dans l'armée navale, et quoiqu'ancien officier de marine, il est bien certain que je n'oublierai jamais ce

voyage. J'étais sur un bâtiment marchand. Je ne reconnaissais pas en moi cette intrépidité qui est le patrimoine des hommes de mer; les marins, par habitude, deviennent impassibles quand il est question d'affronter la rigueur des éléments; mais, dans ce voyage, j'ai dû pâlir en voyant la consternation peinte sur la figure du capitaine et du reste de l'équipage de ce gros brick. La mer était si furieuse, la pluie tombait par tels torrents, que le bâtiment, ballotté au gré des vents, n'obéissait plus aux efforts des matelots. D'un côté du navire quelques individus avaient l'air d'exhaler leur dernier soupir; de l'autre, on apercevait les voyageurs tourmentés par les douleurs que leur produisait l'oscillation du navire; sur le pont, où j'étais, on invoquait le Tout-Puissant.

La tempête dura trente heures, et nous étions sur le point de nous abandonner à sa merci et de gagner l'île de Sardaigne; mais la fermeté et l'expérience du capitaine, brave et intelligent Génois, furent telles, qu'il voulut à tout prix attendre le changement du vent. Neptune peu

à peu déposa sa rigueur, et les montagnes d'eau en diminuant laissèrent découvrir au navigateur la côte vers laquelle était dirigée notre proue. Quels furent les dommages que ressentit le navire ; il serait trop long d'en donner le détail, ceux qui se sont trouvés dans de pareilles circonstances pourront facilement s'en faire une idée. Bref, nous arrivâmes sain et sauf à Alger.

Alger présente de loin la forme d'un pain de sucre. La terre semble s'éloigner à mesure que l'on en approche : à chaque moment on croirait la toucher et on est fort loin encore. Dieu sait ce qu'il en coûte aux navires à voiles pour en approcher, surtout dans l'hiver ; l'on n'est tranquille qu'au moment où il est permis de jeter l'ancre. Les vents qui règnent sur cette côte sont très violents et il arrive quelquefois que les roues et le gouvernail d'un grand bâteau à vapeur reculent au lieu d'avancer. Aussi, malgré la sureté qu'un semblable navire peut offrir aux voyageurs, indépendamment de sa vitesse, ces mêmes bateaux sont-ils quelquefois submergés

par suite des fractures du mécanisme moteur.

Les pilotes attachés au service du port sont très habiles et très prudents : ils s'offrent au premier capitaine qui arrive et rendent de grands services ; car on est dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'on ait pu mouiller.

Le plan inférieur d'Alger, ou la base de ce pain de sucre, a changé aujourd'hui tout-à-fait de face. Les rues qui, du port, vous conduisent dans la ville sont ornées de portiques à droite et à gauche et contiennent des demeures et des magasins assez élégants. L'affluence de la population qui donne l'essor à cette colonie, les belles places qui ont été faites, parmi lesquelles on distingue la place d'Armes, où existent des hôtels magnifiques, des cafés immenses de trois étages, des salles de danse et tout ce qui peut contribuer à l'amusement du peuple ainsi qu'au repos d'une armée en campagne, sont des choses de nouvelle date et qu'on peut même trouver trop grandioses pour cette petite localité. Nul doute que les soldats, en revenant de leurs expéditions, ne puissent se procurer à Alger les

mêmes distractions que leur offrirait un des quartiers de Paris.

Les routes qui ont été tracées dans les campagnes voisines sont longues, larges et dans une harmonie parfaite avec tout ce que nous venons de citer. Aussi peut-on affirmer que le plan de cette nouvelle ville est une belle copie d'un quartier de la capitale de la France, transporté par l'activité et le génie français sur les côtes d'Afrique.

Quant à la colonisation, elle est destinée à aller de progrès en progrès; les champs sont verdoyants, bien cultivés et remplis de ces plantes indigènes si curieuses. De côté et d'autre, on rencontre de vieilles tours et des maisons champêtres maintenant augmentées et embellies par les soins des nouveaux propriétaires. Les omnibus parcourent la ville et la campagne, et avec peu d'argent l'on peut aller s'amuser dans des villages dont l'aspect est bien différent de ceux que l'on aperçoit sur les bords du Nil.

L'industrie et l'énergie de ces Français, ré-

putés si légers, propagent les systèmes de civilisation et de réforme partout où ils pénètrent. Il est incontestable qu'ils ont rendu ce continent brillant et digne de toute considération.

Les Bédouins, devenus moins rustiques, fraternisent avec les Européens, et, contents d'appartenir à une grande nation, vont en France, où ils sont bien accueillis, et à leur retour recrutent des partisans pour la métropole. Les belles femmes, au lieu de se cacher et de couvrir leur figure avec un masque, se confondent orgueilleuses avec les dames européennes, et méprisant leurs anciennes habitudes, ne dédaignent pas d'accepter les hommages des militaires et des voyageurs qui fourmillent continuellement dans la nouvelle Algérie.

La partie élevée de cette ville est la plus originale de toutes celles de l'Afrique; car, à mesure que l'on monte, on rencontre des petites maisons rustiques, entassées les unes sur les autres, des rues étroites et serrées. Celles qui mènent du côté de la citadelle sont même tortueuses et sales. Dés arcades mal bâties sou-

tiennent quelques maisons passables; d'un labyrinthe on entre dans un autre, et avec bien de la peine on arrive sur la cime de la montagne, où existe encore un vieux château, jadis résidence du chef des pirates appelé bey, et que l'on nomme la Cashba ou Casauba.

A Alger, les Chrétiens sympathisent avec les Turcs, et ils se rendent tour à tour des services, à l'ombre du pavillon d'une nation hardie et guerrière. Une police sévère surveille les étrangers qui y abordent. Aussi les chevaliers d'industrie, qui réussissaient dans leurs escroqueries à l'époque de la fondation de la colonie, sont aujourd'hui privés des moyens de nuire. Tout individu qui va partir voit afficher son nom sur une liste placée dans une tablette en bois entourée d'un grillage en fer, suspendue devant le bureau de police; cette publicité dure trois jours.

Beaucoup de capitalistes français et étrangers se sont établis dans cette ville, où rien ne manque. La vie y est un peu chère, à cause de la présence de l'armée qui accroît la population

déjà assez nombreuse et aussi par suite de l'absence en ce pays de plusieurs genres de comestibles qu'on est obligés de faire venir de France, et qui, achetés de troisième main, sont, par conséquent, payés plus cher.

S'il ne pleut pas en Egypte, sur les côtes d'Afrique et particulièrement à Alger, il pleut souvent et à verse.

Le voyageur qui visite Alger est naturellement désireux de se rendre à Tunis; les territoires de ces deux provinces sont limitrophes. On y va vite par la voie de mer; par terre, les routes sont rares et peu sûres.

Tunis, l'ancienne Carthage, si célèbre du temps des Romains, présente une côte plus riante que celle d'Alger, et un bassin propre à contenir une flotte. Mais on n'y aborde pas facilement, à cause des bas-fonds produits par l'eau d'une rivière qui se jette dans la mer; quand on a vaincu cet obstacle, l'on met pied à terre, et l'on voit tout de suite ce que c'était que les anciennes côtes de Barbarie. Il est certain que passer d'Alger à Tunis, c'est partir d'une ville

réellement belle et policée pour se rendre dans un désert qui cependant ne laisse pas que d'être assez peuplé. Les douanes, les gardes, en un mot tout ce qui se présente à l'œil, repousse l'étranger, et la mauvaise humeur augmente à mesure que l'on avance de la plage vers la ville, qui en est séparée par un long trajet. Je ne saurais parler de l'architecture de Tunis, car on n'y voit pas la moindre symétrie ; il faut avouer qu'au temps du bey d'Alger, Tunis était une toute autre ville, relativement à son étendue et à sa position géographique.

Les demeures des consuls ont été bâties aux frais de ces beys, aussi sont-ils bien logés ; la résidence du bey est assez belle. La saleté des rues est insupportable. Les murs de la forteresse ont été solidement bâtis. La position domine la ville et le port : il paraît que cette citadelle a été négligée à l'époque où cessa le commerce inhumain des esclaves que l'on faisait en Barbarie. Grâce aux soins des princes de la haute alliance européenne, les Chrétiens ne sont plus exposés à devenir la proie des

Turcs ; au contraire, les Mahométans, approchent les Francs, font le commerce avec eux, et la plus grande tolérance est mutuellement observée dans les cultes.

Le territoire de Tunis est plus fertile que celui d'Alger, et par conséquent plus riche en produits indigènes, les sites en sont beaux ; mais tout ce qui vous environne revêt une physionomie de tristesse et respire la barbarie, surtout dans la campagne. Le pacha, homme distingué, s'occupe avec soin de sa petite armée, et fait son possible pour en améliorer la position. Malheureusement, comme d'ordinaire, il y réussit peu. Deux cuisiniers français sont attachés à son service, et lui apprêtent son dîner à l'européenne. Quand il descend dans le port pour y passer l'été, son armée le précède : ses équipages sont tellement riches qu'il est vraiment singulier de voir marcher des voitures magnifiques en campagne et en ville, sur des terre-pleins remplis d'ordure et de fange. A Tunis on rencontre la plus grande recherche dans l'intérieur des maisons des Musulmans ; pour

le reste, tout est abandonné à la nature. Dans ce beau climat il suffirait qu'il y eût une police municipale, pour que le pays fût débarrassé de tous les maux qui l'affligent, mais ce serait trop demander aujourd'hui. Espérons que l'influence européenne introduira plus tard dans ces lieux barbares, cette propreté que les Français appellent à juste titre la seconde vie de l'homme ou une demi-vertu.

RÉFLEXIONS.

Nous ne voulons pas inventer des historiettes pour l'amusement des enfants. Instruire le peuple autant qu'il est en nous, faire s'il est possible quelque chose pour la civilisation déjà si avancée dans les villes du nord de l'Europe, si lentement progressive dans le midi, tel est le motif qui guide et anime notre plume.

Il est une partie de la Grèce qui a sans con-

tredit fait des prodiges de valeur dans la guerre de sept années de sa régénération, puisqu'elle a secoué le joug de la Porte, au moment où toute l'Europe dormait, à l'ombre de la paix produite par les événements politiques.

Un nouvel ordre de choses semblait devoir s'établir, mettre enfin la race humaine en état de renverser le colosse du préjugé, et de marcher à grands pas vers son but, le respect des droits de l'homme. On allait pouvoir vivre enfin sous l'égide de lois justes et égales pour tous. Du moins chacun l'espérait. Mais hélas! l'espoir du bien-être n'est qu'une chimère. Toutes les agitations de l'esprit humain, les commotions politiques de toute sorte n'arrivent point à faire changer le cours immuable des choses d'ici-bas. Il faut bon gré mal gré que le monde passe par toutes ses phases, qu'il subisse crises sur crises, que les bouleversements terrestres succcèdent aux bouleversements politiques, et qu'au milieu du cataclysme universel l'homme continue à végéter sur la surface du globe luttant sans cesse contre la perfidie de ses sembla-

bles, contre la rigueur du sort auquel il ne peut échapper.

Jamais de repos, jamais de paix pour l'espèce humaine! C'est où triomphent l'intrigue et la cupidité, qu'on vient parler d'humanité et de philantrhopie!—Vains semblants, mensonges que tout cela dans le siècle où nous vivons. L'égoïsme est le seul mobile, la cause déterminante de toutes nos actions, et les hommes s'abandonnent en dépit d'eux-mêmes à son impulsion : ils se débattent, luttent entr'eux, et l'on voit bientôt naître ce conflit d'opinions qui a été et sera toujours le pivot des discordes sociales. L'un veut la république, l'autre la constitution, un autre préfère l'absolutisme; chacun juge tout au point de vue de sa propre existence, et ne fait des vœux que pour son bien-être et non pour celui de la société. Aussi rencontre-t-on partout des réformateurs qui ne s'entendent pas, des spéculateurs qui ne voient qu'eux-mêmes et leur fortune, et des diplomates au petit pied qui feraient bien mieux de passer leur temps à donner à la terre quel-

ques-uns des soins qu'elle réclame et qu'on a tant de peine à lui accorder. Puis de la désunion des citoyens naît la désunion des peuples, et de là révolutions et réactions, ou ce qui pis es t peut-être, l'immobilité de la peur, qui retarde le progrès et arrête l'élan de la civilisation.

L'amour immodéré de soi-même fait oublier aux individus non seulement l'intérêt des masses, mais leur propre intérêt même ; c'est ce que nous voyons arriver dans la majeure partie des peuples modernes. Il est certain que la réforme apportée par Napoléon à toutes les institutions anciennes, cette consécration qu'il a faite des œuvres de la révolution française, ont secoué, jusque dans ses fondements, la machine politique. Mais ce grand conquérant a voulu, par les sentiers de la liberté, parcourir le chemin qui conduit au despotisme. Il lui a été donné d'y parvenir ; mais que lui est-il arrivé après tant de triomphes? en voulant renverser la liberté, il s'est renversé lui-même ; il n'a pu résister aux dées révolutionnaires qu'il avait lui-même dé-

fendues et excitées; il s'est brisé contre elles; et cependant il a montré aux rois le vrai moyen de dominer les peuples. De tout ce désordre, il est resté la preuve que les hommes pouvaient bien obtenir des améliorations dans le gouvernement, forcer le pouvoir à des concessions libérales, mais que cela n'arrivait jamais qu'aux dépens de leur vertu, aux dépens de l'honnêteté. Rien, rien à espérer, depuis que les clubs politiques ont répandu la défiance sur la surface de la terre, et surtout dans les cabinets qui, étant informés de tout ce qui se passe, poussent la rigueur jusqu'à donner un corps à l'ombre même d'un complot. Voilà ce qu'a gagné l'espèce humaine, en embrassant le système de la dernière révolution. Quant à Bonaparte, il faut le regarder comme un second Attila, *flagellum Dei*. Il a répandu le sang des peuples, non pour les arracher à une prétendue servitude, mais afin d'en profiter comme degré nécessaire à son élévation, et pour qu'ils pussent servir d'instruments à son ambition. L'amour du nouveau, qui est inné dans l'homme, a

ébloui la plus grande partie de la génération actuelle, au point qu'on adore encore la mémoire de cet homme qui, certainement dans sa carrière, a fait plus de mal que de bien.

Le mécontentement dans les masses est aussi vieux que le monde. Celui que nous sentons aujourd'hui n'a donc rien qui doive nous surprendre. Mais nous devons examiner si les principes qui nous agitent aujourd'hui sont les mêmes que ceux qui agitaient autrefois les peuples. — Non, sans doute. Les besoins de la race humaine varient comme les générations. Les mœurs et les usages de nos ancêtres étaient bien différents de ceux des hommes du siècle. Nul doute que les réformes si importantes qu'a subies la société, depuis l'ère vulgaire jusqu'à nos jours, n'aient produit d'immenses progrès dans les lettres, les sciences et les arts. Les nations qui ont conquis leur indépendance nous en fournissent continuellement l'exemple. C'est là le sujet d'un autre schisme; c'est là aussi la cause de toutes ces prétentions mal fondées qui nous font désirer des biens auxquels nous n'a-

vons pas le droit de prétendre, quand nous n'avons pas su nous les procurer.

La philosophie, la persévérance, la fermeté de caractère sont les meilleurs guides à suivre sur le chemin de la vie; mais on observe peu leurs préceptes, parce que l'homme, dominé par l'avarice, la jalousie et l'envie, est (selon l'expression de Locke) *le loup d'un autre homme.* Comment espérer quelque chose de bien, si, loin d'avoir des principes, l'individu, dans les sociétés modernes, ne fait que profession de principes? Toutes les belles maximes, toutes les doctrines philanthropiques et humanitaires sont des moyens d'arriver plus sûrement à la fin que l'égoïsme se propose. C'est en vain que la race humaine s'efforce de masquer ses imperfections. Le seul résultat qu'elle atteigne est de confondre le bien et le mal, et d'obscurcir le vrai en étendant devant lui un nuage qui s'élève comme ces miasmes pestilentiels si funestes à la santé de l'homme.

Bien que la Grèce soit une terre nouvelle, une terre régénérée, l'avarice et l'égoïsme font

désirer d'arriver aux affaires; l'intrigue seule y conduit. Les Grecs, par de magnifiques élans d'énergie, ont tout sacrifié pour le salut de leur patrie. Il faut que l'industrie et la concorde viennent cicatriser les profondes blessures qu'ils ont reçues dans ce long et pénible combat. Il faut aussi que l'enthousiasme qui les anime pour leur prospérité soit modéré et circonscrit, pour ainsi dire, par cette hospitalité qui honore les peuples naissants et libres, et qui chez vous doit être la base du gouvernement, le piédestal de l'ordre social.

Malheureusement, grâce au luxe et à la corruption des mœurs, tout s'entreprend par besoin ou par mode; aussi se rencontre-t-il bien rarement aujourd'hui que la charité et l'amour du bien public soient la règle de nos actions.

Signalons enfin les maux que cause l'esprit de réforme qui germe et se fortifie dans la tête des hommes d'aujourd'hui. Tout le monde veut être libre et pour être libre riche. Chacun se plaît à bouleverser jusqu'à ce qu'il ait atteint ce but; et de là tant de désordres, car il n'est

donné à personne d'améliorer son sort en s'écartant de la hiérarchie sociale sous laquelle le sort l'a placé. On avance à force de travaux sérieux, à l'aide de professions avouées et en restant dans les bornes assignées à chacun par sa capacité. Tous les châteaux en Espagne, disparaissent bientôt devant la vie réelle et laissent voir ce qu'il y a de chimérique dans les projets des hommes. Qu'on se garde surtout de faire comme certaines gens que j'ai rencontrées dans l'Orient et ailleurs. Ils passent leur vie à voyager sans motifs et sans ressources, et offrent le triste spectacle d'aventuriers vivant au jour le jour, parcourant le monde sans qu'aucune lettre de créance, qu'aucun talent reconnu leur assure en aucun lieu le pain dont ils ont besoin chaque jour et qu'ils vont chercher bien loin, comme des insensés, quand ils l'eussent trouvé chez eux.

Le monde empire
Et en empirant il vieillit.

P. Lazare.

ESSAI

SUR

L'ILE DE CORFOU.

Je crus voir un petit Paris quand j'arrivai à Corfou. La ville est fort belle, quoique petite, les campagnes sont riantes et fertiles, les routes convenablement tenues, et l'esplanade, qui conduit à la citadelle, est ornée d'arbres, d'allées, de promenades champêtres

et de monuments élevés par ceux qui ont gouverné ou qui gouvernent encore ces petits états. Le quartier qui fait face à la ligne parallèle de la forteresse est bâti d'une manière uniforme et soutenu par des voûtes, sous lesquelles on a établi de fort belles boutiques. On croirait voir, en miniature, la rue de Rivoli, à Paris.

De somptueux cafés, de riches magasins de divers genres animent ce long portique et servent de rendez-vous aux gentilshommes qui viennent s'y promener le matin pour éviter les rayons du soleil, et qui, le soir y reviennent pour se soustraire à l'humidité mortelle de l'esplanade.

On y jouit d'une vue délicieuse; mais malheureusement la plaine est entourée des montagnes de l'Albanie où se trouvent quelques petits étangs; de là sortent des exhalaisons qui, poussées et repoussées par les vents, séjournent sur le rocher et infectent l'air. Le climat est tellement variable qu'on peut dire sans exagération que les saisons qui règlent la température atmosphérique presque partout ont fait

divorce avec cette île. L'hiver, il pleut pendant six mois; et l'été, les vents changent à tout moment. Le tonnerre, les tempêtes, les inondations se succèdent avec une telle extravagance qu'il devient impossible à un étranger d'y vivre en bonne santé. En automne, un étang intérieur, nommé Calichiopoli, donne lieu par des exhalaisons à des fièvres périodiques, contre lesquelles ont à lutter les habitants des campagnes, et qui se répandent même dans la ville. Aussi l'enchantement dont est saisi le voyageur qui touche à Corfou, en revenant du Levant; est-il bientôt détruit par cette infection permanente, l'inconstance de la température et tous les fléaux auxquels l'île reste toujours soumise, à cause de sa position géographique.

La jeunesse de Corfou est mise élégamment, et anime par sa bizarrerie cette cité. Pour les dames, nous n'en dirons rien; elles sont grecques, et cela suffit. Elles parlent le dialecte vénitien, outre la langue maternelle; et certainement elles sont douées d'une vivacité et d'un charme à éclipser la grâce de nos belles

vénitiennes. La noblesse y est florissante et digne du rang qu'elle occupe. Il me semblait rêver lorsque j'arrivai à Corfou : la décence et l'urbanité peu commune de cette jeunesse dorée me tira d'une espèce de léthargie, dans laquelle m'avait plongé le souvenir de mes voyages en Orient. Je me rendis au théâtre, bel édifice d'architecture antique, et j'y entendis exécuter les plus belles partitions de nos auteurs classiques modernes. L'orchestre pourrait rivaliser avec ceux de Munich et de Berlin, mais la compagnie des chanteurs... hélas! était bien médiocre. Toutefois ce n'est pas la faute de l'administration, car il y a aujourd'hui grande pénurie de cette marchandise, même en Italie.

Le palais de justice est très remarquable par sa construction. Les magistrats son pleins de sens et tout-à-fait incorruptibles. Tout est ordre, tout est méthode dans cette petite île. Il y a cercles pour les nobles, cercles pour les négociants; c'est là que ces derniers vont se délasser des travaux de la journée. On trouve à Corfou une hospitalité presque inconcevable envers les

étrangers; un grand luxe chez les dames, et un ton de magnificence dans la classe distinguée de la société. Il faut visiter Corfou pour se convaincre qu'il est de petites villes où l'on peut vivre aussi agréablement que dans une grande capitale. Les hôtels, les restaurants et les cafés pourraient rivaliser avec ceux de Florence et de Milan. Une chose manque à cette petite métropole, peut-être l'argent, parce que la fortune des habitants dépend du produit des olives qui est très abondant, mais dont malheureusement la récolte ne se renouvelle pas très souvent à cause de la température; il y a même plusieurs années que le manque de produit fait la guerre à la bourse des généreux et magnifiques *Corfiottes*. Que le Très-Haut veuille y pourvoir, car, où manque le commerce et l'insdustrie, là se dresse l'hydre de la misère.

Parmi les institutions qui honorent cette petite île, on distingue l'université, où des professeurs d'un grand renom enseignent le droit, les mathématiques, les langues, le dessin et tant d'autres choses utiles au genre humain.

On vient tout récemment d'y installer une société philharmonique, pour la prospérité de laquelle s'efforcent à l'envi la jeunesse et les plus grands amateurs (*dilettanti*) de la Méditerranée.

Très souvent on y donne des soirées brillantes, où l'on chante à merveille, et où les instrumentistes font preuve d'une exécution presque parfaite. Tel est le zèle et l'amour-propre de ces indigènes qu'ils se sont fait une loi jusqu'à présent de n'inviter ni les amateurs, ni les artistes étrangers qui se trouvaient établis ou de passage dans leur ville. En vérité c'est aller trop loin, depuis surtout que dans toutes les parties du monde, les amateurs de musique ne font aucun mystère de leur savoir, et pleins de modestie, soumettent volontiers leurs talents à l'examen, persuadés que, l'indulgence accompagne tout jugement, même de la part, et peut-être surtout de la part des artistes les plus distingués. Il n'y a point de doute qu'ils reviendront un jour de cette manière d'agir aussi peu libérale que maladroite.

Eux-mêmes, quel que soit leur talent, ne feront qu'y gagner.

Le président perpétuel de la société musicale, outre qu'il appartient à une des plus nobles familles, est encore un jeune homme d'un bel aspect, doué d'immenses connaissances, bon orateur et réellement versé dans la partie scientifique de la musique. Dans ces voyages il a fréquenté les plus grands artistes du jour, il a été à même d'enrichir ainsi son esprit et a pu devenir le génie de l'âme du congrès musical de Corfou.

On remarque enfin un corps de musique militaire, entièrement composé d'amateurs élégamment vêtus, et qui ne le cède en rien à ceux des régiments anglais en garnison à Corfou.

Le président du corps législatif est un avocat d'une grande pénétration d'esprit, il se sert de la parole avec tant de bonheur, qu'il dispose à son gré de son auditoire, et gouverne tout ce qui l'entoure, sans jamais rencontrer d'obstacles.

Il existe à Corfou une imprimerie grandiose, dite du *Gouvernement*, le local en est fort beau. C'était jadis un couvent. L'établissement est pourvu de toutes sortes de caractères, de vignettes, et de tous ces petits ornements nécessaires à la publication d'un ouvrage ; le directeur est un homme fort civil, très affable, mais, je ne sais par quelle fatalité, il n'est pas bien secondé par ses subordonnés.

On trouve dans cette île plusieurs étangs, ceux de Calichiopoli, de Govino, d'Antiquotti, de Saint-Mathieu. Les poissons de Calichiopoli ont la chair délicate et d'un goût superfin; ceux du port sont également appréciés. On trouve encore à Corfou de bons légumes, de bons fruits, de bon pain et d'excellent vin à bon marché. Si l'argent manque, ce n'est pas la faute des habitants, mais du destin! Que la récolte des olives soit abondante et les *Corfiottes* seront heureux.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LA MAGIE.

L'origine de la magie se perd dans la nuit des temps. L'Orient, qui paraît en avoir été le berceau, fut d'abord gouverné par des mages ou prêtres, qui prédisaient l'avenir et étaient en grande vénération. Ce sont les mages qui ont légué leurs noms et leurs pratiques aux magiciens, qui, pendant des siècles de barbarie et de ténèbres, ont tour à tour asservi l'esprit de la multidude, sous les noms de nécromanciens, d'astrologues, de chiromanciens, de sorciers, etc., etc.

La nécromancie était l'art de connaître et de

prédire l'avenir en consultant les morts.

Dans les siècles du moyen-âge, la nécromancie fit place à l'astrologie et à la chiromancie. L'astrologie consistait à connaître l'influence que les astres exerçaient sur la destinée des hommes La chiromancie était la science de la divination par l'inspection de la main. Cette prétendue science étant une de celles qui eurent le plus de sectateurs, j'en parlerai avec détail.

Pour prouver la sublimité de leur art, les chiromanciens le faisaient descendre de Dieu même. Leurs adeptes, disaient-ils, tiraient de l'Etre-Suprême l'intelligence nécessaire pour lire, dans la main de chaque individu, ses passions, ses vertus, ses vices et la durée de sa vie. Ils donnaient pour preuve ce passage de l'Exode : « *Et erit quasi signum in manu tuâ,* » *et quasi monumentum ante oculos tuos.* »

Ils rapportaient aussi en leur faveur un passage du livre de Job, disant que le Seigneur: « *In manu omnium hominum signat, ut noverint* « *singuli opera sua.* » Il n'est pas difficile de

comprendre que le sens de ces phrases est tout autre que celui que leur donnaient les chiromanciens. Les diverses lignes de la main avaient reçu des noms et des attributs particuliers. On appelait ligne vitale, celle qui embrasse la racine du pouce. C'était d'après sa longueur, sa position, sa superficie ou sa profondeur qu'on jugeait de la durée de la vie. « *Faciliter ex eâ* » *judicatur, quanta et qualis foret vita hominis.* »

La ligne deuxième était nommée ligne naturelle: on pensait qu'elle était en communication directe avec le cerveau.

Une autre était désignée sous le nom de ligne saturnine, ou ligne de la prospérité : « *Prosperitatis vel Saturni linea appellata..* »

On connaissait aussi la ligne ou voie lactée, qui partait du carpe et se dirigeait vers le doigt auriculaire : elle portait également les noms de ligne lascive, ligne de l'inconstance : « *Potest* « *dicivia laciva, quia per eam lascivi homines dis-* « *cernuntur, ac leves capite, volubiles, qui facile* « *à milieribus attrahuntur.* »

Enfin, on désignait sous le nom de ligne ou

ceinture de Vénus , celle qui se porte du médius à l'espace qui sépare l'annulaire et l'auriculaire. « *Denotat luxuriam superexcedentem.* »

Mais là ne se borne pas la chiromancie. Les adeptes initiés à tous les secrets de cette science prétendaient qu'il existait entre les astres et les lignes de la main un rapport intime et continuel ; ainsi les diverses saillies ou monticules qu'on observe aux doigts ou dans la paume de la main étaient sous l'influence de quelque planète. Les éminences qui sont au pouce étaient en rapport avec Vénus ; celles de l'index avec Jupiter ; celles du médius avec Saturne ; celles du doigt auriculaire avec Mercure. La lune avait sous son influencc l'éminence qui est à la base du triangle formé par les deux premières lignes de la main, et Mars , celle qui est au milieu de ce triangle.

J'aurais encore beaucoup de détails à donner sur la chiromancie, mais les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de m'étendre davantage sur ce sujet , et je passe à la sorcellerie.

Les sorciers et sorcières étaient des magiciens qu'on supposait avoir fait un pacte avec des démons, pour opérer des maléfices. Les malheureux atteints de manie ou de monomanie étaient considérés comme des sorciers et livrés aux parlements, qui les condamnaient au bûchers au lieu de les envoyer à l'hôpital. On connaît un grand nombre d'exécutions de ce genre dans les 15 et 16 siècles. Urbain Grandier, curé de Loudun, convaincu de sortilége, pour avoir eu commerce avec le diable, fut brûlé vif. La maréchale d'Ancre, accusée de sorcellerie, fut brûlée vivante en place de Grève. Cette femme, interrogée par un commissaire, qui lui demandait de quel sortilége elle se servait pour dominer l'esprit de Catherine de Médicis, lui répondit : « Je me suis servie du pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les esprits faibles. » Cette réponse résume, selon moi, toute l'histoire de la magie.

Avant de terminer, je donnerai un aperçu des talismans et des amulettes, qui ont eu pendant longtemps un grand crédit et qui ne sont

pas encore entièrement abandonnés. Les amulettes consistent en images , en anneaux et en certaines substances, que l'on porte suspendus ou appliqués à diverses parties du corps, pour guérir ou prévenir des maladies. Ainsi , l'on croyait autrefois que la poudre de crâne humain, appliquée sur la peau, avait le pouvoir de guérir le saignement de nez. Les gens de la campagne croient encore aujourd'hui que le dard d'un serpent suspendu au cou guérit la fièvre intermittente. Nous citons toutes ces inepties pour en faire sentir le ridicule, et nous faisons des vœux bien sincères pour que grands et petits ne croient plus aux sorciers, ni aux magiciens, ni aux charlatans. Espérons que l'instruction , qui peu à peu se répand dans toutes les classes de la société , finira par triompher des erreurs populaires, qui ne font plus que quelques dupes. La civilisation marche avec notre siècle : c'est aux hommes éclairés d'en reculer les limites.

ESSAI

CONCERNANT

UN VOYAGE ARTISTIQUE.

ESSAI

CONCERNANT

UN VOYAGE ARTISTIQUE.

APERÇU

DU SORT DES OFFICIERS

DE L'ARMÉE NAPOLITAINE,

APRÈS LES ÉVÉNEMENTS DE 1821.

Après la chute de Napoléon, Murat tomba de lui-même, ainsi que tous ceux que la famille Bonaparte avait élevés. Les officiers de l'armée napolitaine, comme tous ceux des petites royautés attachées à l'Empire, se trouvèrent dans la plus fausse position. Malgré

les évènements de 1814, dans le royaume de Naples, les chances de guerre avaient fait avorter une capitulation *stipulée* par M. Carrascosa, général en chef des débris de notre armée, et le général Bianchi, commandant les troupes autrichiennes. Nous étions considérés, par les masses du nouveau système, comme une classe d'hommes suspects. Le vieux roi de Naples, Ferdinand Ier, en reconnaissant la capitulation de Casalanza, qui nous assurait nos grades et nos honneurs, avait donné à ses collègues une preuve de fermeté et de générosité tout à la fois. Mais ces premiers succès étaient contrebalancés par l'esprit d'opposition qui régnait entre les officiers revenus de la Sicile et nous. Les premiers, comme chacun sait, n'avaient d'autre mérite que celui d'avoir été fidèles à leur roi pendant les dix ans d'émigration. Le roi, qui avait de l'expérience et du bon sens, voulait cependant confondre les deux armées, et sa sympathie se prononça pour les *Murattins*, nom qui nous fut généralement donné,

pour nous distinguer des autres militaires.

Depuis l'année 1814 juqu'à l'année 1821, tout alla pour le mieux ; mais les mécontents, ceux qui avaient souffert du changement politique, à l'exemple de quelques autres nations, commencèrent à conspirer pour la réforme de l'administration. Deux sectes s'organisèrent : l'une prit le nom de *Carbonari*, et l'autre celui de *Caldarari*. On vint m'en parler ; mais, quoique jeune alors, je voyais déjà suffisamment clair pour ne pas me laisser influencer. Ce qu'il y a de certain, c'est que des chefs de l'armée et plusieurs officiers s'affilièrent à ces clubs. Petit à petit, le gouvernement s'en mêla, et nous perdîmes de jour en jour la considération qui, par une sorte de prodige, nous avait conservé nos grades.

Le^ manœuvres de la politique française avaient considérablement échauffé les têtes des Italiens ; tous les peuples se croyaient en droit de réclamer une constitution, et l'on ne calculait pas que l'Italie, morcelée en plusieurs petits états, ne saurait de long-temps atteindre

à cette constitution démocratique, qui a été le sujet de tant de guerres et de massacres, en Angleterre et en France. Les Napolitains, les Piémontais et quelques provinces des états du Pape, donnèrent l'élan au parti de la constitution, et elle fut proclamée à Naples en 1821.

J'étais dans la province avec mon régiment. Un jour, le sous-lieutenant de ma compagnie m'annonça en route que la révolution s'était opérée dans le royaume, et que sous peu l'Italie deviendrait libre. Je lui répondis en souriant : vous le croyez ; moi je ne suis pas de cet avis ; c'est une fanfaronnade qui n'aura pas de durée. Ma prophétie ne s'accomplit que trop bien, car tout le monde sait quels ont été les résultats de cette insurrection et quels en étaient les meneurs... La constitution abolie, nous fûmes tous sur le pavé. La nation nous considéra comme des lâches, le roi nous eut en haine parce que nous l'avions joué et trahi. Cependant il s'en fallait de beaucoup que tous les officiers eussent pris part à cette réforme ; n'importe, cela fournit aux ennemis des Murat-

tins des armes pour les abattre. Les militaires venus de la Sicile profitèrent de l'occasion qui s'offrait à eux, de s'emparer de nos grades et de nos honneurs; et ils réussirent, car le roi, revenu de ses sympathies, préféra ses fidéles chevaux de parade aux guerriers de l'ancienne armée. Je ne crains pas de dire guerriers, car on ne peut refuser aux Napolitains les éloges qu'ils ont mérité en Espagne et en Russie, à la suite des armées françaises; et tout le monde sait qu'à la retraite de Moscou, notre cavalerie sauva Napoléon et une partie de ceux qui le suivaient.

Après l'adoption de la constitution, des tribunaux militaires et civils furent érigés pour scruter la conduite des fonctionnaires publics : ce fut le signal de la désunion et de la discorde. Le roi croyait que les anciens de la Sicile agissaient de bonne foi; mais il fut trompé, car les intrigants et les espions surent se mettre à l'abri du danger, et ce fut la classe probe des militaires et des employés civils qui fut impitoyablement culbutée et mise à la porte. Plusieurs

de mes camarades faisaient partie de la faction, et j'étais effrayé de voir le rôle qu'ils consentaient à jouer après le changement. Je n'oublierai jamais qu'un jour, ayant vu un capitaine *carbonaro*, nommé juge d'une cour martiale, je lui fis cette observation : Comment, monsieur, pouvez-vous accepter de pareilles commissions sans frémir? il est question de condamner vos confrères. Il répondit : Avec vos principes vous auriez mieux fait d'entrer dans un couvent. Je connaissais sa bassesse et son ignorance, je me contentai de le mépriser.

Ce bouleversement fit que de nouvelles réclamations furent présentées à Sa Majesté sur le choix des employés. Le roi, entraîné et trompé par les intrigants, ordonna la révision des listes. Comme on pouvait le prévoir, les révisions, au lieu de faire triompher l'innocence, augmentèrent la confusion et le désordre, et les honnêtes gens furent confondus avec les mauvais sujets et les fatieux. Les non-exaltés furent mis à la demi-solde, et l'on finit, en 1821, par leur donner le tiers de

leurs appointements à titre de subsides. Tout le monde comprit que c'en était fait de nous, et qui fallait nous contenter de pain sec. Cet état humiliant blessa tellement mon amour-propre, que je me décidai à partir. J'avais des notions en littérature et en musique ; on me conseilla de chanter : je connaissais tous les amateurs et les artistes distingués de mon pays ; je commençai à étudier nuit et jour, à fréquenter les grandes sociétés, et je vis bientôt que j'étais encore assez bien portant pour pouvoir entreprendre à peu près tout, car ils m'avaient mis de côté quand j'étais dans toute la vigueur de l'âge. D'ailleurs la diminution des ressources nécessaires aux besoins de la vie, m'avaient rendu infatigable, et mon caractère naturellement ferme m'avait soutenu dans toutes les occasions. La noblesse sicilienne, qui est généreuse, me témoigna de l'indulgence et voulut me protéger ; je profitai de son appui et je me rendis dans la Sicile.

Je n'ai de ma vie été plus flatté : je trouvais table, logement et équipages, chez les

princes de Cuto et de Campo-Franco, à Palerme. Toujours au milieu d'une société distinguée, je faisais excellente chère et de la musique à loisir. J'étais parvenu à me faire estimer. Ma conversation perfectionnait dans la langue italienne les personnes qui me recevaient ; elles me savaient gré de l'empressement que je mettais à leur témoigner ma reconnaissance, et j'aurais pu rester long-temps à Palerme, si le climat humide de cette belle ville et la passion que j'avais de voyager ne m'en eussent éloigné.

Après un an de séjour dans la capitale, je voulus traverser la Sicile ; je fus à Messine et à Catania, et j'y donnai des concerts, dans lesquels j'eus le bonheur d'être fort applaudi. Je me dirigeai ensuite vers Malte ; j'y ai fait également de la musique, malgré la vive opposition que je rencontrai dans la troupe italienne, qui chantait à l'époque de mon arrivée : ce fut là que je commençai à m'apercevoir que j'aurais bien des difficultés avec les artistes musiciens.

Je retournai à Palerme, où mes protecteurs

se disputèrent généreusement la corvée de me recevoir. Mais une indisposition ayant affaibli mes forces physiques, j'ai dû bientôt quitter l'île pour aller respirer l'air pur du continent. J'avoue que j'eus bien de la peine à me séparer du jeune prince de Cuto, chez lequel j'étais logé, et du jeune prince de Furnari, fils aîné du prince de Campo-Franco ; mais il était question de santé : toute considération doit disparaître devant celle-là, car l'esprit ne vaut rien si le corps en bon état ne le laisse s'exercer librement et sans contrainte. A Naples, je repris mes forces en quatre semaines ; mais l'ennui du *statu quo*, auquel j'étais gratuitement condamné, me suggérait déjà l'idée d'entreprendre un long voyage. Et avais-je tort? La vie est si courte, qu'il faut absolument éviter la monotonie, et faire en sorte qu'une distraction succède à une autre. L'immobilité est le partage des plantes. Tout homme qui aime à ne rien faire, ou qui forcément ne doit rien faire, n'est pas assez loin du végétal: si l'on était qu'un corps, on pourrait se borner à végéter, obéis-

sant ainsi à la règle générale qui régit tous les êtres animés. Mais l'homme qui a le privilége de penser doit faire quelque chose pour son esprit, pour cette intelligence qui le distingue du reste de la création et en fait le maître et le roi.

De Naples je partis pour Florence et Livourne, recommandé par Pacini, et par d'autres célébrités musicales italiennes, qui s'intéressaient à mon sort. La petite renommée que j'avais conquise en Sicile me précédait à mon insu. Je traversai toute l'Italie, et dans toutes les villes j'eus à lutter plus ou moins avec la caste des amateurs et des artistes musiciens.

La concurrence qui forme aujourd'hui le fond de toutes choses, qui est la cause de la division qui règne depuis long-temps parmi les peuples de la Péninsule italienne, me donna bien des ennemis à combattre. Je crus que dans ma position, qui était toute spéciale, il importait à ma dignité autant qu'à mon intérêt d'aller chercher un pays où je pusse marcher sans obstacle.

En effet, à Bologne et à Florence la no-

blesse me tenait rigueur. Elle prétendait que je la dégradais en professant la musique ; quant aux artistes, par jalousie de métier et dans leur intérêt, ils me considéraient comme un artiste de contrebande, comme la chauve-souris de La Fontaine ; j'avais le malheur d'être souris avec les oiseaux, oiseau avec les rats. Mes anciens égaux me dédaignaient, mes nouveaux camarades me redoutaient. Car l'Italie, qui a donné en tout temps l'essor aux arts et aux sciences, et qui, même à présent, se vante de posséder de grands génies, n'est pas encore exempte des vieux préjugés qui en imposent aux masses populaires et retardent la civilisation. La théocratie et l'aristocratie se donnent la main pour arrêter tout élan et tout progrès. Celui qui secoue le préjugé finit par échouer, s'il ne change pas de ciel.

Après des embarras de toute sorte, après avoir essuyé sur la route de Mantoue un vol considérable, j'arrivai à Venise, où je passai le carnaval de 1833. L'argent que j'avais recueilli en Sicile et à Malte, et que les voleurs

m'avaient laissé, fut bientôt dépensé; et quand j'arrivai à Paris j'étais fort mal monté. Je me trouvais, là, dans un autre monde, mais je savais déjà la langue française. A chaque pas je rencontrâis des bandes de réfugiés Italiens, qui rempaient sur le pavé de cette vaste capitale; je les voyais au café avec bien de plaisir, mais quand je me trouvais seul chez moi, je plâignais leur triste sort, et je m'arrangeai toujours de manière à faire marcher mes affaires sans insulter à leur misère ni choquer leurs idées. Le rôle de conspirateur est un très mauvais rôle à jouer; je n'aime pas à conspirer, et pas davantage à vivre avec les conspirateurs. Quoique mes idées aient toujours été libérales, le bon sens ne m'a jamais quitté en fait de politique.

Paris, la ville sans égale, Paris qui est réputé la moderne Athènes des arts et des sciences, est en réalité un séjour admirable. On ne trouve nulle part les commodités de la vie, la liberté, la gaiété, le laisser-aller qu'on rencontre à Paris. C'est par excellence la ville de

la bonne humeur, des folles joies, de la grâcieuse insouciance. Bon accueil, bon gîte, bonne table, bons voisins, bals, théâtres, courses, revues, promenades, on trouve tout à Paris. Et chose merveilleuse, tout y est pour tout le monde. C'est la ville de la liberté et de l'égalité. Il est vrai qu'on ne peut nier que ce ne soit aussi un gouffre où se cachent tous les vices et toutes les turpitudes dont la raee humaine est infectée. Cependant vous vous sentez dans un milieu qui a quelque chose d'étrange et de magique.

Je m'attachai à Rossini : Rossini est un homme extraordinaire : il jouit aujourd'hui, en France, de la plus belle renommée qu'un homme puisse ambitionner. Je publiai en sa faveur un ouvrage intitulé : *Rossini et Bellini*. Je sus y flatter son amour-propre, il m'en sut un gré infini. Nous fîmes une alliance offensive et défensive ; il me prôna dans la société, et me mit en rapport avec l'aristocratie musicale et littéraire, qui mène la coterie, dans toutes les grandes villes, et sans l'appui de laquelle il n'y

a pas de succès possible. Pourtant les Parisiens, qui sont en général, polis, actifs et très perspicaces, font moins que tous autres attention à ces manœuvres, et l'homme de talent a très souvent le bonheur de percer. Un mot dit à propos, la moindre des choses, suffit pour mettre une personne en évidence. Si elle a du mérite, il n'en faut pas davantage pour qu'elle devienne l'idole public : les réputations les plus solides si sont parfois établies en un moment.

Je fus donc bientôt placé en France dans l'armée des artistes. J'eus le bonheur de me faire aimer du public : à Paris, à Bordeaux, à Marseille, à Lille, à Amiens je fus parfaitement accueilli. Je parcourus la plupart des villes importantes de France, on eut l'air de m'y entendre avec plaisir. La presse qui est indulgente et généreuse à l'égard des étrangers voulut bien me prêter son tout-puissant appui, et je coulai d'heureux jours sur cette terre hospitalière de France.

Au sujet des gouvernants, je me bornerai à

dire un mot de la manière d'être tous bienveillants qu'à adoptée la cour actuelle de France, vis-à-vis du public. Je demande en quel pays du monde il est permis d'écrire au roi et à la reine, aux princes et à la famille royale et d'en obtenir une réponse polie, raisonnée et par fois entièrement satisfaisante. Tout le monde sait qu'il leur est impossible de contenter tous les gens qui se présentent, mais au moins par ce moyen sait-on à quoi s'en tenir, et n'est-on pas la dupe du despotisme ministériel, comme cela arrive dans les gouvernements absolus, où, malgré toute la bonne volonté d'un souverain, le solliciteur est ballotté, humilié, maltraité par le monde fonctionnaire, parfois même par les laquais.

Je me rendis ensuite en Belgique, où je passai un an et demi. Par la grâce de Dieu je parvins à triompher à Bruxelles de l'apathie peu encourageante des artistes flamands et à satisfaire la rage musicale qui dévore les Belges. Les Belges aiment la musique et surtout le chant. Le roi et la reine sont humains et bien-

veillants, ainsi que la noblesse et la haute société de Flandre.

De Belgique je passai en Hollande, où je rencontrai une oligarchie mercantille, qui se tient au guet pour acheter tout ce qui est étranger au pays. Tout se vend et se revend ; le talent est coté sur le marché comme une marchandise ; on vous l'achète, je ne sais si c'est avec la pensée de le revendre plus cher, mais, en définitive, ce n'est qu'une spéculation comme une autre pour ces messieurs. Un pareil commerce ferait bien de victimes, si les gouvernements du Nord n'étaient là toujours prêts à protéger les étrangers et spécialement les artistes qui s'écartent en voyage de la ligne ordinairement suivie.

Les négociants hollandais, n'aiment pas du tout le chant italien. Ils se séparent en cela du goût des autres peuples de l'Europe. Quant au reste, ils sont orgueilleux, insouciants et cependant amis du progrès, du moins pour la plupart.

Je fus passer l'hiver à Berlin. Je donnai un

concert au théâtre national, parce que le ministre de France le voulut ; sans cela la clique musicale très redoutable en Prusse, ne me l'eût pas permis. Les théâtres sont présidés par un intendant royal, choisi parmi les conseillers d'état ; il connaît mieux que tout autre ses administrés, et, par système, il est sourd aux solicitations de l'artiste voyageur.

En Allemagne, il faut être muni de hautes recommandations pour pouvoir pénétrer parmi toutes les castes qui fourmillent dans ce pays-là comme les insectes dans les marais. Je m'en suis passé cependant et j'ai pu faire mon chemin. J'ai donc chanté à Berlin et j'ai été assez heureux pour y faire la loi aux détracteurs indigènes, ainsi que je l'avais fait à Florence en octobre 1834. A Berlin je pus me confirmer dans mon opinion que le public est toujours et partout juste et impartial. Le résultat de la soirée que j'ai donnée, a été pour moi le plus brillant de ma carrière d'emprunt, et M. l'intendant lui-même, qui m'esquivait auparavant, finit par me rendre des services.

M. le comte Reder est le plus grand amateur qui existe en Prusse. Il est très fort sur le piano et improvise d'une manière ravissante.

De Berlin je me rendis à Amburg; le climat y est très humide et très variable à cause de sa position topographique; pourtant Amburg offre beaucoup d'attraits aux étrangers; la situation de la ville, le mouvement, le commerce, la richesse et l'amabilité des dames vous engagent à y séjourner, mais il ne faut pas toucher la corde sensible dans ce pas, c'est-à-dire, faire de la bonne musique. Les ménétriers des villes libres anséatiques ont un pouvoir insolent, et ils sont de taille à écraser l'artiste le plus accrédité. J'étais recommandé par M. le comte Reder à son beau-frère, M. Hiénich, riche banquier, qui venait de donner à sa sœur, en dot, 1,000,000 et demi de marques, ce qui correspond à deux millions de francs. Hé bien, quoique j'eusse eu la bonhomie de me faire entendre dans une soirée que M. Hiénich, avait organisée chez lui, cela n'empêcha pas que dans le concert public j'y fusse pour mes

frais, et même, sans la présence d'esprit du consul général d'Angleterre, la séance aurait dégénéré en tragédie. Talberg arriva en même temps à Amburg. Croira-t-on que Talberg, quoique Allemand, éprouva le même sort : il s'agissait de piano, instrument qui forme la spécialité de tous les Allemands. Le plus grand pianiste d'Europe fut obligé de donner deux séances, l'une après l'autre, pour se rattraper un peu.

Le peu de succès que j'avais obtenu à Berlin me faisait désirer d'en sortir promptement, on me suggéra d'aller en Danemarck. Les deux pays se touchent du côté d'Altona, qui a un port sur l'Elbe et forme une ville de frontière de ce côté-là. Aussi le trajet n'est-il pas long. D'Amburg je me rendis à Cheïle, et de Cheïle, où j'étais le lendemain, je m'embarquai sur le bateau qui mène les voyageurs à Kopenaguen.

Les Danois sont très hospitaliers, et la cour considère les étrangers comme ses enfants. Nulle part je n'ai été plus flatté et accueilli dans mes voyages qu'à Kopenaguen.

Je fus reçu par S. A. R. le prince héréditaire d'une manière tout-à-fait fraternelle. Il me parla de Naples et du long séjour qu'il avait fait avec sa dame dans ma ville natale, et me dit en finissant : Ce beau pays nous a laissé de grands souvenirs... Un concert fut bientôt organisé à la cour. Je m'y rendis, je chantai de l'italien et je fus assez goûté. Le prince et Mme la princesse, m'adressèrent des compliments flatteurs, et m'accordèrent l'honneur d'assister au bal. Quatre cents personnes avaient été invitées à composer cette brillante soirée. Le buffet était garni de tout ce qu'il y a de plus recherché et servi d'une façon splendide. J'accostai le ministre de France, qui m'avait fait l'honneur de m'annoncer à S.A.R., en l'absence du représentant du roi de Naples. Il me témoigna toute sa bienveillance, et à l'instant même, suivant le penchant de l'activité et de la spontanéité française, il voulut me mettre en rapport avec le beau monde.

Le ton, l'élégance et la toilette des dames ne laissaient rien à désirer. Ce qui me parut

le plus saillant était leur chaussure. Je me disais que dans le Danemarck on n'était point du tout arriéré en fait de mode et de luxe. J'aurai toujours un touchant souvenir de la cordialité avec laquelle le roi actuel de cette péninsule a voulu me distinguer, et sans exagérer, je trouve que parmi les princes de la haute Allemagne qui sont plus ou moins affables, le roi chrétien mérite le bâton de maréchal.

Hélas ! le vent et le froid qui dominent ces contrées me forcèrent de revenir sur mes pas ; je ne pus atteindre le but que je me proposais, c'est-à-dire arriver à Stockolm et à Saint-Pétersbourg.

J'étais réellement fatigué ; en battant en retraite, je m'arrêtai en Saxe. Les Saxons ne le cèdent pas aux Danois en philanthropie, et s'il ne m'a pas été permis de faire beaucoup de musique à Dresden, à cause des intrigues du maître de chapelle, qui était Italien, j'ai été assez dédommagé des peines de mon voyage à Dresden et à Leipsik, par les petits comités dans lesquels je me suis trouvé.

Les Saxons, sont braves et généreux, il n'en est pas de même des Danois. Ces peuples sont généralement bons, mais mous, cela tient peut-être à ce qu'ils sont presque toujours bercés par l'eau, qui les environne de tous les côtés.

De là je passai en Bavière. Les Bavarois ne sont pas méchants, mais dans ce pays on ne boit que de la bière; il est vrai que cette boisson est assez bonne, dans les pays froids, mais toujours de la bière et puis de la bière, c'est une véritable désolation. Munich est une ville assez régulière et embellie de plusieurs monuments, mais le froid y est insupportable à cause des montagnes du Tyrol qui la dominent. Quant à la cour il ne faut pas y penser; elle est inaccessible. Ce n'est pas étonnant : le roi, malheureusement pour lui, est sourd, et cette imperfection le rendant peut-être insupportable à lui-même, fait que les portes de son château sont ordinairement fermées aux étrangers. Il paraît aussi que tout ce qui est français n'a pas auprès de lui beaucoup de valeur, et l'on af-

firme que si son père aimait beaucoup la France, la philosophie du fils est tout-à-fait en opposition avec celle du roi décédé. On sait cependant que Charles-Auguste est très bien avec le pape et le clergé en général; mais on ne peut pas comprendre pourquoi S. M. bavaroise, qui est catholique, et même très catholique dans ses principes, s'écarte en tout ce qui concerne l'affabilité et la philanthropie, de la marche adoptée par les autres princes protestants du Nord de l'Allemagne.

Le concert public que je donnai à Stuttgard, capitale du royaume de Wurtemberg, me dédommagea de la froideur que j'avais rencontrée en Bavière, chez les hauts personnages.

En y arrivant, j'eus le bonheur de tomber d'accort avec le célèbre maître de chapelle, Lyndpenter, homme capable, genéreux et ami des artistes. Son influence, son grand mérite me mirent bientôt à l'abri de toutes les intrigues.

M. le comte de Berarding, ministre des affaire étrangères, voulut me protéger et me

proposa d'ouvrir une liste de soucriptions, suivant l'usage en Allemagne; il souscrivit pour dix billets. Tout le corps diplomatique souscrivit, les princes de la famille royale et le ministère en firent autant.

Le formidable orchestre de Stuttgard m'étonna. Ces braves artistes laissèrent les instruments à la répétition pour venir applaudir eux-mêmes. Le bruit du premier succès se répandit dans la ville, et au jour indiqué, soudain la salle fut remplie.

Tous les ministres des différentes cours étrangères étaient là, aussi bien que les princes de la famille royale.

J'étais vraiment ému de me trouver ainsi en présence d'un monde aussi distingué. L'intendant des spectacles, qui m'avait fait la guerre, parut devant la porte d'entrée de la salle, et tout en faisant les honneurs, il ne pouvait revenir de la surprise que lui avait causé le fameux coup de patte que j'avais su lui donner. D'ailleurs il est facile de comprendre que, mon rang social me fut un aide puissant dans

les voyages dont il est question. Je fus très content de moi à Stuttgard, ainsi que des efforts d'une jeune demoiselle, qui débuta dans cette occasion et fit preuve de talent.

Les musiciens de l'orchestre, toujours conséquents à eux-mêmes, se réunirent au public, et les applaudissements ne nous manquèrent certainement pas.

Après la séance, les officiers généraux et l'élite de la société formèrent le cercle, et en me témoignant leur contentement, ils saluèrent le soldat-artiste. C'était pour moi un véritable triomphe.

A Calseru, où je fus ensuite, la grande duchesse était indisposée. Je fus fort bien reçu par son premier chambellan, grand connaisseur et grand amateur de musique. Les habitants du grand duché de Baden sont du reste le type de tous les pays allemands, ils ne diffèrent que du plus ou moins.

De tout cela il résulte que, si je me suis soustrait de bonne heure à la position négative à laquelle j'avais été destiné après les affai-

res de 1821, à N..., je n'ai fait que gagner au changement. Il n'y a pas de doute que j'ai essuyé des soucis et des peines pour utiliser ce que je possédais en littérature et en musique, mais j'ai eu ausssi bien du bonheur

Spesso dal disordine
Nasce l'ordine.

Telle est l'histoire de toute ma vie : le courage ne m'a pas manqué pour me créer une nouvelle position sociale ; au moment où les évènemcnts ont brisé ma carrière je me suis fait une réputation, et au lieu de vivre ignoré dans un coin de la terre, j'ai eu le bonheur de publier plusieurs ouvrages et de me faire ressource des faibles moyens dont la nature m'avait favorisé.

Apollon m'a parfois inspiré, si à présent je suis en trève avec lui, c'est que j'aime mieux me reposer et rendre compte de mes voyages, de mes aventures. Cela convient mieux à mon âge, à mon caractère, à ma position.

Le public et la postérité sauront du moins

que, si j'ai été bon soldat dans ma première jeunesse (et cela est historique, ayant été décoré par les propres mains de Murat, sur le champ de bataille, et nommé en même temps enseigne de vaisseau, dans l'expédion qui s'effectua à Naples en 1811, pour la conquête de la Sicile,) j'ai su profiter du repos auquel on m'avait condamné à la vigueur de mon âge, en m'occupant de ce qu'il y a de plus agréable et de plus utile à l'humanité, c'est-à-dire des arts et des lettres. Les lettres, je les ai aimées dès mon enfance, et elles m'accompagneront, je l'espère, jusqu'au tombeau.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Mémoires critiques sur l'Orient........................ 1
Grèce... 2
Athènes... 5
Rhodes.. 8
Léro.. 12
Smyrne.. 14
Constantinople...................................... 15
Bouïouk-Déré.. 54
Egypte.. 59
Grand Caire... 85
Sur la Culture de la Rose........................... 174
Algérie... 183
Réflexions,... 194
Essai sur l'Ile de Corfou........................... 203
Recherches historiques sur la Magie................. 211
Essai concernant un voyage artistique............... 217



